

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA COHABITATION CHATS-HUMAIN·E·S DANS LE PAYSAGE URBAIN : LE CAS DU  
QUARTIER HOCHELAGA À MONTRÉAL

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN GÉOGRAPHIE

PAR

SARAH-MAUDE COSSETTE

JANVIER 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci infiniment à ma directrice de mémoire, Anne Latendresse, une professeure sensible et engagée que j'ai la chance de côtoyer depuis mes débuts en géographie. Merci d'avoir accepté de te lancer avec moi dans l'aventure de la géographie animale, avec une grande ouverture et une confiance qui m'a donné confiance à mon tour. Au-delà du soutien académique, je pense que c'est le soutien humain qui fait toute la différence. Merci pour ton écoute et ta bienveillance. Tu as su apaiser mes grandes anxiétés dans la réalisation de ce mémoire. Surtout, merci d'être une alliée à travers les tempêtes du monde universitaire.

Un merci spécial à Nathalie Boucher, une chercheuse hors-norme et passionnée grâce à qui j'ai acquis l'équivalent d'un quart de bacc en anthropologie sur la route entre Pointe-aux-Trembles et Rosemont. Merci pour le merveilleux transfert de connaissances sur l'observation participante dans les espaces publics, sans quoi ce mémoire ne serait pas ce qu'il est! Merci pour la générosité de ton écoute et de tes conseils. Travailler à tes côtés est une chance et surtout, un immense plaisir.

Mon passage au sein du profil monde au Cégep Marie-Victorin a grandement forgé la personne et la géographe que je suis aujourd'hui. Je souhaite absolument remercier Rémi-Mathieu Tennier, professeur qui m'a fait découvrir la géographie comme une discipline passionnante, mais surtout *nécessaire*. Toujours à Marie-Victorin, un merci tout particulier à deux professeurs attentifs et intéressés par ce que les étudiant·e·s ont à dire : Guertin Tremblay et Pascal Solignac. Je suis heureuse que nos chemins se soient recroisés.

Merci à mes joyeuses lycopodes, Charlotte, Mathilde, Dominique et Myriam. Notre amitié est des plus précieuses. Elle a été un réel repère depuis le jour 1, quelque part en forêt, et continue de l'être à travers les kilomètres qui nous séparent et qui nous rapprochent. Merci aux ami·e·s géographes pour les fous rires et les grandes jasettes qui embellissent le quotidien universitaire : Isa, Juliette, Jo-Annie, Gab, Max, Daphnée, Camille, Sara. Merci à ma chère amie Gabrielle Perras St-Jean, une rencontre fortuite, la découverte d'une âme sœur intellectuelle insoupçonnée avec qui j'ai le bonheur de défricher le monde de la géographie animale au Québec.

Charlotte, ma partner de *toutes*, merci d’être mon acolyte dans chacune des petites et grandes aventures de la vie : je ne me serais pas vu réaliser une maîtrise autrement qu’à tes côtés. Fidèles relectrices, auditrices, motivatrices et #1 fan mutuelles, on fait une belle équipe, encore et toujours! J’ai hâte de voir ce que le futur nous réserve!

Merci à mes parents, les meilleurs parents du monde! Je ne sais pas comment vous exprimer toute ma reconnaissance. Vous êtes mon réconfort et mes racines. Votre présence, votre soutien et votre amour inconditionnels m’encouragent tous les jours à poursuivre les projets académiques et personnels qui me tiennent à cœur. Merci de toujours être là, dans les petits et les grands moments.

Joannie, merci d’être une amoureuse merveilleuse sur toute la ligne. Tu as su éponger mes nombreuses phases de découragement, me raisonner aux bons moments, m’encourager dans mes regains soudains de passion et me faire rire tous les jours : mission accomplie! C’est un bonheur d’avancer dans la vie avec toi, d’être là l’une pour l’autre, de réfléchir ensemble et de démêler nos idées, au-delà de l’univers qui sépare les chats urbains et le carbone des milieux humides boisés.

Finalement, un immense merci aux chats et aux humain·e·s de Hochelaga. Merci de m’avoir accueillie dans vos ruelles, dans vos espaces de vie. Merci à toutes celles et ceux qui m’ont partagé avec beaucoup de générosité leur expérience de la cohabitation multiespèce. Votre sensibilité à la réalité des animaux urbains est inspirante.

*Merci aux organismes qui ont soutenu financièrement la réalisation de ce mémoire : le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, le Fonds de recherche du Québec – Société et Culture, la Fondation de l’Université du Québec à Montréal et la Faculté des sciences humaines de l’Université du Québec à Montréal.*

## **DÉDICACE**

Aux chats et aux humains de Hochelaga

À tous les animaux qui font de la ville  
leur maison

## TABLE DES MATIÈRES

|   |      |
|---|------|
| REMERCIEMENTS .....   | ii   |
| DÉDICACE.....   | iv   |
| LISTE DES FIGURES.....  | vii  |
| LISTE DES TABLEAUX.....   | viii |
| LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES .....   | ix   |
| RÉSUMÉ.....   | x    |
| ABSTRACT .....  | xi   |
| INTRODUCTION.....   | 1    |
| CHAPITRE 1 MISE EN CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE.....   | 5    |
| 1.1 Des villes plus qu’humaines .....   | 7    |
| 1.1.1 Opportunités et contraintes urbaines.....   | 8    |
| 1.1.2 Qui sont les animaux urbains? .....   | 9    |
| 1.2 De la ville anthropocentriste à la ville multiespèce : changement de perspective en sciences sociales ..... | 15   |
| 1.3 Chats en ville .....  | 17   |
| 1.3.1 Les chats et les relations chats-humain·e·s en géographie animale.....                                    | 18   |
| 1.3.2 Le « problème » du chat domestique : confrontation des points de vue sociaux et scientifiques.....        | 20   |
| 1.4 Le contexte animalier à Montréal .....  | 22   |
| 1.4.1 Acteurs et modalités de la gestion animalière.....  | 23   |
| 1.5 Hochelaga : chats, humain·e·s et ruelles du quartier .....  | 26   |
| 1.5.1 Transformations socioterritoriales et portrait sociodémographique .....                                   | 29   |
| 1.5.2 Vie de quartier et effervescence des ruelles vertes .....   | 30   |
| 1.5.3 Mobilisations citoyennes autour des conditions de vie des chats .....                                     | 33   |
| 1.6 Question et objectifs de recherche .....  | 35   |
| CHAPITRE 2 APPROCHES THÉORIQUES ET CADRE CONCEPTUEL.....  | 39   |
| 2.1 Approches théoriques .....  | 39   |
| 2.1.1 La géographie animale .....   | 39   |
| 2.1.2 L’antispécisme en géographie.....   | 50   |
| 2.2 Cadre conceptuel .....  | 53   |
| 2.2.1 Le paysage.....   | 53   |
| 2.2.2 La cohabitation multiespèce.....  | 57   |
| CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE ET CONSIDÉRATIONS ONTOLOGIQUES ET ÉPISTÉMOLOGIQUES .....                                | 60   |

|   |  |     |
|---|--|-----|
| 3.1   | Accorder un position ontologique légitime aux animaux dans le monde et dans la recherche   | 60  |
| 3.1.1   | L'importance des choix méthodologiques dans le cadre de la recherche avec/sur les animaux  | 62  |
| 3.2   | Développements méthodologiques en géographie animale   | 65  |
| 3.2.1   | Dépasser l'anthropocentrisme des méthodes traditionnelles en géographie  | 66  |
| 3.3   | Démarche méthodologique  | 73  |
| 3.3.1   | Type de recherche  | 74  |
| 3.3.2   | Délimitation du secteur à l'étude  | 75  |
| 3.3.3   | Méthodes et outils de collecte de données  | 77  |
| 3.3.4   | Traitement, analyse des données et activités de diffusion  | 93  |
| 3.4   | Consolider une démarche méthodologique pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain  | 93  |
| <br>  |  |     |
| CHAPITRE 4 RÉSULTATS ET INTERPRÉTATION : LA COHABITATION CHATS-HUMAIN·E·S DANS LE PAYSAGE DU QUARTIER HOCHELAGA |  | 95  |
| 4.1   | Expérience et représentations de la cohabitation chats-humain·e·s dans les ruelles de Hochelaga  | 95  |
| 4.1.1   | Pratiques des chats et utilisation de l'espace   | 96  |
| 4.1.2   | Interactions des chats avec les humain·e·s et les autres animaux   | 112 |
| 4.2   | Ho·CHAT·laga : la place fondamentale des chats dans un quartier montréalais  | 126 |
| 4.2.1   | Représentations des chats comme individus et comme espèce  | 126 |
| 4.2.2   | La place des chats en ville : entre liberté et danger  | 129 |
| 4.2.3   | La place des chats à Hochelaga : communauté, vie de quartier et pratiques de <i>care</i>   | 132 |
| 4.2.4   | La place des chats dans les ruelles de Hochelaga, ou l'importance des sanctuaires urbains  | 144 |
| 4.3   | Synthèse : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle? | 147 |
| 4.4   | Exercice de réflexivité : apports, limites de la méthodologie et retour sur l'expérience du terrain multiespèce  | 149 |
| CONCLUSION  |  | 155 |
| ANNEXE A GUIDE D'ENTRETIEN  |  | 160 |
| RÉFÉRENCES  |  | 163 |

## LISTE DES FIGURES

|   |     |
|---|-----|
| Figure 1.1 Des ruelles colorées, aménagées et appropriées par les résident·e·s de Hochelaga .....   | 27  |
| Figure 1.2 Ponyo dans ma cour arrière partagée avec les habitant·e·s du bloc .....  | 28  |
| Figure 2.1 Évolution de la géographie animale.....  | 42  |
| Figure 3.1 Délimitation du secteur à l'étude et localisation des sites d'observation .....  | 76  |
| Figure 3.2 Grille d'observation multiespèce (en deux parties) .....   | 84  |
| Figure 3.3 Marcher, observer, arrêter, écrire, photographier, recommencer .....   | 87  |
| Figure 4.1 Mobilité (a)(b) et immobilités (c)(d) des chats .....  | 97  |
| Figure 4.2 Récurrence des pratiques individuelles des chats dans les ruelles de Hochelaga à l'été 2021 .....  | 98  |
| Figure 4.3 Utilisation de l'aménagement et des éléments de l'environnement physique. (a) Un chat assis en bordure de ruelle et (b) un chat assis sur le toit d'un cabanon.....              | 102 |
| Figure 4.4 Les clôtures comme objets de repos (a) et de transit (b) .....   | 103 |
| Figure 4.5 Clôtures modifiées par les humain·e·s pour faciliter le passage des chats. (a) Une planche de bois coupée au niveau du sol et (b) des tablettes fixées en hauteur .....          | 104 |
| Figure 4.6 Clôtures perméables (a)(b) et imperméables (c)(d) aux transits des chats .....   | 105 |
| Figure 4.7 Utilisation singulière des voitures par les chats. (a) Deux chats installés sur des voitures stationnées et (b) un chat réfugié à l'ombre d'une voiture près d'un bol d'eau..... | 108 |
| Figure 4.8 Nourrissage direct de chats dans une ruelle.....   | 115 |
| Figure 4.9 Traces de pratiques de <i>care</i> interespèce dans le paysage des ruelles. (a) Un abri en bois et (b) des bols d'eau et de nourriture fraîchement renouvelées.....              | 117 |
| Figure 4.10 Nourrissage indirect : un chat mange la nourriture laissé par un·e humain·e dans la ruelle.....   | 118 |
| Figure 4.11 Interactions positives (a) et négatives (b) entre chats .....   | 119 |
| Figure 4.12 Art de rue et murales représentant des chats.....   | 133 |
| Figure 4.13 Rencontre affective chat-observatrice .....   | 152 |

## LISTE DES TABLEAUX

|  |    |
|--|----|
| Tableau 3.1 La collecte de données en chiffres ..... | 77 |
|--|----|

## **LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES**

|       |   |
|-------|---|
| CSRM  | Capture-stérilisation-retour-maintien                       |
| SPCA  | Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux |
| LTQHM | La Table de quartier Hochelaga-Maisonneuve                  |
| MHM   | Arrondissement de Mercier-Hochelaga-Maisonneuve             |
| REQ   | Regroupement des Éco-quartiers                              |

## RÉSUMÉ

Les villes se démarquent comme des espaces de cohabitation denses, conçus par et pour les humain·e·s, où la nature est fragmentée et contrôlée. Elles accueillent toutefois une multitude d'espèces animales, avec qui les humain·e·s partagent des espaces de vie et interagissent quotidiennement. Représentants de la nature en ville, ces animaux font l'objet d'une régulation et suscitent des catégorisations et représentations ambivalentes. Les chats se promenant librement dans les espaces publics occupent une place particulièrement ambiguë : ils traversent symboliquement et matériellement les frontières établies par les humain·e·s entre le domestique et le sauvage, la nature et la culture. C'est le cas des chats qui parcourent tous les jours les rues, ruelles et cours arrière des quartiers montréalais, dont Hochelaga. Ce mémoire est ancré dans la sous-discipline de la géographie animale, qui étudie les liens étroits entre les relations animaux-humain·e·s et la production de différentes entités spatiales, notamment le paysage urbain. L'objectif de cette recherche est de comprendre comment la cohabitation chats-humain·e·s participe à façonner le paysage du quartier Hochelaga, ici retenu à titre de cas type. Inspirée de l'approche de l'ethnographie multiespèce, la méthodologie déployée combine l'observation participante multiespèce, la photographie et la réalisation d'entretiens semi-dirigés avec des habitant·e·s de Hochelaga. Cette démarche permet de saisir à la fois les représentations humaines et l'expérience matérielle de la cohabitation chats-humain·e·s dans le quartier. Les résultats révèlent que les chats, en tant qu'acteurs sociospatiaux dotés d'agentivité et de subjectivité, participent à la (co)construction du paysage de Hochelaga à travers un ensemble de pratiques autonomes, une utilisation singulière de l'environnement physique et des interactions entre eux, avec les humain·e·s et des animaux d'autres espèces. Pour les habitant·e·s de Hochelaga, la grande présence des chats est la bienvenue dans les espaces publics, notamment dans les ruelles. Celles-ci agissent comme sanctuaires pour les chats, en raison de leur relative tranquillité et des nombreux refuges qu'offre leur aménagement. La cohabitation de proximité avec les chats nourrit des représentations sociospatiales positives du quartier. Elle participe à une vie de quartier animée et est vectrice de liens entre les humain·e·s, surtout au sein du voisinage. Ainsi, les chats font partie intégrante de la communauté de Hochelaga, qui s'avère fondamentalement plus qu'humaine.

Mots clés : cohabitation chats-humains, paysage, ville, géographie animale, ethnographie multiespèce, Hochelaga

## ABSTRACT

Cities stand out as spaces of dense cohabitation, designed by and for humans, where nature is fragmented and controlled. Yet, they are home to a multitude of animals, with which humans share spaces and interact daily. As representatives of nature in the city, these animals are subject to regulation, and inspire ambivalent categorizations and representations. Cats roaming freely in public spaces occupy a particularly ambiguous position: they symbolically and materially cross the boundaries established by humans between the domestic and the wild, nature and culture. It is true for cats who wander daily in the streets, alleys, and backyards of Montréal (Canada) neighbourhoods, such as Hochelaga. This master thesis draws upon the subdiscipline of animal geography, which studies connections between animal-human relations and the production of different spatial entities, specifically urban landscape. The aim of this research is to understand how cat-human cohabitation participate in shaping the material and immaterial dimensions of Hochelaga's landscape, selected here as a study case. Inspired by multispecies ethnography, the methodology combines multispecies participant observation, photography, and semi-directed interviews with Hochelaga residents. This approach lets us capture both human representations and the material experience of cat-human cohabitation in the neighbourhood. Results reveal that cats, as active and subjective sociospatial actors, participate in the (co)construction of Hochelaga's landscape. They do so through a variety of autonomous practices, a singular use of the physical environment, and interactions with each other, with humans and with animals of other species. For Hochelaga residents, cats are welcome in public spaces, particularly in alleyways. These backstreets act as sanctuaries for cats, due to their relative tranquility and the many refuges they offer. Close cohabitation with cats generates positive sociospatial representations of the neighbourhood. It contributes to a lively social life and creates bonds between people, especially among immediate neighbours. In this way, cats are part of the Hochelaga community, which appears fundamentally more-than-human.

Keywords: cat-human cohabitation, landscape, city, animal geography, multispecies ethnography, Hochelaga

## INTRODUCTION

Les bouleversements environnementaux, sociaux, économiques et politiques du monde actuel nous incitent à repenser notre rapport au vivant dans toutes ses formes, notamment aux animaux, avec qui nous partageons des écosystèmes, des territoires et des espaces de vie communs (Rose, 2009; Kirksey & Helmreich, 2010; Haraway, 2015). Dans ce contexte, les humain·e·s sont de plus en plus nombreux·euses à questionner leurs relations aux animaux et à développer une sensibilité nouvelle à leur expérience du monde, en tant qu'être sensibles dotés de subjectivité et d'agentivité (Wolch, 1996; York & Longo, 2017). On constate d'ailleurs un intérêt grandissant de la société pour les questions d'éthique, de bien-être et de droits des animaux (Giroux, 2020; Playoust-Braure et Bonnardel, 2020; Le Devoir, 2023).

De la même manière, les sciences sociales, et la géographie en particulier, ont repensé le statut des non-humains au regard des nouvelles théories sociales et éthiques, lesquelles ont remis en question les dualités Nature/Culture et Animaux/Humains forgées dans le monde occidental (Buller, 2014; Deckha & Pritchard, 2016). Depuis ce « tournant animal » initié dans les années 1990, les animaux se voient progressivement extraits de la catégorie de nature pour entrer dans la sphère sociale, en tant qu'acteurs qui coproduisent les territoires, les lieux, les espaces et les paysages – dont ceux des villes – à l'intérieur de relations multiples et de rapports de pouvoir avec les humain·e·s (Buller, 2014; Hovorka, 2017).

Dans un monde en urbanisation croissante, ces préoccupations sur le rôle et le traitement des animaux se traduisent par une attention accrue à la place des animaux en ville, aux conditions de vie de ces animaux urbains et aux défis engendrés par une cohabitation de proximité entre citoyen·e·s humain·e·s et non-humains. Même si les milieux urbains accueillent une multitude d'espèces animales, la ville est toujours conçue comme étant le domaine exclusif des humain·e·s (Wolch, 1996; Estebanez, 2015; Holmberg, 2015). Dans un milieu où tout ce qui appartient à la nature est contrôlé et organisé, les animaux qui habitent la ville sont le plus souvent jugés indésirables et *out-of-place* (Philo, 1995). Si, d'une part, leur présence peut être illégitime et conflictuelle aux yeux des humain·e·s, et donc éliminée ou repoussée, d'autre part, les humain·e·s et les animaux sont bien souvent enchevêtrés dans des relations significatives, positives et

valorisées (Yeo & Neo, 2010; Collard, 2012; Holmberg, 2014; 2015; Leino et al. 2017; Houston et al. 2018; Meijer, 2021; Shingne & Reese, 2022).

La situation des chats urbains est particulièrement intéressante à cet égard, du fait de leur position ambiguë sur le spectre domestique-sauvage, où ils confrontent les catégorisations et les représentations humaines (Blanc, 2000; Griffiths et al. 2000; Philo & Wilbert, 2000; Alger & Alger, 2003; Holmberg, 2014; Van Patter & Hovorka, 2018). En effet, de nombreux chats se promènent librement dans les espaces publics des villes, interagissent comme ils l'entendent avec l'environnement matériel, les humain·e·s et les autres animaux. En raison de leurs allers-retours entre l'intérieur (domestique) et l'extérieur (sauvage), entre la sphère privée (maisons, cours) et le domaine public (rues, ruelles), ils outrepassent les frontières sociospatiales prévues par les humain·e·s et acquièrent un caractère transgressif (Griffiths et al. 2000).

La présence libre des chats en ville est en quelque sorte controversée. Certain·e·s la perçoivent comme illégitime ou nocive pour la faune native, alors que d'autres la valorisent et participent activement à améliorer les conditions de vie des chats par des pratiques de *care* diverses (nourrir, abriter, soigner, stériliser, adopter) (Zasloff & Hart, 1998; Van Patter & Hovorka, 2018; Meijer, 2021). Ainsi, ils sont simultanément sources d'aversion et d'inconfort, de compassion et d'affection (Griffiths et al. 2000). Bref, les chats et leurs pratiques sont ambivalentes d'un point de vue sociospatial. Les défis et les modes de cohabitation qui en résultent contribuent à la construction du paysage des villes contemporaines.

Toutefois, la réalité des chats urbains reste très peu étudiée par le biais de démarches géographiques s'intéressant à leurs expériences vécues, *in situ* et aux relations diverses qu'ils entretiennent avec les humain·e·s et les autres espèces animales (Van Patter & Hovorka, 2018). Les recherches qui concernent les chats en sciences sociales, notamment en géographie animale, se sont surtout attardées aux représentations humaines et aux constructions culturelles des chats, négligeant la réalité matérielle de ces animaux. De surcroît, les relations chats-humain·e·s et les enjeux urbains liés à la présence des chats sont peu documentés tant à Montréal, au Québec qu'au Canada (Van Patter & Hovorka, 2018). Cela sans compter le fait que la géographie animale est une sous-discipline encore méconnue au sein de la géographie québécoise, tout particulièrement dans le milieu francophone. Conséquemment, les enjeux liés aux relations animaux-humain·e·s en

territoire québécois restent à explorer à partir d'une perspective géographique : ce qui est proposé dans ce mémoire.

À la lumière de ce questionnement sur les relations animaux-humain·e·s dans un monde en transformation et en urbanisation croissante, où l'ambiguïté de la place des chats en ville et la méconnaissance de leurs expériences vécues dans l'espace urbain persistent, cette recherche vise à mieux comprendre la place des chats à Hochelaga, un quartier populaire de la métropole montréalaise. La question de recherche principale est la suivante : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle?

Sur les plans théorique et conceptuel, ce mémoire est ancré dans la sous-discipline de la géographie animale, qui s'attarde à mieux comprendre le rôle des animaux et des relations animaux-humain·e·s dans le façonnement des différentes entités spatiales. Cette recherche mobilise le concept fondamental de *paysage*, que la géographie animale appréhende comme une coconstruction relationnelle, intrinsèquement humaine *et* animale (Whatmore, 2006; Barua, 2014). Elle mobilise également le concept de *cohabitation multiespèce*, central à la géographie animale contemporaine, surtout dans les recherches menées en milieux urbains. La cohabitation multiespèce résulte du partage du paysage coconstruit (Lorimer, 2006; Johnston, 2008; Barua, 2014; Boonman-Berson et al. 2016). En outre, ce projet adopte une perspective critique basée sur la théorie antispéciste, qui observe les relations animaux-humain·e·s sous la loupe du rapport de domination spéciste, dans lequel les animaux sont un groupe social marginalisé, dominé par les humain·e·s. D'ailleurs, la perspective antispéciste permet d'appréhender la recherche en soi comme un outil de transformation sociale *dans l'intérêt des animaux* (Kopnina, 2017; Gillespie, 2019; Playoust-Braure et Bonnardel, 2020).

Quant à la méthodologie, elle a été élaborée de manière à répondre à l'appel récent des géographes qui nous invitent à dépasser les méthodes traditionnelles de la géographie humaine – qui valorisent la parole et les représentations humaines – mais échouent à mettre en lumière l'expérience vécue des animaux (Lorimer, 2010; Buller, 2015; Hodgetts & Lorimer, 2015; 2020; Bear et al. 2017; Gillespie, 2019; Lien & Pálsson, 2021). Ainsi, la géographie animale récente se tourne vers des méthodes visuelles comme l'observation participante et la prise d'images, qui ont l'avantage de

mettre de l'avant la réalité matérielle des animaux (Kirksey & Helmreich, 2010; Lorimer, 2010; York & Longo, 2017). La démarche méthodologique de ce mémoire a impliqué dans un premier temps l'observation participante multiespèce dans les ruelles du quartier Hochelaga, grâce à une grille d'observation systématique adaptée au terrain, et jumelée à des photographies. Les observations visaient à obtenir un portrait de l'utilisation de l'espace par les chats, de leurs pratiques et de leurs interactions avec le vivant et le non-vivant. Elles ont révélé la multiplicité des pratiques autonomes des chats et comment elles participent de manière insoupçonnée à façonner le paysage urbain.

Même si elle valorise les méthodes visuelles, la géographie animale met également à profit des méthodes plus traditionnelles comme les entrevues, afin de comprendre les représentations humaines associées à la présence animale, étant donné que celles-ci ont des impacts sur la réalité des animaux (Buller, 2015; York & Longo, 2017). Ainsi, dans un deuxième temps, la collecte de données a impliqué la réalisation d'entretiens semi-dirigés avec 16 habitant·e·s du quartier Hochelaga. L'objectif était de cerner leurs représentations des pratiques et interactions des chats dans les espaces publics, et plus globalement, de saisir les représentations humaines de la place des chats à l'échelle de la ville, de Hochelaga et de ses ruelles. Ces entretiens éclairent le rôle fondamental des chats dans la communauté de Hochelaga et dans les représentations sociospatiales du quartier, en plus de mettre de l'avant la complexité des questions de cohabitation multiespèce en ville, qui dépassent la simple notion de contrôle animalier.

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres. Au premier chapitre, j'expose le contexte social et scientifique dans lequel se déroule la recherche, et plus précisément le contexte animalier montréalais, de même que les caractéristiques socioterritoriales du quartier à l'étude. Le chapitre se conclut par la présentation de la question principale de recherche et des objectifs secondaires. Au deuxième chapitre, je présente les approches théoriques (géographie animale et antispécisme) et le cadre conceptuel (paysage et cohabitation multiespèce) qui guident ce mémoire. Au troisième chapitre, je détaille la méthodologie de recherche ainsi que la réflexion ontologique et épistémologique qui précède les choix effectués avant et sur le terrain. Finalement, au quatrième chapitre, je présente les résultats de la recherche et leur interprétation à travers une analyse conceptuelle qui permet de répondre aux objectifs de recherche. Le chapitre se conclut par un exercice de réflexivité quant aux apports et aux limites de la méthodologie déployée, et à mon expérience subjective du terrain multiespèce.

# CHAPITRE 1

## MISE EN CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE

The multifaceted environmental crises of the Anthropocene call for enlarged understandings of the entanglements between human and nonhuman worlds (Houston et al. 2018 : 191).

Les animaux ont toujours occupé une place importante dans les sociétés humaines. Ils ont des rôles multiples : "[a]nimals are central to environmental sustainability, economic and social order, personal relations and individual identity, and conceptions of justice and morality" (Wolch & Emel, 1995 : 632). Conséquemment, ils se retrouvent profondément imbriqués aux transformations sociales, économiques, politiques et culturelles caractéristiques de l'Anthropocène. En effet, celles-ci ont des impacts sur les animaux à toutes les échelles : domestication et réification du vivant, marchandisation des paysages et perte d'espaces naturels, exploitation agricole de masse, activités d'économie extractive, migrations humanitaires ou climatiques, crises sanitaires, urbanisation rapide des territoires, etc. (Wolch & Emel, 1995; Hovorka, 2017).

Si les humain·e·s portent une attention accrue à la place des animaux dans la société, ils·elles deviennent aussi plus conscient·e·s de *leurs propres relations* aux animaux ; des relations de natures diverses qui teintent leur vie quotidienne, de près ou de loin. C'est une réflexion qui m'accompagne depuis presque 10 ans, à la fois dans mon parcours personnel et académique, en tant que militante (féministe, antispéciste, végane), étudiante et jeune chercheuse. À l'instar de nombreux·euses activistes et chercheur·euse·s préoccupé·e·s par l'écologie et la justice sociale, j'ai développé une sensibilité accrue pour les questions animales quand j'ai compris les liens étroits entre changements climatiques, inégalités de genre et domination des animaux (Adams, 1990; Kemmerer, 2011).

La critique de l'exploitation animale – en raison de ses impacts sur l'environnement et de son caractère injuste et *spéciste* – occupe un place grandissante dans les espaces médiatiques et scientifiques du monde occidental (Herzog, 2010; Cyrulnik *et al.* 2013; Pelluchon, 2017; Bailey et Labonté, 2018; Gillespie, 2018; Giroux, 2020; Playoust-Braure et Bonnardel, 2020; Le Devoirs, 2023; Puvaneswaran, 2023). Il devient quasiment impossible d'en faire abstraction. Documentaires,

ouvrages scientifiques, œuvres artistiques et actions militantes se multiplient pour dénoncer la domination des humain·e·s sur le vivant, notamment sur les animaux, aujourd’hui reconnus comme des êtres dotés de subjectivité, d’agentivité et de sensibilité (Giroux, 2020).

Ce mémoire trouve sa pertinence au sein de ces questionnements et de cette prise de conscience quant à la place des animaux dans nos vies, mais aussi dans la foulée d’un intérêt croissant des sciences sociales pour les relations animaux-humain·e·s, notamment en géographie. La sous-discipline de la géographie animale connaît un florissement considérable depuis la fin des années 1990. Elle rend visible les animaux au sein d’une discipline foncièrement anthropocentriste, centrée sur le rapport entre l’Homme et le territoire (Philo, 1995; Wolch, 1996; Emel & Urbanik, 2010; Urbanik, 2012; Buller 2014; Hovorka, 2017). En effet, la géographie animale met en lumière les liens entre les animaux, les relations animaux-humain·e·s et la production des lieux, espaces, territoires et paysages – urbains entre autres. C’est une toute nouvelle perspective et analyse du monde, notamment des rapports Nature/Culture, qui se déploie.

Cette considération sociale et scientifique pour les animaux est encore surprenante et même confrontante pour plusieurs. Je ne cacherai pas que le sujet de ma recherche en surprend plus d’un·e. Les chats à Hochelaga? Tant à l’intérieur qu’à l’extérieur de l’université, le sujet de ce mémoire est jugé très « original », au sens de marginal et étonnant, par les personnes à qui j’en parle. Mais il suscite toujours un intérêt vif et sincère : les gens veulent comprendre, ils·elles veulent parler des animaux, surtout des animaux qui font partie de leur quotidien, de ceux qu’ils·elles croisent en se promenant dans leur quartier et partout à Montréal. Le besoin de parler des animaux et de nos rapports aux animaux apparaît évident, et il faut y répondre. D’ailleurs, ma position d’étudiante-chercheuse engagée m’amène à défendre l’importance de s’attarder à des sujets et à des groupes sociaux encore largement discriminés dans la société et invisibilisés dans les sciences : les animaux en font partie.

Ainsi, l’objectif de ce mémoire est de comprendre la place des chats à Hochelaga, un quartier populaire de la métropole montréalaise<sup>1</sup>. Nous vivons dans un monde multiespèce de plus en plus

---

<sup>1</sup> Il s’agit d’un quartier de l’arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, situé dans le sud-est de l’île de Montréal. Le contexte du terrain d’étude est détaillé plus amplement à la section 1.5 de ce chapitre.

urbain<sup>2</sup>, où la densification humaine et animale à l'intérieur d'espaces de vie communs donne lieu à autant de frictions que de relations enrichissantes et positives (Philo, 1995; Seymour & Wolch, 2009; Holmberg, 2014; 2015; McKiernan & Instone, 2016; Houston et al. 2018; Van Patter & Hovorka, 2018; Meijer, 2021; Shingne & Reese, 2022; Van Patter, 2023). Toutefois, les animaux demeurent les ultimes « Autres » du paysage urbain : ils sont souvent jugés *out of place* et relégués aux marges (littérales et métaphoriques) de la ville (Philo, 1995; Buller, 2014). À l'instar de nombreuses études géographiques sur la cohabitation animaux-humain·e·s en ville, cette recherche vise à comprendre plus précisément comment la cohabitation chats-humain·e·s participe à façonner le paysage urbain dans ses dimensions matérielle et immatérielle. Hochelaga a été retenu à titre de cas type. C'est un quartier qui a ses propres caractéristiques, mais il est surtout le miroir (à une échelle locale) du paysage urbain plus qu'humain (*more-than-human*) de Montréal et des autres grandes villes du monde, où se côtoient quotidiennement et intimement une multitude d'animaux humains et non-humains<sup>3</sup>.

### 1.1 Des villes plus qu'humaines

Les villes sont le plus souvent entendues comme l'habitat et le produit exclusif des humain·e·s. Leur développement symbolise le progrès, le profit, la raison ; ultimement, la domination de la Culture sur la Nature (Wolch et al. 1995; Estebanez, 2015). Cette vision dominante de la ville, informée du dualisme Nature/Culture veut qu'elle exclue ou bien exploite, maîtrise et ordonne tout ce qui appartient à la nature. De cette façon, au-delà des plantes indociles, les animaux – représentants de la nature en ville – font l'objet d'un contrôle et de différents processus de confinement, de mise à distance ou d'exclusion, en fonction des représentations et des attentes sociales et spatiales des humain·e·s (Philo, 1995; Buller, 2014; Estebanez, 2015).

Le développement urbain contemporain est ancré dans une logique capitaliste et anthropocentriste qui ne tient pas compte des animaux comme sujets (Wolch et al. 1995). Le processus d'urbanisation "reflect profit-centered values and interests of humans alone, ignoring not only wild or feral animals but captives such as pets, lab animals, and livestock who live and die in urban space shared

---

<sup>2</sup> Actuellement, 56 % de la population mondiale vit en ville. D'ici 2050, sept personnes sur dix dans le monde vivront en milieu urbain (Banque Mondiale, 2022).

<sup>3</sup> Les réflexions et les choix entourant l'utilisation des termes humain·e·s/animaux, ou encore animaux humains et non-humains, sont explicités au chapitre 3.

with people" (Wolch, 1996 : 22). Malgré une attention accrue "to what makes cities liveable" (Hinchliffe & Whatmore, 2006 : 123) dans le contexte de l'Anthropocène – par exemple la renaturalisation (*rewilding*), la conservation de la biodiversité et la justice urbaine – l'urbanisation demeure largement anthropocentriste (Whatmore & Hinchliffe, 2003; Haraway, 2015; Williams, 2017; Houston et al. 2018; Arcari et al. 2021; Fieuw et al. 2022). En effet, la ville est toujours conçue comme le domaine par excellence des humain·e·s : les animaux sont soit invités, soit intrus (Wolch et al. 1995).

Dans un monde de plus en plus urbain, où non seulement le nombre global d'humain·e·s *et* d'animaux en ville est en croissance (Holmberg, 2015), engendrant de nombreux défis sociaux et environnementaux, les géographes sont nombreux·euses à questionner ce modèle capitaliste et anthropocentriste de la ville, qui nuit à ses habitant·e·s humain·e·s et non-humain·e·s (Jerolmack, 2008; Houston et al. 2018). Sur la base d'une vision de la ville *multiespèce*, il importe aujourd'hui de mieux comprendre les réalités urbaines complexes des animaux, l'impact des politiques de gestion animalière et d'aménagement sur leurs conditions de vie, le rôle actif des animaux dans la production des paysages urbains, ainsi que les relations plurielles qu'ils entretiennent avec les citoyen·e·s humain·e·s dans une contexte de cohabitation quotidienne. Il est ainsi possible de (re)définir les conditions d'une cohabitation harmonieuse qui prend en compte *avec le même sérieux* les intérêts respectifs et communs des humain·e·s et des animaux, en tant que sujets urbains (Wolch, 1996).

### 1.1.1 Opportunités et contraintes urbaines

Si les villes ont été pensées, aménagées, administrées et transformées par et pour les sociétés humaines, en fonction de leurs intérêts et besoins spécifiques, cela n'a pas empêché une multitude d'espèces animales d'y vivre et même d'y prospérer, car elles ont su s'adapter et profiter des avantages de la vie urbaine (Wolch, 1996). En effet, les espaces urbains et périurbains sont constituées d'opportunités écologiques multiples pour les animaux : nourriture abondante, sites de repos et de reproduction, îlots de fraîcheur ou de chaleur selon les saisons, protection facile des prédateurs (Blanc, 2000; 2003; Donaldson & Kymlicka, 2011; Estebanez, 2015). Les relations avec les êtres humains jouent d'ailleurs un rôle central dans la vie des animaux urbains, tant directement (ex. soins, foyer, nourriture) qu'indirectement (ex. politiques de gestion animalière) (Estebanez,

2015). Les animaux, simultanément, *s'adaptent aux et profitent des* infrastructures humaines (Renard et Simoneau-Gilbert, 2021). Ainsi, malgré des villes minéralisées, d'emblée hostiles aux non-humains, plusieurs y trouvent leur compte. Ils sont imbriqués de facto dans le processus d'urbanisation. Wolch, West et Gains (1995) parlent d'une « ville animale subalterne » dont les ramifications émergent des structures dominantes.

Cela n'empêche que les milieux urbains restent des territoires arides en raison de la pollution, du trafic automobile dense, de la fragmentation et de la destruction des habitats naturels, de la relocalisation (in)volontaire de certaines espèces et de l'extermination des plus indésirables (Palmer, 2003). Wolch (1996) souligne que certains animaux ne peuvent s'adapter ou survivre à travers toutes ces contraintes. Ils subissent les conséquences d'une urbanisation qu'ils n'ont pas choisie :

[s]ome wild animal species [...] adapt to and may even thrive in cities. Others are unable to find appropriate food or shelter, adapt to urban climate, air quality or hydrological changes, or tolerate contact with people. [...] Some animals can adapt to such fragmentation and to the human proximity it implies, but more commonly animals die *in situ* or migrate to less fragmented areas (Wolch, 1996 : 32).

Certains types d'espaces urbains sont considérés comme étant plus favorables à la survie des animaux, ou tout simplement plus agréables pour leur pratique quotidienne de la ville, notamment les espaces verts ou moins aménagés, voire laissés à l'abandon : « [l]es inventaires [écosystémiques] montrent que certains espaces urbains – interstices non construits, faiblement aménagés – fonctionnent comme de véritables refuges pour de nombreuses espèces animales » (Blanc, 2003 : 166). Bref, la ville est à la fois synonyme de contraintes et d'opportunités pour les animaux. Mais qui sont ces animaux avec qui l'on partage la ville? Sous quelles conditions sont-ils admis, tolérés ou rejetés des cités humaines? Comment négocient-ils les contraintes et frontières matérielles et immatérielles imposées par les humains?

### 1.1.2 Qui sont les animaux urbains?

Les villes accueillent une myriade impressionnante d'êtres vivants non-humains (Holmberg, 2015), des petits et gros mammifères terrestres aux espèces aquatiques, en passant par les oiseaux et les insectes, dans toute leur diversité : "sentient beings with legs, wings, antennae and tails - namely,

animals" (Wolch, 2002 : 722). Ils sont partout : visibles au coin des rues, dans les parcs; ou bien plutôt discrets, se faufilant dans les interstices des espaces publics et du cadre bâti; ou encore captifs, dans les maisons, les refuges, les laboratoires<sup>4</sup> (Wolch, 1996). Avant de décliner les catégorisations et les représentations humaines associées aux animaux urbains, il importe de définir ce qu'on entend, justement, dans l'expression « animaux urbains ».

Le statut d'animal urbain est ambiguë, car un animal n'est pas intrinsèquement urbain (Estebanez, 2015). Ce statut est plutôt acquis par la pratique de la ville : est urbain tout animal qui *habite en milieu urbain*. Pour Blanc, ces espèces sont « inféodées au milieu urbain » (2000 : 111), c'est-à-dire qu'elles y sont attachées « par des liens d'étroite dépendance » (Larousse, 2023). De cette manière, les animaux sont « (re)qualifiés » par la ville. Leur urbanité est définie par l'*espace* et leur *usage* de l'espace, plutôt que par leur appartenance à une espèce en particulier : « être un animal urbain serait différent d'être un animal non-urbain, même en considérant exactement la même espèce » (Estebanez, 2015 : 17). En d'autres mots, même s'ils font partie d'une même espèce, certains individus sont urbains, d'autres ne le sont pas<sup>5</sup>. De surcroît, le groupe des espèces « typiquement » urbaines varie selon les contextes géographiques. Par exemple, en Amérique du Nord et en Europe, les géographes se sont intéressé·e·s aux ratons laveurs (Dionne, 2022), aux écureuils (Holm, 2012) et aux coyotes (Alexander & Draper, 2021), alors qu'ils·elles se sont plutôt attardé·e·s aux poules (Hovorka, 2008), aux singes (Fuentes, 2010; Yeo & Neo, 2010), aux éléphants (Barua, 2014) et aux chauves-souris (Thomson, 2007) dans le contexte de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie.

Outre la dimension spatiale, les animaux urbains sont également (re)qualifiés par leurs *relations* avec les citoyen·e·s (Estebanez, 2015). En ville comme ailleurs, les relations animaux-humain·e·s constituent des réseaux multiscalaires et complexes (Palmer, 2003; Hovorka, 2017). Tel que le soutient Palmer, "[r]ather than thinking about urban animals as isolated individuals, I want to think of them as (like humans) enmeshed in a network of relationships" (2003 : 65). Évidemment, la

---

<sup>4</sup> Nous pourrions également compter les animaux invisibles qui traversent les villes dans des camions en route vers l'abattoir : des milliers d'individus, "who routinely become part of the daily fabric of the city – briefly as living beings, and then as body parts" (Arcari et al. 2021 : 2).

<sup>5</sup> Au Québec, les écureuils et les coyotes, par exemple, peuvent à la fois compter des membres en milieu urbain, en milieu rural ou naturel.

nature des relations animaux-humain·e·s varie selon les contextes géographiques, sociaux, culturels, économiques et historiques (Griffiths et al. 2000). Comme le mentionne Hovorka, "different people around the world relate differently to different animals" (2017 : 38). Bref, les liens ville-animaux sont recomposés au fil des transformations urbaines et sociétales et redéfinissent constamment les « animaux urbains » (Estebanez, 2015).

#### 1.1.2.1 Catégorisations, représentations et négociation des frontières

Pour comprendre la réalité de ces animaux et saisir les relations entre citoyen·e·s humain·e·s et non-humains, il est primordial de s'attarder aux catégorisations et aux représentations sociales des animaux (Blanc, 2000). Premièrement, les deux principales catégories d'animaux auxquelles les humain·e·s réfèrent sont les *animaux domestiques* et les *animaux sauvages* (ou de la faune). "Pets or pests" dans les mots de Wolch (1996). On s'attend des animaux domestiques qu'ils soient de bon·ne·s compagnon·ne·s, qu'ils restent dans la sphère domestique, ou bien au bout d'une laisse s'ils sortent dans l'espace public. S'ils échappent à ces conditions, ils deviennent errants ou féroces (Griffiths et al. 2000; Jerolmack, 2008). La position sociale des animaux domestiques est complexe :

[p]ets occupy a liminal position on the boundaries between 'human' and 'animal', appreciated by their owners as 'minded individuals' (Sanders 1995) or friends, capable of rational thought and emotion, yet also treated as objects or possessions to be discarded if they do not conform to human expectations and values (Belk 1996). They are both valued for their 'animalness' and subject to practices, such as selective breeding, training and neutering, which attempt to 'civilize' them and make them more like 'little humans' (Fox, 2006 : 526).

Quant aux animaux sauvages, ceux qui n'ont pas le privilège de leur charme sont catégorisés négativement et beaucoup moins bien tolérés en ville. Ils sont souvent associés à des comportements nuisibles et des enjeux de santé et sécurité publique : "structural damage to buildings, damage to vegetation or landscaping, aesthetic damage (noise, odor, dung), and risks of disease or injury" (Wolch et al. 1995 : 739). Donaldson et Kimlycka (2011) distinguent une troisième catégorie d'animaux urbains. Il s'agit des animaux liminaux (*liminal animals*) : les mouffettes, les rats, les ratons laveurs, les écureuils, les pigeons, etc. Ceux-ci vivent étroitement avec les humain·e·s pour profiter des avantages de la ville, tout en gardant le plus souvent une distance raisonnable, menant leur vie comme ils l'entendent dans l'espace public. Néanmoins, en

fonction des normes sociales et culturelles changeantes, ils *deviennent* parfois un « problème » aux yeux des humains (Jerolmack, 2008).

Il faut retenir que ces catégories ne sont jamais fixes. Pour les géographes, la division domestique/sauvage devrait plutôt être conçue comme un matrice perméable (Wolch, 1996), ou encore un continuum : les animaux « glissent » d'une catégorie à l'autre, ou bien en sortent parfois complètement (Griffiths et al. 2000). En effet, l'expérience de plusieurs animaux "do not fit easily into this continuum" (Philo, 1995 : 677). C'est entre autres le cas des chats urbains : nous y reviendrons à la section 1.3.

Deuxièmement, les *représentations* de ces animaux domestiques, sauvages ou liminaux sont elles aussi ambivalentes. Nuisances, compagnons ou objets d'admiration, ils sont tantôt mis à distance, méprisés, jugés illégitimes ou *out-of-place* (Cresswell, 1996), tantôt valorisés pour leur utilité, leur vulnérabilité ou leur charisme (Philo, 1995). Les sentiments des humains à leur égard oscillent entre l'admiration et le dégoût, l'attraction et la répulsion (ou même la peur), la compassion ou le désintérêt, le désir d'affection ou de domination. Conséquemment, leur place en ville est toujours incertaine, sujette à contestation, résultat d'un jugement *par* les humains et *dans l'intérêt* des humains (Tuan, 1984; Philo, 1995; Wolch et al. 1995; Griffiths et al. 2000). En fait, la relation ambivalente des humains à la nature urbaine dans son ensemble (il faut la maîtriser, mais aussi valoriser et reconnecter avec ce qui en reste) informe ces représentations tout aussi ambivalentes des animaux qui, rappelons-le, symbolisent la nature en ville : "people are ambivalent about wild nature, including animals" (Griffiths et al. 2000 : 64).

Dans le cadre d'une recherche en géographie, il importe de souligner le lien intrinsèque entre ces représentations et catégorisations animales et l'*espace* : "animals have inevitably been defined, categorised, interpreted, praised, criticised, hated, and loved in a diversity of ways which have commonly had spatial implications for them" (Philo, 1995 : 23). Dans un premier temps, les représentations animales participent à leur inclusion (si désirables) ou à leur exclusion (si indésirables) de la ville et à une échelle plus locale, de certains *types d'espaces*. Selon les attentes humaines quant aux espaces qu'ils devraient – ou non – fréquenter, les animaux sont plus ou moins acceptés dans les espaces publics ou privés, résidentiels ou industriels, les lieux plus ou moins

aménagés ou laissés en friches : "the local environment is important in relation to the acceptance or disapproval of animals in the city" (Griffiths et al. 2000 : 68)<sup>6</sup>.

Dans un deuxième temps, loin d'être passifs, les animaux bougent, explorent, interagissent avec les autres et leur environnement, de manière à bien souvent transgresser l'ordre sociospatial établi par les humain·e·s (Philo, 1995; Griffiths et al. 2000; Philo & Wilbert, 2000). Ils traversent les frontières imaginaires et matérielles, ignorent les injonctions spatiales et sociales complexes forgées par les humain·e·s : une négociation continue de leur place en ville. Tel qu'exprimé par Philo, "animals often squeeze out of the places—or out of the roles that they are supposed to play in certain places which have been allotted to them by human beings" (1995 : 656). Les humain·e·s ont une idée bien claire de "what animals should be like, how they should behave, and where they should be and not be" (Philo, 1995 : 664). À leur tour, ces transgressions affectent les représentations humaines des animaux.

Finalement, outre les considérations spatiales, les pratiques quotidiennes des humain·e·s et les politiques urbaines influencent également le quotidien des animaux. D'une part, les comportements des citoyen·e·s influencent les possibilités pour les animaux : "people make cities more or less attractive to animals through their behavior" (Wolch, 1996 : 35). À cet égard, Hogdetts et Lorimer (2020) expliquent comment les géographies *des humains* configurent les géographies *des animaux*, par exemple les possibles mobilités de ces derniers dans l'espace public. Du côté des politiques urbaines, la gestion animalière a un impact non-négligeable sur l'expérience des animaux en ville. Cette gestion dépend largement des représentations et catégorisations sociales des animaux explicitées plus haut, c'est-à-dire de quels animaux (et de quels comportements) constituent des nuisances ou non, aux yeux des humain·e·s, et devraient ainsi être contrôlés (Wolch, 1996; Renard et Simoneau-Gilbert, 2021).

En effet, au fil du temps, la densité grandissante des milieux urbains a multiplié les zones de contact entre les animaux et les humain·e·s (Haraway, 2008; Wilson, 2019), nous amenant à développer

---

<sup>6</sup> En lien avec ces différents types d'espaces géographiques, notons également que les représentations animales en milieu rural ne sont pas les mêmes qu'en milieu urbain, notamment en raison des modes d'habiter qui diffèrent : « [s]'opère entre l'animal des villes et celui des campagnes, la distinction entre utile et inutile, entre bête de travailleur et bête de bourgeois, [...] improductive, réifiée » (Blanc, 2000 : 119).

des systèmes pour réguler la présence animale et ses effets ressentis comme indésirables. L'approche dominante de la gestion animalière dans les villes occidentales promeut le « contrôle des nuisances ». Elle trouve son origine dans l'expansion et l'industrialisation rapide des métropoles au 19<sup>e</sup> siècle, alors que la concentration humaine et animale a engendré une importante insalubrité urbaine (Renard et Simoneau-Gilbert, 2021). Un tournant hygiéniste s'est opéré dans l'administration et l'aménagement des villes, né d'une volonté d'en faire des espaces sains et salubres (Philo, 1995). Par le biais d'une nouvelle ingénierie urbaine, les activités nuisibles et dangereuses ont été déplacées loin des habitats (Barles, 2011). En effet, cette approche hygiéniste est caractérisée « par une externalisation des nuisances, industries, ordures ménagères, eaux usées » (Barles, 2011 : 37). Mis à part les animaux de compagnie et les végétaux utilitaires, le vivant a été exclu de la ville pour faire place à une minéralisation croissante, qui a perduré au 20<sup>e</sup> siècle (Barles, 2011)<sup>7</sup>.

Le besoin d'encadrer la présence animale par des lois et des règlements s'étant imposé, les villes ont développé des politiques pour réguler le nombre, le comportement des animaux et leurs usages des espaces publics (Blanc, 2000). Si ces règlements incluent certaines dispositions visant à favoriser de bonnes conditions de vie pour les animaux, elles sont d'abord et avant tout pensées dans l'intérêt de la santé, de la sécurité publique et de la paix d'esprit des humain·e·s : éliminer les odeurs, les bruits, les traces de saleté, les comportements jugés inconvenables, dérangeants ou effrayants. Cette gestion animalière met en place des dispositifs légaux et administratifs qui impliquent plusieurs acteurs à plusieurs échelles : l'État (échelle nationale et provinciale), les municipalités (échelle de la Ville et des arrondissements), les organisations civiles spécialisées (ex. les Sociétés pour la prévention de la cruauté envers les animaux, connues de leur acronyme SPCA) et les organismes bénévoles (ex. les organismes de sauvetage animaliers auto-subventionnés), puis les citoyen·ne·s (échelles d'intervention souvent locales et micro-locales, par exemple les ruelles). Les modalités de la gestion animalière à Montréal, plus précisément, sont abordés à la section 1.4.

En somme, la représentation de ce qu'est un animal nuisible ou un comportement nuisible est bien évidemment subjectif et découle d'une vision anthropocentriste de la bienséance et des qualités

---

<sup>7</sup> Certains animaux, notamment chats et chiens, ont pu rester en ville comme animaux de compagnie des humain·e·s, alors que les autres (bovins, chèvres, cochons, etc.) ont été relocalisés dans le monde rural (Philo, 1995).

environnementales urbaines. Par ailleurs, la « purification » de la ville ne peut être que temporaire et partielle : en résulte des tensions récurrentes entre le contrôle et la perte de contrôle, le maintien de l'ordre et la transgression (Griffiths et al. 2000).

## 1.2 De la ville anthropocentriste à la ville multiespèce : changement de perspective en sciences sociales

Malgré une présence animale importante et historique, la vie urbaine des animaux, ou inversement, la part multiespèce de la vie urbaine, sont longtemps restées ignorées par les sciences sociales et les études urbaines : "animals have been largely excluded from our *understanding* of cities and urbanism" (Wolch, 1996 : 29). Ainsi, les recherches urbaines sont demeurées largement basées sur une conception *exclusivement humaine* de la ville – "a deep-seated anthropocentrism", tel qu'énoncé par Wolch (1996 : 22). Cela jusqu'au « tournant animal » des années 1990, où de nouvelles théories sociales, urbaines, de même qu'un questionnement éthique, en géographie et dans d'autres disciplines, ont permis de remettre en question les dualités Nature/Culture, Nature/Ville et Animaux/Humains (Wolch, 2002; Holmberg, 2015; Brighenti & Pavoni, 2021). Depuis, les animaux sont peu à peu extraits de leur position métaphorique au sein de la nature, afin d'entrer dans la sphère sociale : celle de l'agentivité, de la subjectivité, des rapports de pouvoir, de la production de l'espace et des pratiques culturelles (Wolch, 1996; 2002; Buller, 2014).

La vision dominante de la ville a alors été remise en question par plusieurs géographes. Ils·elles ont développé une analyse urbaine non-anthropocentriste : "suggesting that the 'urban' is inherently wrapped up in human–animal relations such that the city itself is characterized by, and thus can be conceptualized as a product of, transspecies relations" (Hovorka, 2008 : 97). Les villes sont donc comprises "as complex interactive products of human–nonhuman exchange processes" (Hovorka, 2008 : 97) et les animaux urbains – ici les chats – "as meaningful constructors of socio-spatial relations" (Brighenti & Pavoni, 2021 : 3). Les géographes se sont notamment attardé·e·s à mieux comprendre les représentations et les catégorisations des animaux urbains (Philo, 1995; Griffiths et al. 2000; Van Patter & Hovorka, 2018), les relations animaux-humain·e·s et les enjeux de cohabitation associés à une présence animale florissante (Jerolmack, 2008; Seymour & Wolch, 2009; Yeo & Neo, 2010; Barua, 2014; Ginn, 2014; McKiernan & Instone, 2016; Dionne, 2022) ainsi que l'expérience vécue des animaux dans leurs espaces de vie (van Dooren & Rose, 2012; Van Patter & Hovorka, 2018; Gillespie, 2018; 2019). Ces travaux, entre autres, informent

l'expérience et les représentations de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga, à travers une théorisation et une conceptualisation du paysage urbain comme *partagé* et *coconstruit* (McKiernan & Instone, 2016; Barua, 2014).

Ce changement de perspective dans les années 1990 est grandement influencé par la proposition audacieuse de Jennifer Wolch (1996), pionnière de la théorie urbaine transespèce (*transspecies urban theory*): "an urban theory that takes nonhumans seriously" (Wolch et al. 1995 : 736). Prendre les animaux au sérieux nécessite de considérer leur *expérience subjective, située et riche de la ville*. Il s'agit de reconnaître, d'une part, leur agentivité au sein des rapports sociospatiaux, où ils occupent une position subalterne, souvent relégués aux marges urbaines, et d'autre part, leur autonomie et l'unicité de leur manière d'être dans le monde (*being-in-the-world*) (Haraway, 2016). C'est la perspective adoptée dans le cadre de cette recherche qui, pour comprendre le rôle de la cohabitation chats-humain·e·s dans le paysage de Hochelaga, s'est tout particulièrement attardée à l'expérience vécue des chats, c'est-à-dire à leurs pratiques autonomes, à leurs interactions avec les autres animaux humains et non-humains, ainsi qu'avec l'environnement physique des ruelles, en l'occurrence. Une perspective

[which] can provide urban dwellers with the local, situated everyday knowledge of animal life required to grasp animal standpoints or ways of being in the world, interact with them accordingly in particular contexts, and motivate political action necessary to protect their autonomy as subjects and their life spaces (Wolch, 1996 : 29-30).

Wolch avait insisté sur la nécessité de mieux comprendre les relations animaux-humain·e·s et les dynamiques urbaines "from the standpoints of animals" (1996 : 26). Dans la dernière décennie, des approches méthodologiques innovantes, entre autres l'ethnographie multiespèce, nous permettent de décentrer notre regard, des humain·e·s vers les animaux (Kirksey & Helmreich, 2010; Hodgetts & Lorimer, 2015; Barua & Sinha, 2019; Gillespie, 2019). Mais comme le soulignent Barua et Sinha, "[l]ittle has been done to elicit understandings of what urbanisation might entail and mean for animals themselves" (2019 : 1161). Bref, malgré un intérêt grandissant pour la dimension multiespèce de la vie urbaine, une vision anthropocentriste de la ville perdure en géographie et ailleurs, et le « point de vue des animaux » (Wolch, 1996) est souvent négligé. L'idée que les humain·e·s sont les acteurs principaux de la construction du paysage urbain est un biais persistant qui invisibilise le rôle des animaux et des relations animaux-humain·e·s dans la vie citadine.

### 1.3 Chats en ville

Parmi les animaux urbains, les chats occupent une position particulièrement ambiguë en ville. Ni tout à fait domestiques, ni tout à fait sauvages ou liminaux (Donaldson & Kymlicka, 2011), les chats n'appartiennent à aucune catégorie stricte, mais à de nombreuses en même temps (Blanc, 2000; Griffiths et al. 2000). Ils sont qualifiés de multiples façons : domestiques, sauvages, errants, féraux, communautaires. Plus familièrement, on parle des chats en fonction des espaces qu'ils occupent (et qui influencent leur traitement et les représentations humaines) : chats « de ruelle », chats « de gouttière » ou chats « de maison ».

Dans les représentations les plus courantes en Occident, les chats sont avant tout considérés comme des animaux domestiques, au même titre que les chiens : ils vivent chez les humains. Ils renvoient à l'intime, au chez soi. Ils sont désignés comme des sujets, avec une personnalité qui leur est propre (Blanc, 2000). Ils sont stérilisés et shampooinés : on les rend *convenables* pour l'espace domestique (Tuan, 1984). Van Patter et Hovorka montrent qu'en général, les chats "are still thought of as animals 'of people', and are therefore seen to belong as our companion or working animals, and not as living independent existences, polluting pristine nature, or existing as animals 'of place'" (2018 : 292). Ici, 'of people' réfère à la culture, à la sphère domestique, alors que 'of place' réfère à la nature, au monde extérieur. Malgré tout, les chats n'incarnent jamais totalement leur statut domestique : "[p]et cats in modern Western societies are interesting [...] because it is generally accepted that they will retain some of their wildness" (Griffiths et al. 2000 : 61).

Les chats naviguent donc constamment leur appartenance à la ville entre Nature et Culture. Contrairement à leurs compères canins, même s'ils ont un foyer officiel, de nombreux chats sortent quotidiennement de façon autonome dans l'espace public (c'est-à-dire non accompagnés d'un humain). Ceux qui se promènent librement en ville confrontent d'autant plus les catégorisations et les représentations. Ils se déplacent, « glissent » aux sens propre et figuré, sur le spectre domestique-sauvage (Griffiths et al. 2000). Comme l'explique Serpell, "cats lead a sort of double life – half domestic, half wild; part culture, part nature" (2014 : 98). Ils ne font pas grand cas des frontières matérielles (ex. les clôtures) entre la maison et la rue, et brouillent les limites des assignations, par exemple avoir un foyer principal et être dehors, ou inversement, ne pas avoir de foyer principal et se trouver à l'intérieur, chez qui le veut bien.

Même les chats qui naissent ou passent la majeure partie de leur vie dans l'espace public, sans jamais être associés à un foyer unique (et qui appartiendraient donc plutôt à la catégorie sociale des animaux sauvages ou liminaux), fréquentent régulièrement des espaces domestiques en fonction de leurs besoins ou envies. Certains effectuent des visites quotidiennes dans différents foyers qui les nourrissent. D'autres profitent de courts séjours chez des humain·e·s qui les accueillent temporairement durant la saison hivernale (Estebanez, 2015). De nombreux chats « sans foyer » (Holmberg, 2014) visitent ponctuellement des lieux privés comme les refuges et les cliniques vétérinaires.

Les chats traversent ainsi la frontière public/privé et domestique/sauvage plusieurs fois à l'intérieur d'une vie et d'une journée. Ces transitions journalières sont facilement observables à partir des ruelles montréalaises : les chats passent de l'intérieur de la maison à la cour arrière, à la cour voisine, à la ruelle, à la rue, pour finir par entrer dans la maison voisine où une fenêtre est laissée ouverte. Ce mouvement est répété avec une fluidité qui exclut toute forme de limite construite ou imaginée par les humain·e·s (et que les humain·e·s elles-mêmes et eux-mêmes ne pourraient et n'oseraient jamais traverser ainsi). À cet effet, Blanc (2000) explique que les transgressions animales éclairent les distinctions public/privé, dedans/dehors : elles mettent en lumière des divisions purement humaines et ainsi, les animaux montrent « les limites d'une organisation socio-spatiale à usage humain » (Blanc, 2000 : 40). À l'échelle d'une vie, ces mouvements entre les sphères publiques et privées sont influencés par toutes sortes de circonstances qui mènent à l'abandon, à l'adoption, à la fuite ou à la capture des chats, modifiant ainsi leurs trajectoires de vie et leurs opportunités de mouvement autonome.

### 1.3.1 Les chats et les relations chats-humain·e·s en géographie animale

Les principales recherches qualitatives sur les chats urbains et les relations chats-humain·e·s en géographie animale ou dans le champ multidisciplinaire des *Animal Studies* ont couvert les sujets suivants : les interactions symboliques (ex. Alger & Alger, 1997; Jaroš, 2016); la vie dans les refuges ou les colonies de chat, ainsi que les relations de *care* interespèce qui y sont tissées (Zasloff & Hart, 1998; Alger & Alger, 1999; Finkler & Terkel, 2011; Meijer, 2021); les représentations, les catégorisations et le traitement des chats, surtout en milieu urbain (Griffiths et al. 2000; Franklin, 2014; Holmberg, 2014; Chan, 2016; Van Patter, 2015; Fox, 2018; Van Patter & Hovorka, 2018;

Van Patter et al. 2019a; 2019b; Holm, 2020; Johnston, 2021); les politiques et les lois de gestion féline et de conservation de la faune (Hutson, 2011; Hillier, 2015; 2017; Hillier & Byrne; 2016; Fredriksen, 2016; Lynn et al. 2019); l'impact des catastrophes naturelles sur les chats et leurs *caretakers* (Gadenne & Potts, 2018); la figure de la 'crazy cat lady' (McKeithen, 2017; McCubbin & Van Patter, 2021); la place des chats dans les espaces de travail et les organisations (Thompson, 2012; O'Doherty; 2016). La grande majorité de ces recherches ont été réalisées dans le contexte européen (surtout au Royaume-Uni) ou australien. De surcroît, toutes les publications proviennent de milieux anglo-saxons.

La présente recherche tente de dépasser une limite importante des études précédentes. En effet, parmi les travaux cités ci-haut, très peu mettent en lumière l'expérience vécue et le point de vue situé des chats en milieu urbain, tel que recommandé par les approches récentes en géographie animale (Wolch, 1996; Lorimer, 2010; Buller, 2015; Van Patter & Hovorka, 2018; Hodgetts & Lorimer, 2020). Les relations qu'ils entretiennent avec les autres animaux et les humain·e·s dans l'espace public, au quotidien (au-delà des pratiques spécifiques de *care*) sont très peu investiguées. De surcroît, peu d'études présentent des données issues d'une méthodologie ethnographique exhaustive (comme l'observation participante multiespèce) : plusieurs s'appuient uniquement sur l'analyse textuelle et sur la réalisation d'entrevues avec des humain·e·s – ce qui nous informe des représentations humaines des chats et de la cohabitation, et non de la réalité matérielle (York & Longo, 2017). Les résultats les plus riches à cet égard, et les plus près du contexte montréalais, proviennent des travaux de la géographe Lauren Van Patter, qui s'est intéressée à la vie dans des colonies de chats errants du sud de l'Ontario (par l'observation) et aux représentations des *caretakers* et de la population générale quant à la place des chats en milieu urbain (par des entrevues et des sondages) (Van Patter, 2015; Van Patter & Hovorka, 2018; Van Patter et al. 2019a; 2019b).

Van Patter et Hovorka (2018) ont montré les divergences entre, d'une part, les représentations sociales des chats et de leurs espaces de vie (colonies) et, d'autre part, leur réalité matérielle. Contrairement aux constructions sociales véhiculées, les chats qui vivent dans les colonies présentent une allure saine (ils ne sont pas maigres et « galeux ») et leurs espaces de vie sont très diversifiés : ils habitent des zones résidentielles et industrielles, des stationnements, des cours, etc. Les chats et leurs espaces de vie ne forment pas un tout uniforme : "the observed diversity in colonies cautions against speaking of 'feral cats' as a uniform group, emphasizing the importance

of considering specific contexts before making assumptions about cats' lives and interests" (Van Patter & Hovorka, 2018 : 287).

Les entrevues qu'elles ont mené révèlent que la présence des chats errants en ville suscite plusieurs désaccords au sein de la population. Van Patter et Hovorka (2018) ont identifié trois positions idéologiques principales parmi les citoyen·ne·s qu'elles ont interviewé·e·s : les conservationnistes ('bird people'), les défenseur·euse·s des animaux ('cat people') et celles et ceux qui naviguent au milieu du débat, adhérant à des arguments d'un côté comme de l'autre. La majorité des personnes rencontrées par Van Patter et Hovorka (2018) croient que les chats errants ont leur place en ville, qu'ils peuvent avoir une bonne qualité de vie et être heureux. En revanche, d'autres personnes, moins nombreuses, considèrent que les chats errants sont plutôt *out-of-place* en ville, en raison de la menace qu'ils représentent pour la faune native, mais aussi en raison des dangers et de l'inhospitalité inhérente à la ville (circulation automobile, humain·e·s malveillant·e·s, etc.). Cette divergence de point de vue (qui constitue en fait un débat très complexe) sur la place des chats en ville est assez généralisée dans la société civile, au sein des organismes animaliers et de la communauté scientifique.

### 1.3.2 Le « problème » du chat domestique : confrontation des points de vue sociaux et scientifiques

La gestion des populations de chats qui sortent dans l'espace public<sup>8</sup> en réponse à leur prédation est un sujet controversé (Holmberg, 2014; Lynn et al. 2019; Johnston, 2021). En Amérique du Nord, l'impact du chat domestique sur les populations fauniques natives – les oiseaux, en grande partie – attire de plus en plus l'attention médiatique. On voit paraître des articles qui construisent une image négative des chats "as non-native killing-machines threatening our valuable endemic species" (Van Patter & Hovorka, 2018 : 277)<sup>9</sup>. Un corpus scientifique assez imposant issu des domaines de la biologie animale, de la conservation de la faune et des sciences vétérinaires documente et dénonce l'impact du chat domestique (*Felis silvestris catus*) sur les écosystèmes terrestres. La construction sociale des chats devient celle de l'« animal à problème » : "[they] are experienced as 'matter out

---

<sup>8</sup> Il s'agit à la fois des chats errants (*feral cats*) et des chats qui ont un foyer mais qui se promènent librement (*free-roaming cats*).

<sup>9</sup> Ce discours est très répandu dans les milieux de conservation de la faune. Quelques clics sur des sites web d'organismes de conservation nous mènent à des images de chats agressifs, un oiseau à l'agonie entre les crocs.

of place' [...], and the discourse produced about them reflects a sort of 'moral panic'" (Jerolmack, 2008 : 73).

Certaines recherches nuancent le discours dominant et soutiennent que certaines données manquent pour bien cerner les conséquences écologiques de la prédation des chats en milieu urbain, à une échelle locale (Perkins et al. 2021). De plus, nous sous-estimerions les autres causes de la mort massive d'oiseaux en ville, comme la destruction des espaces verts, les collisions avec les gratte-ciels, la pollution, etc. (Rebolo-Ifrán et al. 2021). Ainsi, alors que certain·e·s appellent à une éradication de l'état d'errance par la mise en adoption ou l'euthanasie (Lepczyk et al. 2022), d'autres consacrent temps et énergie au maintien des colonies de chats, à leur stérilisation et à leur fournir de la nourriture et des soins dans leurs espaces de vie, dehors (Van Patter & Hovorka, 2018). Les représentations sociales se confrontent, avec d'un côté, des chats « tueurs en série » et de l'autre, des chats membres de la communauté, des individus qui ont besoin d'assistance (Van Patter & Hovorka, 2018).

En outre, Van Patter et Hovorka (2018) constatent le manque flagrant de données quantitatives et qualitatives sur la réalité urbaine des chats au Canada : "the relationship between human constructions and cat practices, and empirical evidence on feral cat impacts on local contexts, [...] are undocumented and/or inaccessible in Canada" (2018 : 278). Le besoin de documenter l'impact écologique des chats au Québec, à des échelles locales (par exemple à Montréal) est tout aussi urgent (Massé *et al.* 2012). Le chat domestique est répertorié sur la liste des espèces exotiques envahissantes produites par le ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs (MELCCFP), principalement en raison de « la prédation qu'il exerce sur les espèces indigènes » (Québec, 2023). Le ministère encourage la population à garder les chats à l'intérieur du domicile, car cette « approche permet de réduire la prédation des petits mammifères et des oiseaux, en plus d'être bénéfique pour le chat lui-même en diminuant les risques d'être frappé par un véhicule et de contracter des maladies » (Québec, 2023).

Mais encore une fois, le MELCCFP admet qu'il « existe très peu de données sur le nombre exact de chats errants au Québec » et qu'il « existe très peu d'information sur le taux de prédation par les

chats errants vivant sur le continent » (Québec, 2023)<sup>10</sup>. Pareillement, Massé *et al.* expliquent qu'« aucune étude québécoise n'a examiné les impacts du chat domestique sur les espèces indigènes » (2012 : 35). Les programmes de gestion animalière et les recommandations en termes de préservation de la faune, en ce qui concerne les chats, s'appuient sur des données étrangères ou sur des estimations tirées des données des refuges animaliers.

Ce mémoire ne vise pas à documenter l'impact écologique des chats à Hochelaga, mais il fournit des données qualitatives sur les interactions chats-oiseaux dans les ruelles. D'ailleurs, il s'agit, à ma connaissance, de la première étude géographique et qualitative sur la réalité urbaine des chats et sur la cohabitation chats-humain·e·s au Québec et à Montréal. Elle répond ainsi au besoin d'explorer l'expérience vécue des chats dans la ville et les relations qu'ils entretiennent avec les humain·e·s, à l'échelle locale, tel que recommandé par Van Patter et Hovorka (2018).

#### 1.4 Le contexte animalier à Montréal

L'actualité récente dans la région métropolitaine de Montréal offre plusieurs exemples évocateurs des défis de cohabitation urbaine entre animaux et humain·e·s : la recrudescence de la population de rongeurs sur l'île de Montréal, qui a incité la Ville à réintroduire un poison à rat auparavant interdit sur son territoire ; le climat de peur autour des coyotes dans plus d'un arrondissement, notamment à Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles, qui a mené la Ville à autoriser l'euthanasie de deux individus coyotes jugés problématiques (après l'usage insatisfaisant de mesures non-léthales) ; la hausse des abandons liée aux difficultés d'accès au logement pour les propriétaires d'animaux<sup>11</sup> ; sans oublier le débat autour de l'abattage des fameux cerfs de Longueuil, qui s'est rendu en cour et a fait couler beaucoup d'encre dans les médias et sur les réseaux sociaux.

En outre, le confinement lié à la pandémie de COVID-19 a occasionné une présence ou du moins une visibilité augmentée des animaux urbains dans les espaces publics, alors « vidés » d'humain·e·s et de voitures, à Montréal comme dans d'autres grandes villes. Cela a engendré des

---

<sup>10</sup> Notons parmi les rares recherches québécoises sur les chats errants, le mémoire en sciences vétérinaire de Bissonnette (2016), qui révèle que la méthode Trap-Neuter-Release telle qu'appliquée au Québec a un impact faible et temporaire sur la taille des colonies de chats en milieu rural. Il serait intéressant de mener le même type d'étude en milieu urbain, où la densité de chats par km<sup>2</sup> est beaucoup plus élevée (Québec, 2023).

<sup>11</sup> Voir Sarrazin (2023) sur la hausse des abandons et la SPCA (2023a) sur le projet de loi (no. 494) visant à rendre sans effet les clauses qui tendent à interdire les animaux de compagnie dans les logements.

rencontres et des interactions nouvelles entre humain·e·s et animaux dans les jardins, les rues, les stationnements (Cossette, 2020; Dakelé *et al.* 2020). Les nombreuses images inédites et les témoignages ayant circulé sur les réseaux sociaux durant cette période mettent en lumière une prise de conscience de la présence animale en ville (Turnbull et al. 2020). Elle a vraisemblablement favorisé une sensibilité accrue, ou du moins un intérêt nouveau pour les enjeux de cohabitation animaux-humain·e·s (Cossette, 2020; Cameron, 2023; Le Devoir, 2023).

#### 1.4.1 Acteurs et modalités de la gestion animalière

Au Québec, ce sont les municipalités qui sont responsables du contrôle animalier sur leur territoire (nuisances, permis, etc.). Elles possèdent chacune leur réglementation. À la Ville de Montréal, le contrôle des animaux s'appuie sur le Règlement sur l'encadrement des animaux domestiques (21-012). Ainsi, la Ville « a la responsabilité d'assurer la cohabitation harmonieuse des citoyens et des animaux de compagnie sur son territoire » (Montréal, 2018a : 2). En 2018, à la suite de la controverse impliquant la présence des chiens pitbulls sur le territoire<sup>12</sup>, l'administration municipale avait enclenché une révision de l'ensemble de sa réglementation animalière. Elle a organisé une consultation citoyenne, *Ensemble, révisons notre règlement animalier*, dont le constat global révèle que « [l]a population a à cœur la cohabitation harmonieuse entre les citoyens et les animaux de compagnie » (Montréal, 2018a : 4).

Le Règlement sur l'encadrement des animaux domestiques de la Ville de Montréal concerne les chats et les multiples autres animaux pouvant être « en captivité dans une unité d'occupation » (chiens, lapins, certains rongeurs, reptiles, oiseaux, etc.). Le règlement stipule, par exemple, les animaux de compagnie qui sont autorisés sur le territoire, les permis exigés, le nombre maximal d'animaux par logement, les mesures de contrôle comme la stérilisation, le micropuçage et la tenue en laisse. Il fait la liste des comportements jugés « nuisibles » dans l'espace public. Parmi ces comportements jugés nuisibles, il est interdit pour les chats de « miauler de façon à troubler la paix

---

<sup>12</sup> En 2016, l'administration municipale de Denis Coderre avait adopté un règlement controversé visant à interdire les pitbulls à Montréal. Après son élection en 2017, l'administration de Valérie Plante (Projet Montréal) a suspendu l'application des articles visant les pitbulls (Corriveau, 2017).

ou la tranquillité d'une personne » (Montréal, 2018b : Section VI – Nuisance). Pour les animaux domestiques en général, incluant les chats, il est interdit

- « de causer des dommages à la propriété d'autrui »;
- « de mordre ou d'attaquer ou de tenter de mordre une personne ou un autre animal domestique »;
- « de fouiller dans les ordures ménagères, de les déplacer, de déchirer les sacs ou de renverser les contenants »;
- « d'être errant » (Montréal, 2018b : Section VI – Nuisance).

Ici, l'état d'errance ne s'applique ni à « un chat possédant une médaille ou une micropuce dont l'information permet de vérifier le numéro de permis délivré », ni à un « chat communautaire » (Montréal, 2018b : Chapitre 1 – Définitions et administration). Cela signifie qu'il n'est pas interdit pour les chats de se promener librement dans l'espace public et sur des terrains privés, à condition qu'ils soient identifiables (médaille ou micropuce) ou qu'ils soient communautaires (c.-à-d. qu'ils n'aient pas de propriétaire)<sup>13</sup>.

Toujours à Montréal, la gestion animalière concrète, quotidienne, est du ressort des arrondissements. Chaque arrondissement fait appel à l'expertise d'organismes spécialisés comme la SPCA et la fourrière le Berger Blanc<sup>14</sup> (contrat avec trois arrondissements, dont Mercier-Hochelaga-Maisonneuve). Il existe également des refuges et organismes de sauvetage animalier indépendants qui travaillent en parallèle de la SPCA dans certains arrondissements pour assurer les soins et la mise en adoption des animaux. La SPCA joue un rôle clé dans la gestion de la population de chats à Montréal, entre autres parce qu'elle coordonne le programme Capture-Stérilisation-Retour-Maintien (CSRМ)<sup>15</sup>. Dans les années 2000, certains arrondissements ont constaté l'augmentation rapide de la population féline sur leur territoire. Préoccupés, la Ville de Montréal et des organismes de protection des animaux ont appuyé la mise sur pied du programme CSRМ. Lancé en 2010, il fonctionne par partenariats entre la SPCA de Montréal et les arrondissements

---

<sup>13</sup> Les règlements qui concernent les chats indiquent également que tous les individus âgés de six mois et plus doivent être stérilisés et micropucés. Le port de la médaille est obligatoire sauf pour un chat détenant une micropuce ou pour un « chat communautaire ». Le propriétaire doit détenir un permis animalier valide, à renouveler chaque année. Cela vaut pour tous les chats, qu'ils sortent ou non de la maison.

<sup>14</sup> En date d'avril 2023, la Ville de Montréal a annoncé vouloir cesser de faire affaire avec le Berger Blanc, au profit de l'organisme à but non lucratif Proanima (Corriveau, 2023).

<sup>15</sup> Traduction de la méthode surtout connue par son appellation anglophone *Trap-Neuter-Release (TNR)*.

participants, dont Mercier-Hochelaga-Maisonneuve (MHM). Sur le site web de la SPCA, on peut lire que le programme CSRМ représente

une façon efficace de réduire la surpopulation de chats de la rue. L'idée consiste à capturer, stériliser, vacciner et vermifuger au besoin des chats vivant en colonie à l'extérieur. Ces chats, de nature sauvage ou semi-sauvage, sont ensuite réintégrés dans leur milieu où leur nombre diminue graduellement grâce à l'interruption du cycle de reproduction (SPCA, 2023b).

Le programme s'appuie largement sur l'implication bénévole de citoyen·ne·s qui se préoccupent des conditions de vie des chats, c'est-à-dire que ce sont elles et eux qui s'occupent de capturer les chats, de les transporter à la SPCA pour la stérilisation, de les retourner dans leur espace de vie initial et de s'assurer qu'ils maintiennent de bonnes conditions de vie par la suite. Cette « collaboration étroite permet de s'assurer qu'une fois stérilisés et ramenés dans leur colonie, les chats seront nourris à heure fixe et auront un endroit chaud et sec où se réfugier » (SPCAb, 2023).

Il est primordial de souligner le rôle important, mais souvent invisible, de ces nombreux·euses citoyen·ne·s vigilant·e·s qui s'impliquent formellement, par exemple dans le cadre du programme CSRМ, mais surtout *informellement* pour le bien-être des animaux urbains. Cette implication informelle est beaucoup moins connue et documentée (nourrissage, construction d'abris, monitoring de l'état de santé, etc.), mais contribue quotidiennement à améliorer les conditions de vie d'une multitude d'espèces animales qui vivent dans les espaces publics montréalais, dont les chats (Perras St-Jean, 2022).

Bref, la présence des chats sur le territoire de Montréal et de Hochelaga est d'abord et avant tout régulée dans une optique de contrôle des nuisances, à l'image des autres villes occidentales post-industrielles. La gestion animalière s'appuie sur une réglementation qui écarte bien des aspects de l'expérience subjective *in situ* des animaux et des relations multiples et diverses qui se tissent entre animaux et humain·e·s dans le paysage urbain. Lors de la consultation citoyenne de 2018 sur la révision du règlement animalier, les citoyen·ne·s ont d'ailleurs soulevé l'importance de « [d]istinguer le contrôle animal et les services de gestion animalière qui ne relèvent pas uniquement du contrôle » et de « [m]igrer vers un discours plus positif entourant la présence des

animaux en ville » (Montréal, 2018a : 12)<sup>16</sup>. Ces extraits mettent en lumière une préoccupation pour la cohabitation animaux-humain·e·s à Montréal qui dépasse la notion de contrôle, ainsi qu’une préoccupation quant aux représentations souvent négatives qui sont véhiculées quant aux animaux urbains.

### 1.5 Hochelaga : chats, humain·e·s et ruelles du quartier

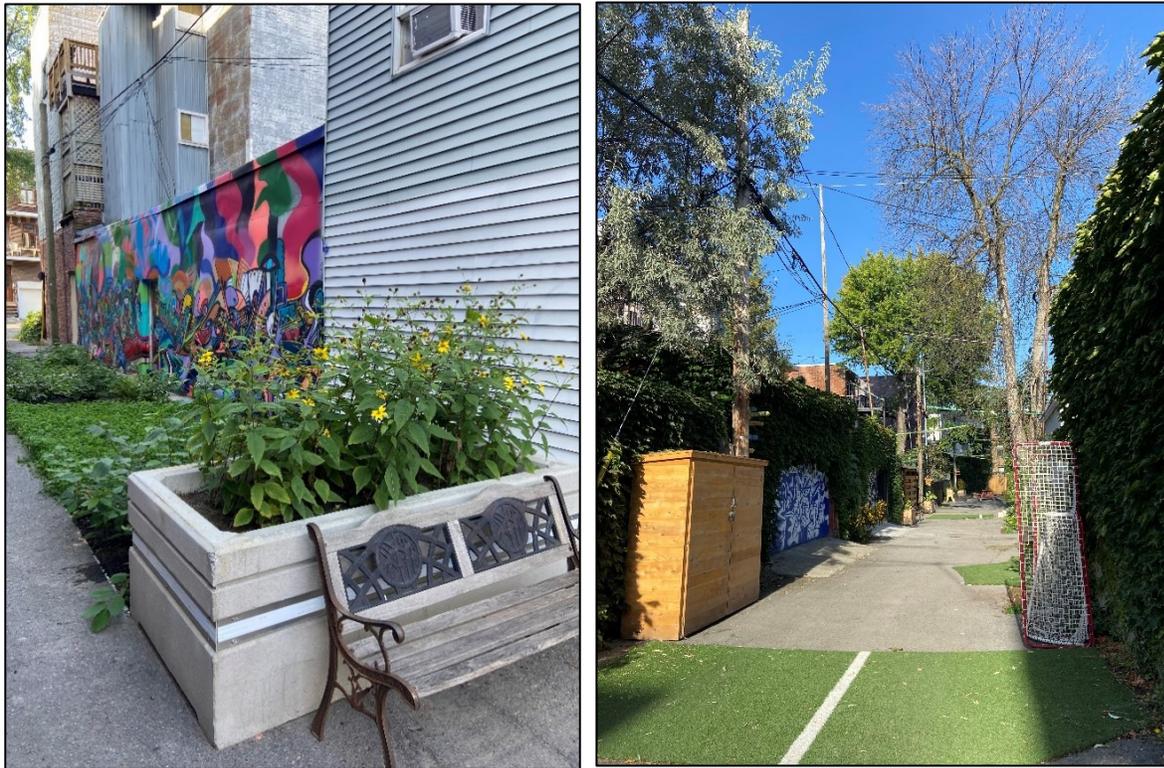
L’idée de ce projet de recherche est né de mon expérience quotidienne et subjective d’*habiter* à Hochelaga. J’ai emménagé dans le secteur sud-ouest du quartier au printemps 2020, en pleine pandémie de COVID-19, quelques mois après avoir commencé la maîtrise en géographie. Je quittais Pointe-aux-Trembles, un quartier de l’est de l’île de Montréal où j’avais passé toute ma vie ; un secteur qui rappelle la banlieue, avec un aménagement et une population beaucoup moins dense que Hochelaga. J’ai grandi en côtoyant – à distance – la faune du Parc-nature de la Pointe-aux-Prairies. Les chats étaient dans les maisons.

Alors que la pandémie nous confinait à notre petit coin de la ville, j’ai rapidement commencé à être attentive à mon environnement immédiat, à mon voisinage. J’ai parcouru assidument les rues, les parcs, les ruelles ; je me suis familiarisée avec l’aménagement, les humain·e·s et les animaux. J’ai tout de suite été très impressionnée par l’allure singulière des ruelles qui quadrillent le quartier : murales colorées, jeux d’enfants, bacs de fleurs et de jardinage, boîtes à livre, messages et dessins à la craie, etc. Chacun de ces éléments témoignait, pour moi, du façonnement et de l’appropriation accrue de ces espaces de vie par les résident·e·s.

---

<sup>16</sup> Ces idées sont malheureusement reléguées à une section dite « pêle-mêle » à la fin du rapport de la consultation.

Figure 1.1 Des ruelles colorées, aménagées et appropriées par les résident·e·s de Hochelaga<sup>17</sup>

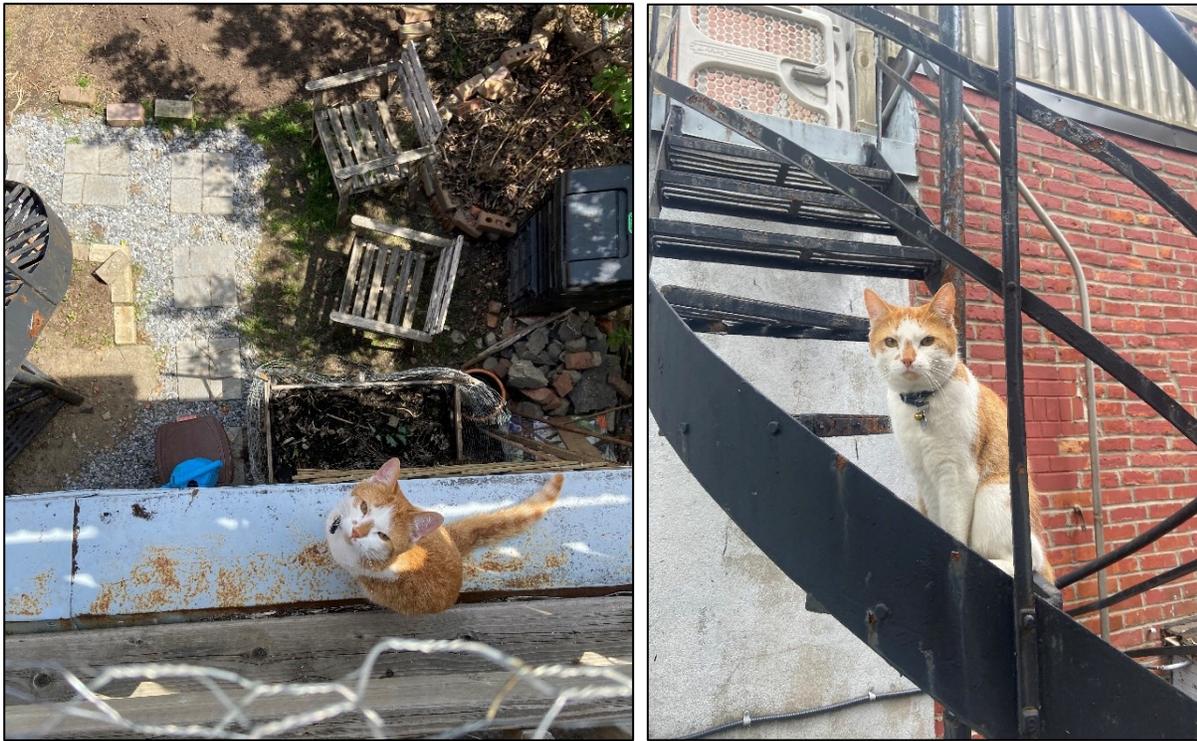


J'ai formé mes premiers liens amicaux avec les chats du coin, fidèles à leurs bouts de trottoir ou de ruelle. On se croisait, on se regardait; je lançais un petit « coucou ». Certains s'approchaient pour venir se coller à ma jambe et je me penchais pour les flatter avant de poursuivre mon chemin. Scène assez commune, banale, mais chargée dans ce qu'elle signifie sur la cohabitation animaux-humain·e·s *in situ*, quand on l'observe sous la loupe de la géographie animale. J'étais fascinée par le *nombre* de chats présents dans les espaces publics de Hochelaga, mais surtout par leur vraisemblable *aisance* à naviguer le quartier et à négocier tout un registre d'interactions avec ses autres usager·ère·s humain·e·s et non-humains : ignorer, éviter, observer, aller à la rencontre. Je me suis questionnée sur leurs pratiques et leurs mouvements : quels espaces fréquentent-ils? En quoi ces espaces sont-ils propices à leur utilisation confortable? Que font ces chats? Avec qui interagissent-ils? Ces interactions sont-elles positives ou négatives?

---

<sup>17</sup> Je suis l'auteurice de toutes les photos présentées dans ce mémoire. Ces photographies ont été prises durant la collecte de données à l'été et à l'automne 2021.

Figure 1.2 Ponyo dans ma cour arrière partagée avec les habitant·e·s du bloc



De la part des humain·e·s, j'ai tout de suite remarqué une double dynamique d'intérêt/désintérêt par rapport aux chats. D'un côté, un intérêt marqué envers leur présence, leurs pratiques et leurs conditions de vie : dans les espaces publics, ils attirent les regards, suscitent des commentaires, on tente parfois de les approcher. Les représentations félines sont abondantes dans l'art de rue. En ligne, sur les groupes Facebook publics du quartier, j'ai vu les gens partager des informations (localisation, état de santé, etc.) et des photos de chats qui semblaient perdus ou avoir besoin d'assistance. D'un autre côté, certaines personnes semblaient indifférentes à la présence pourtant marquée des chats ; comme s'ils faisaient tout simplement « partie du paysage »... Une présence tellement habituelle, répétée, de longue date, qu'on ne la voit plus vraiment.

Je me suis alors questionnée sur les relations entre les humain·e·s et les chats du quartier. Quelles sont leurs interactions quotidiennes? Quelles sont les représentations des chats qui sont partagées et véhiculées à Hochelaga? Quels sont les défis, les tensions, les solidarités en lien avec la cohabitation chats-humain·e·s? Bref, le rôle majeur des chats dans le paysage social et matériel du quartier Hochelaga m'est apparu évident. Informée de cette expérience subjective, des questionnements grandissants sur la place des animaux dans nos sociétés et dans nos villes

humaines, puis guidée par les approches théoriques, conceptuelles et méthodologiques de la géographie animale (une sous-discipline alors totalement nouvelle pour moi), j'ai souhaité comprendre les tenants et aboutissants de cette cohabitation entre chats et humain·e·s à Hochelaga.

### 1.5.1 Transformations socioterritoriales et portrait sociodémographique

Hochelaga-Maisonneuve – communément appelé Hochelaga dans ce mémoire – est l'un des trois quartiers de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve (MHM), situé dans le sud-est de l'île de Montréal. Ancien quartier ouvrier, Hochelaga connaît des transformations sociales, territoriales et économiques importantes depuis la fin du siècle dernier. Dans les années 1980, le contexte de reconversion des anciennes économies industrielles a engendré une paupérisation et une dévitalisation du quartier (Ghaffari *et al.* 2021; Paré et Mounier, 2021). Dans les médias, la population de Hochelaga a été stigmatisée, associée à la criminalité, à la dépendance à l'aide sociale et à une faible scolarité (Ghaffari *et al.* 2021).

Depuis la fin des années 1990, les changements dans le profil sociodémographique du quartier informent d'un processus de gentrification, qui résulte d'une diversification du tissu social en raison de l'arrivée d'une nouvelle population aux meilleures conditions socioéconomiques (Ghaffari *et al.* 2021). Hochelaga accueille de plus en plus de personnes détenant un diplôme universitaire, œuvrant dans des professions de cadre ou dans le milieu culturel. La part de locataires dans le quartier a diminué, notamment en lien avec les nombreuses constructions de condos (Ghaffari *et al.* 2021; Paré *et al.* 2023)<sup>18</sup>. Sans compter les interventions publiques de la dernière décennie (ex. revitalisation urbaine) qui engendrent également des changements morphologiques importants (Paré *et al.* 2023).

Selon le dernier recensement de Statistique Canada, en 2016, la population de Hochelaga-Maisonneuve<sup>19</sup> comptait 50 867 résident·e·s. Depuis une vingtaine d'années, elle est en hausse modérée, mais constante (LTQHM, 2020). Il s'agit d'ailleurs du quartier le plus densément peuplé de l'arrondissement, avec une forte concentration des 15 à 34 ans, mais une sous-représentation

---

<sup>18</sup> Ghaffari *et al.* (2021) ont comparé des statistiques de 2006 et 2016.

<sup>19</sup> Hochelaga-Maisonneuve est le secteur ouest de l'arrondissement MHM, qui correspond à quelques différences près au secteur à l'étude dans ce mémoire. Les délimitations du secteur à l'étude sont présentées et expliquées au chapitre 3.

des personnes de 65 ans et plus (Montréal, 2018c). Les ménages sont majoritairement composés de personnes seules (50,7%). La population immigrante a doublé dans les vingt dernières années (16,1%), provenant majoritairement de la France. Les personnes issues de minorités visibles forment 17,2 % de la population (LTQHM, 2020), dont la majorité s'identifie comme personnes noires ou arabes (Montréal, 2018d). Le revenu médian des ménages est de 42 156 \$, comparativement à 61 790 \$ pour la Région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal. C'est 28,7 % de la population de Hochelaga-Maisonneuve qui vit sous le seuil de faible revenu, comparativement à 15,3 % pour la RMR de Montréal (LTQHM, 2020).

La majorité de la population à faible revenu réside dans le secteur sud-ouest de Hochelaga, qui fait l'objet de plusieurs initiatives de revitalisation urbaine depuis au moins une dizaine d'années, dans le but d'encourager la mixité sociale et de développer une économie locale. Divers projets coordonnés par La Table de quartier Hochelaga-Maisonneuve (LTQHM) ont vu le jour, par exemple la Brigade verte (visé à améliorer la propreté, le verdissement et l'insertion sociale), le Lien vert (piste piétonne et cyclable reliant les espaces verts du quartier) et les Murales (six nouvelles murales colorent les espaces collectifs) (LTQHM, 2023). Mises à part ces initiatives, les espaces publics de Hochelaga sont également animés par une multiplication des projets de ruelles vertes.

### 1.5.2 Vie de quartier et effervescence des ruelles vertes

Surnommé HOMA, Hoch'lag ou encore le Chlag (Alvarez, 2020; LTQHM, 2020), Hochelaga est connu pour sa vie de quartier animée et la concentration d'organismes communautaires sur le territoire. Alvarez (2020) s'est d'ailleurs intéressée aux représentations de la « vie de quartier » des habitant·e·s de Hochelaga. Le quartier y est décrit comme étant un espace hétérogène, vivant, joyeux. Les relations de voisinages qui se traduisent dans les espaces publics sont primordiales<sup>20</sup>. D'ailleurs, les ruelles vertes de Montréal sont reconnues comme vecteurs de liens sociaux importants : elles encouragent les relations de voisinage et participent grandement à la fameuse « vie de quartier ».

---

<sup>20</sup> Le discours sur la gentrification est nuancé. Le sentiment de renouveau et la diversification de l'offre événementielle et commerciale locale sont appréciées par plusieurs, mais une certaine distance sociale perdure entre les natif·ives et les nouveaux·elles résident·e·s.

Les ruelles vertes telles que nous les connaissons aujourd’hui sont issues d’une prise de conscience écologique des Montréalais·e·s et de la création des Éco-quartiers (organismes d’éducation relative à l’environnement) au courant des années 1990. Il a fallu attendre les années 2010 pour que le nombre annuel de nouvelles ruelles vertes à Montréal débute son ascension vertigineuse (Bah *et al.* 2017; REQ, 2018)<sup>21</sup>. On compte aujourd’hui plus de 370 ruelles vertes en territoire montréalais, principalement dans les arrondissements de Rosemont–La Petite-Patrie, de Mercier–Hochelaga-Maisonneuve et du Plateau-Mont-Royal (REQ, 2018; 2021). La pandémie de COVID-19 a amplifié l’intérêt des citoyen·ne·s pour les ruelles vertes dans MHM : leur rôle essentiel dans le quotidien des résident·e·s, surtout de celles et ceux qui n’avaient pas accès à une cour arrière durant les périodes de confinement, a été mis en lumière comme jamais (Ouellette-Vézina, 2020). 21 nouvelles ruelles vertes ont vu le jour dans l’arrondissement entre 2020 et 2022 (Montréal, 2022), puis cinq sont en cours de réalisation à l’été 2023 (Montréal, 2023).

Les bienfaits environnementaux des ruelles vertes sont multiples : elles réduisent les îlots de chaleur, améliorent la qualité de l’air, bonifient la biodiversité urbaine, multiplient les espaces verts locaux. Leurs avantages sont tout aussi importants au niveau de la vie sociale d’un quartier. Elles facilitent les rencontres et les liens dans le voisinage, elles favorisent un sentiment d’appartenance à la communauté et au quartier, elles améliorent la qualité de vie et le sentiment de sécurité, etc.<sup>22</sup> Interface public/privé par excellence, les ruelles appartiennent dans les faits au domaine public, alors que dans la pratique, elles sont plus souvent qu’autrement représentées et utilisées comme des espaces privés (Moreau, 2020). Les ruelles agissent simultanément comme extension des cours arrière résidentielles *et* comme espace de circulation publique pour les voitures, les cyclistes, les piéton·ne·s, les animaux : tous·tes sont libres d’y passer et d’en profiter. Le statut ambiguë des ruelles rappelle celui des chats dans la ville. Tout comme les chats, les ruelles appartiennent à la fois à la nature (espace public, espace végétalisé) et à la culture (espace domestique, espace de sociabilité des humain·e·s).

Finalement, la présence d’animaux dans les ruelles est très peu documentée. S’il est bien connu que les ruelles sont vectrices de liens entre les humain·e·s, on en sait peu sur la place des animaux,

---

<sup>21</sup> Plus de 85% des ruelles vertes actuelles ont vu le jour depuis 2010 (Bah, Montpetit et Octeau, 2017).

<sup>22</sup> Ces exemples sont tirés pêle-mêle des différents guides d’aménagement de ruelles vertes des arrondissements.

notamment des chats, dans ces interactions et dans ces relations. Les animaux sont brièvement mentionnés dans une étude menée dans Le Sud-Ouest et MHM, où les chercheurs ont constaté que « la présence d'animaux renforce l'expérience de la vie dans la ruelle » (Bah *et al.* 2017 : 10). Les événements impliquant des chats y engendrent des échanges impromptus entre humain·e·s : « les premiers contacts seraient surtout occasionnés par la présence des enfants ou par différents événements, comme le chat qui se fait adopter » (Bah *et al.* 2017 : 12).

Similairement, dans sa recherche sur l'appropriation des ruelles de Rosemont-La Petite-Patrie, Kelly (2014) soulève l'importance de la présence des animaux, surtout des chats, dans l'expérience quotidienne des ruelles. Les participant·e·s expliquent qu'ils·elles ont fait la connaissance de certain·e·s voisin·e·s grâce à leur chat, que la présence des chats est agréable, qu'ils·elles aiment les regarder et les flatter, puis que certains chats leur rendent visite ; raison pour laquelle la proximité de la ruelle est d'autant plus appréciée<sup>23</sup>. Les participant·e·s notent que les chats circulent dans la ruelle à leur gré, qu'ils « apprivoisent » la ruelle sans problème. Ils·elles remarquent également la présence de chats errants, que quelques humain·e·s nourrissent. Bref, les chats font visiblement partie intégrante de la vie des ruelles à Montréal. Quant aux autres animaux qui les parcourent, les participant·e·s rencontré·e·s par Kelly (2014) mentionnent les chiens (avec leurs maîtres), les oiseaux (pigeons, faucons pèlerins), les insectes, les rats, les ratons laveurs et les chauves-souris.

En contrepartie, les animaux sont très peu présents, voire absents des guides d'aménagement des ruelles vertes conçus par les Éco-quartiers. Ceux-ci font référence à la « biodiversité » bienvenue et bonifiée dans les ruelles. Ils suggèrent l'installation de « matériel favorisant la biodiversité » (MHM, 2023 : 19), c'est-à-dire des hôtels à insectes et des nichoirs à oiseaux. Toutefois, aucun guide ne mentionne les différentes espèces animales qui habitent ou fréquentent régulièrement les ruelles (aucun ne mentionne les chats). Dans le guide récemment édité de l'arrondissement MHM, les « autres animaux » sont mentionnés brièvement dans le passage suivant :

---

<sup>23</sup> Inversement, les animaux peuvent représenter une source d'insécurité pour les riverain·e·s. Une répondante de l'étude de Bah *et al.* explique que « [d]ans la ruelle [...], il y avait quelques dangers pour [s]on fils (des déchets partout, des chats de ruelles, [...], bref de l'insécurité) » (2017 : 9).

[I]es végétaux plantés dans une ruelle verte contribuent à enrichir et diversifier la nature en ville. Ils offrent aussi des abris et des sources de nourriture variées aux oiseaux et autres animaux fréquentant Montréal. Par le fait même, la ruelle verte amène la faune et la flore près de chez vous et permet d'accroître la conscience environnementale du voisinage (MHM, 2023 : 4).

Ce court exemple illustre bien la représentation, encore aujourd'hui généralisée, des animaux urbains : ils sont des représentants de la nature en ville, des métaphores au sein de l'environnement (Buller, 2014). La faune et la flore sont amalgamés dans notre représentation de la « biodiversité urbaine », ce qui efface le rôle subjectif et l'agentivité des animaux dans la construction du paysage urbain.

Bref, les ruelles semblent constituer des espaces de sociabilité importants dans les quartiers montréalais, en plus de favoriser des rencontres multiespèces entre les animaux et les humain·e·s qui les fréquentent quotidiennement (mais ces dernières ne sont pas documentées explicitement). C'est aussi ce que je retiens de mon expérience subjective des ruelles de Hochelaga, comme résidente du quartier. Elles s'apparentent à ce que le géographe Di Méo (1998) définit comme des espaces de vie : espaces d'usages, fréquentés et parcourus régulièrement par les acteurs. L'espace de vie « rend compte d'une expérience concrète des lieux, indispensable à la construction du rapport qui se tisse entre la société et son espace » (Di Méo, 1998 : 30). Ainsi, les ruelles ont été retenues comme une échelle appropriée à partir de laquelle observer l'expérience matérielle de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga.

### 1.5.3 Mobilisations citoyennes autour des conditions de vie des chats

Tel que je l'avais constaté après être emménagée à Hochelaga, les habitant·e·s du quartier sont très mobilisés pour les conditions de vie des chats. Toutefois, les relations entre les citoyen·ne·s et l'arrondissement par rapport aux enjeux animaliers sont houleuses, celui-ci ne fournissant pas toujours les ressources nécessaires pour que les humain·e·s puissent mieux agir auprès des chats dans le besoin. L'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve participe au programme Capture-stérilisation-retour-maintien (CSRМ) depuis 2016. Toutefois, les citoyen·ne·s jugent le programme insuffisant, sans compter l'incertitude liée au renouvellement annuel du partenariat entre l'arrondissement et la SPCA. En 2018, des résident·e·s s'étaient mobilisé·e·s pour qu'un « partenariat soit trouvé avec des cliniques vétérinaires du quartier ou des unités mobiles pour

procéder à la stérilisation massive des chats errants et domestiques sur le territoire » (Ledain, 2018). Ils·elles soulevaient notamment la situation géographique éloignée des locaux de la SPCA (rue Jean-Talon), qui représente un frein majeur à la participation au programme pour plusieurs citoyen·ne·s qui n'ont pas de voiture (le transport des chats devient complexe). Le conseil d'arrondissement avait reconnu que le service de stérilisation n'était pas optimal sur le territoire.

En 2020, évoquant des difficultés liées à la pandémie de COVID-19, l'arrondissement n'a pas renouvelé son implication dans le programme CSRМ : la « nouvelle a fait vivement réagir les citoyens [sic] sur les réseaux sociaux qui pensent que cette décision aura de graves conséquences sur le nombre de chats errants sur ce territoire » (Gelper, 2020). Les bénévoles aguerris·es avaient dénoncé cette décision « catastrophe » dans les médias, soutenant qu'elle aurait des répercussions sur les chats et les humain·e·s (*caretakers*) à long terme, et qu'elle annulait en quelque sorte les années de travail acharné des bénévoles du programme CSRМ (Gelper, 2020).

Des résident·e·s ayant à cœur les conditions de vie des chats ont poursuivi le trappage et la stérilisation à leurs propres frais durant cette période. Après plus d'un an d'interruption du programme CSRМ, les citoyen·ne·s ont effectivement constaté l'augmentation significative du nombre de chats errants dans Hochelaga (Hountondji, 2021). Heureusement, à l'été 2021, l'arrondissement a renouvelé son partenariat avec la SPCA, après la circulation d'une pétition ayant récolté plus de 1700 signatures pour demander le maintien du programme CSRМ, en plus d'une mobilisation des citoyen·ne·s lors de nombreuses séances du conseil d'arrondissement. Pour les bénévoles, il s'agissait d'un « grand soulagement » (Paré, 2021).

Mises à part ces mobilisations citoyennes à des moments critiques, il existe un engagement continu des résident·e·s de Hochelaga sur les réseaux sociaux. Un bref coup d'œil aux pages Facebook « Les animaux d'Hochelaga » et « Hochelaga mon quartier » révèle une implication citoyenne informelle importante. Ces réseaux sont des espaces cruciaux pour identifier des chats qui semblent perdus ou mal en point, pour partager des informations sur la localisation et les conditions de vie des colonies de chats errants, etc. Ces groupes en ligne permettent l'organisation des pratiques de *care*, parfois ponctuellement, parfois selon un système organisé de partage de tâches répétitives, dans des ruelles spécifiques. Ces conversations quotidiennes sont riches : elles informent de la diversité de l'implication des résident·e·s de Hochelaga auprès des chats et de leur souci partagé

que l'expérience urbaine des chats soit agréable, tout comme la cohabitation quotidienne entre chats et humain·e·s.

Pour conclure cette section sur le quartier à l'étude, il est intéressant de soulever que Hochelaga, en raison de ses transformations socioterritoriales récentes, a beaucoup attiré les chercheur·euse·s qui s'intéressent aux inégalités socioéconomiques, à la revitalisation urbaine, à la gentrification et à la mixité sociale. Les ruelles vertes ont elles aussi été le sujet de plusieurs mémoires de maîtrises et articles scientifiques au courant de la dernière décennie. Bref, on connaît de plus en plus les phénomènes anthropiques qui concernent le quartier, mais quand est-il de la part multiespèce de son paysage? Au cœur de ces changements sociaux et d'une vie de quartier animée, les enjeux de cohabitation animaux-humain·e·s restent méconnus et l'implication citoyenne auprès des animaux, notamment des chats, reste inexplorée<sup>24</sup>.

## 1.6 Question et objectifs de recherche

L'ère de l'Anthropocène est teintée de crises (écologique, sociale, économique, sanitaire), mais aussi d'une remise en question profonde du rapport des humain·e·s au vivant. Devant cette prise de conscience des relations multiples, situées, chargées de sens et inégalitaires entre les humain·e·s et les animaux, il devient impératif de mieux comprendre la place des animaux « dans le monde » (York & Longo, 2017) et dans les représentations humaines qui en découlent (Castree, 2014; Haraway, 2015; Houston et al. 2018; Dakouré *et al.* 2020). Parallèlement, un tournant animal au sein des sciences sociales et un regain d'intérêt pour les questions animales en géographie nous informent du rôle central des animaux dans les sociétés humaines et vice-versa. Les animaux deviennent sujets et acteurs dans l'analyse des phénomènes sociaux, territoriaux, économiques et culturels (Buller, 2014; Hovorka, 2017; Gibbs, 2020). De plus, dans un monde de plus en plus urbain, il s'avère nécessaire de porter attention à la place des animaux dans la ville comme espace de cohabitation intrinsèquement multiespèce (Holmberg 2015; McKiernan & Instone, 2016; Houston et al. 2018; Arcari et al. 2021). Comment les animaux et les humain·e·s coconstruisent-ils·elles les paysages urbains (Barua, 2014)?

---

<sup>24</sup> Au sujet des pratiques de *care* interespèce à Montréal, voir la thèse à paraître de Gabrielle Perras St-Jean à l'Institut national de la recherche scientifique.

Ainsi, l'objectif de ce mémoire est de comprendre la place des chats à Hochelaga, un quartier populaire de la métropole montréalaise, en s'appuyant sur le regard de la géographie animale, qui met en lumière les liens entre les animaux, les relations animaux-humain·e·s et la production des lieux, espaces, territoires et paysages – urbains notamment. Cette recherche s'insère dans la vague la plus récente de la sous-discipline, qui tente de mettre en lumière l'expérience vécue des animaux « dans le monde » (York & Longo, 2017) grâce à des développements conceptuels et méthodologiques qui poussent plus loin le questionnement sur l'anthropocentrisme du monde, de la ville et de la géographie (Buller, 2014; 2015).

Le quartier Hochelaga a été retenu à titre de cas type. Un choix informé, premièrement, de mon expérience subjective, *in situ*, du quartier, où l'omniprésence des chats et leur rôle au sein du paysage urbain sont hypothétiquement apparus majeurs. Deuxièmement, ce choix répond au manque de données sur les réalités urbaines des chats à l'échelle du Québec et du Canada (Van Patter & Hovorka, 2018), mais surtout à l'absence de recherche en géographie sur la cohabitation animaux-humain·e·s à Montréal, dont l'administration municipale et les citoyen·e·s semblent pourtant se préoccuper des enjeux animaliers. En témoignent la consultation citoyenne récente quant à la refonte du règlement animalier (Montréal, 2018a), mais surtout l'implication des citoyen·ne·s et les discussions informelles autour des animaux urbains qui animent le quotidien à Hochelaga et ailleurs.

À la lumière de ces enjeux, la question de recherche principale est la suivante : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle<sup>25</sup>? Étant donnée la nature exploratoire, inductive et descriptive de la recherche, j'ai privilégié la formulation d'objectifs secondaires. Ainsi, la question principale se décline en trois sous-objectifs. Il s'agit de 1) caractériser l'*expérience matérielle* de la cohabitation chats-humain·e·s dans les ruelles de Hochelaga (par l'observation) ; de 2) dégager les *représentations humaines* de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga (par des entrevues) ;

---

<sup>25</sup> Il est question d'« humain·e·s » dans la question principale et dans chacun des objectifs secondaires. Une diversité d'acteurs intervient auprès des chats à Hochelaga. J'ai choisi de privilégier spécifiquement les habitant·e·s du quartier, afin de rendre compte de la cohabitation dans sa forme la plus quotidienne, voire banale ; dans sa forme la plus contiguë, voire intime. La méthodologie et l'échantillon sont détaillés davantage au chapitre 3.

pour pouvoir finalement 3) définir le rôle des chats *et* de la cohabitation chats-humain·e·s dans le façonnement du paysage de Hochelaga.

Le premier objectif secondaire vise à caractériser la cohabitation chats-humain·e·s dans sa dimension matérielle par une démarche ethnographique multiespèce riche. J'ai réalisé de nombreuses heures d'observation participante dans les ruelles de Hochelaga pour être en mesure de caractériser les pratiques des chats, leur utilisation de l'environnement physique vivant et non-vivant, ainsi et leurs interactions entre eux, avec les humain·e·s et avec les autres espèces animales présentes. Bref, il s'agit de mettre en lumière la réalité/l'expérience matérielle *in situ* des chats et des humain·e·s (en coprésence ou non) dans les ruelles du quartier. Cet objectif secondaire est ancré à l'échelle des ruelles, considérées ici comme des espaces de vie primordiaux pour les habitant·e·s humain·e·s et non-humains du quartier. L'espace de vie correspond à l'aire des pratiques des individus, « à l'espace fréquenté et parcouru par chacun avec un minimum de régularité » (Di Méo, 1998 : 30). Les ruelles peuvent ainsi constituer des sites appropriés pour l'observation de la cohabitation chats-humain·e·s.

Le deuxième objectif secondaire vise à dégager les représentations humaines de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga, par une série d'entrevues semi-dirigés avec des habitant·e·s du quartier. Ces entrevues révèlent les représentations sociales, individuelles et partagées, quant à la place des chats à l'échelle de la ville, de Hochelaga et de ses ruelles. Ces représentations mettent en lumière le rôle des chats comme membres à part entière de la communauté de Hochelaga. Elles témoignent aussi de leur influence importante sur les représentations sociospatiales du quartier. Les représentations émanent d'une « interprétation » d'un phénomène en son absence (Bédard, 2016). Elles parlent des « relations foncières qu'un individu entretient avec la Nature, le Territoire, la Société, l'Autre somme toute. Soit une intériorisation qui [...] régit fondamentalement 'notre relation au monde et aux autres' (Jodelet, 1994 : 37) » (Bédard, 2016 : 538). S'il importe de s'attarder à la réalité des animaux « dans le monde », il s'avère aussi pertinent de s'attarder aux représentations humaines des animaux, car celles-ci ont des impacts matériels sur les vies des animaux (York & Longo, 2017). Les deux sont en quelque sorte indissociables.

Le troisième objectif secondaire vient pour ainsi dire « boucler la boucle ». Il cherche à faire émerger le rôle distinct mais interrelié des chats *et* de la cohabitation chats-humain·e·s dans le

façonnement du paysage de Hochelaga. Cette distinction est opérée dans le but de valoriser l'expérience des chats comme sujets urbains, dotés à eux seuls, et non seulement dans leurs relations aux humain·e·s, d'une agentivité dans la construction du paysage. De surcroît, la cohabitation n'implique pas toujours une coprésence des parties prenantes. Les chats sont souvent *entre eux*, ils vivent et façonnent le paysage en l'absence des humain·e·s. Par ailleurs, le paysage est ici compris dans sa dimension matérielle (pratiques des individus, usages de l'espace, traces, formes urbaines) et immatérielle, voire symbolique ou culturelle (représentations, interactions quotidiennes, réseaux de *care*, mobilisations et tensions)<sup>26</sup>. Bref, les résultats mettent en relief l'expérience matérielle, concrète, *in situ* du paysage (par les chats et les humain·e·s) ainsi que les représentations humain·e·s de cette cohabitation chats-humain·e·s.

Finalement, ce mémoire comprend un objectif sous-jacent : celui de tester et consolider une démarche méthodologique pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain, et d'en exposer exhaustivement les ressorts, mais aussi les apports et les limites. C'est pourquoi je dédie un chapitre entier à la méthodologie (le troisième) et que j'effectue un retour critique sur la démarche méthodologique déployée, tout en revenant sur mon expérience subjective du terrain multiespèce (à la fin du quatrième chapitre).

---

<sup>26</sup> Les deux concepts-clés, paysage et cohabitation multiespèce, sont définis en détail au chapitre 2.

## CHAPITRE 2

### APPROCHES THÉORIQUES ET CADRE CONCEPTUEL

[...] it is time for animal geography to enter the mainstream!  
(Brombley, 2014 : 134)

Le chapitre 2 est dédié à la présentation des approches théoriques et du cadre conceptuel de ce mémoire. Dans la première partie, je définis la géographie animale et retrace l'évolution de la sous-discipline, des premières préoccupations quantitatives aux approches contemporaines, où la théorie antispéciste informe une perspective plus critique des relations animaux-humains. Dans la deuxième partie, je définis les deux concepts-clés qui guident cette recherche, soient le paysage et la cohabitation multiespèce, ainsi que la manière dont ils sont revisités par la géographie animale.

#### 2.1 Approches théoriques

##### 2.1.1 La géographie animale

La géographie animale est une sous-discipline singulière et innovante de la géographie (Hovorka, 2017; Gibbs, 2020; Hovorka et al. 2021). Depuis au moins une vingtaine d'années, elle suscite un intérêt grandissant des géographes et les sujets de recherche sont de plus en plus diversifiés. Toutefois, son florissement est inégal : l'absence de la géographie animale est criante au sein de la géographie québécoise, surtout dans les milieux francophones, où elle reste méconnue, voire *inconnue*.

La géographie animale révèle l'apport unique et important de la perspective géographique pour comprendre les relations entre les animaux et la société (Philo & Wolch, 1998). Au sein même de la discipline, elle élargit ingénieusement nos horizons. Elle ébranle le regard anthropocentré de la géographie sur le monde, exigeant une réflexion de nature ontologique et épistémologique sur le caractère humaniste de la discipline, défendant l'inclusion des animaux en tant que sujets et acteurs sociaux dans l'analyse des phénomènes sociaux, culturels, territoriaux, politiques, économiques et environnementaux. Buller définit la géographie animale en mettant de l'avant la richesse et la diversité des idées et des pratiques déployées par une communauté de géographes soucieuse de mettre en lumière le rôle social des animaux :

a porous, shifting and eclectic heterogeneity of ideas, practices, methodologies and associations within a more-than-human life/world: an ‘emergent scholarly community’ (Desmond, 2012, in Gorman, 2012: 1), one in which animals matter individually and collectively, materially and semiotically, metaphorically and politically, rationally and affectively; one in which the ‘social’ of our social science is not a purely human domain (2014: 310).

La géographie animale mobilise et revisite les concepts de base de la discipline, comme le lieu, l’espace, la région, le territoire ou le paysage pour découvrir toute la complexité et l’ampleur du rôle des animaux (individus et populations) et des relations animaux-humain·e·s dans le façonnement de ces entités géographiques (Philo & Wolch, 1998). Inversement, elle tente de comprendre comment les divers contextes géographiques, politiques, économiques et culturels influencent les conditions de vie des animaux, les représentations humaines des animaux et les multiples formes de relations multiespèces, matérielles et symboliques (Wolch & Emel, 1995; Philo & Wolch, 1998; Buller 2014; Hovorka, 2017).

Au fil du temps, la recherche en géographie animale s’est intéressée à une pluralité d’espèces animales, de types de relations, de types d’espaces ou de milieux et ce, à différentes échelles. D’abord, les recherches ont exploré la vie de multiples espèces animales : éléphants, chiens, singes, rats laveurs, chats, coyotes, pumas, chevaux, vaches, chats, poules, oiseaux, etc. (ex. Hovorka, 2008; Fuentes, 2010; Barua, 2014; McKiernan & Instone, 2016; Taylor & Pacini-Ketchabaw, 2017; Gillespie, 2018; McCubbin & Van Patter, 2021). Ces animaux correspondent à différentes catégories socialement et culturellement définies : animaux de la faune, animaux urbains, animaux domestiques, animaux d’élevage, etc. Ces catégories se déclinent et se confondent en fonction de facteurs géographiques, historiques, culturels, économiques (Emel & Urbanik, 2010).

Comme la géographie animale souhaite rendre compte de la dimension spatiale des relations animaux-humain·e·s, les géographes ont étudié une grande diversité d’espaces, de lieux, de territoires et de paysages : milieux urbains ou ruraux, aires naturelles protégées (ex. parc nationaux) ou zones largement exploitées et anthropisées, espaces de captivité et de mise à mort (zoos, aquariums, laboratoires, élevages, abattoirs), lieux de *care* interspèce (refuges et sanctuaires), etc. (Emel & Urbanik, 2010; Gibbs, 2020). Il est admis que ces espaces ne sont pas produits uniquement par les groupes humains et qu’ils ne sont pas des terreaux neutres dans l’agencement des relations multiespèces : les espaces de rencontre entre animaux et humain·e·s sont toujours coproduits et

chargés éthiquement (Emel & Urbanik, 2010). La nature de ces espaces détermine quelles espèces animales sont les bienvenues et valorisées, et en contrepartie, lesquelles sont désignées comme *out of place* (Philo, 1995), exploitables ou même « tuables » (*killable*) (Haraway, 2008; Collard, 2012; Mazhary, 2021) – toujours selon des critères humains qui sont sujets à changement à travers le temps et l'espace (Bromlay, 2014). Bref, la nature des espaces définit le traitement réservé aux animaux : "[t]he treatment of animals in one form of situation or space would be deemed unethical in a other form of space" (Jones, 2000 : 273).

Finalement, la géographie animale s'intéresse à la myriade de types de relations entre animaux et humain·e·s. On réfère ici à des relations plus ou moins conflictuelles (souvent en contexte de cohabitation de proximité), de compagnonnage ou de *care* (souvent dans des lieux destinés aux soins ou dans la sphère domestique) ou encore des relations basées sur l'exploitation et la domination (entre autres dans le cas de l'agriculture animale, du divertissement, de la traite d'animaux exotiques, des tests en laboratoire). Comme l'exprime Hovorka (2017), les relations animaux-humain·e·s à travers le monde sont complexes, nuancées et variées. La géographie animale s'attarde donc aux dimensions matérielles et immatérielles (ou symboliques) de ces relations et de la manière dont elles produisent les espaces.

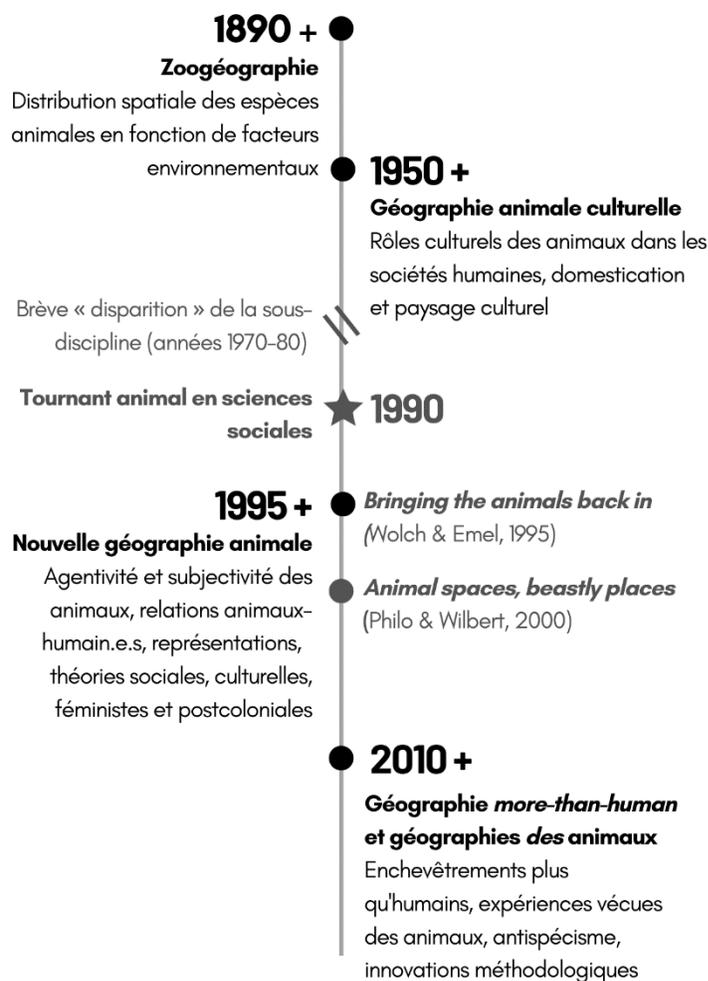
Ces enchevêtrements *espaces-animaux-humain·e·s* peuvent être lus et analysés à différentes échelles. À l'échelle locale, les géographes s'intéressent par exemple aux liens quotidiens, voire intimes, entre les animaux et les humain·e·s d'une ville, d'un quartier, d'une ferme, d'un refuge, d'un jardin ou d'une maison (Philo & Wolch, 1998). À l'échelle régionale ou nationale, les chercheur·euse·s se sont attardé·e·s entre autres à l'impact de l'élevage (par exemple de l'industrie laitière ou porcine) dans le paysage d'une région/d'un pays (Gillespie, 2018; Blanchette, 2020), ou encore au rôle des animaux au sein de régions très touristiques (Fuentes, 2010; Marx, 2019a; 2019b). À l'échelle mondiale, la géographie animale offre un regard unique sur des enjeux d'actualité comme les changements climatiques, la préservation de la biodiversité, l'utilisation des terres cultivables, la marchandisation des corps des animaux ou bien les enjeux de santé liés à la cohabitation en proximité avec des animaux ou liés à l'élevage industriel (la pandémie de COVID-19 et la grippe aviaire sont des exemples récents) (Emel & Urbanik, 2010; Hovorka, 2017; Gibbs, 2020; 2021). Ces phénomènes n'évoluent pas en silo : les problèmes locaux ou régionaux ont une

résonnance globale et vice-versa, ce qui donne à voir l'intrication des échelles à laquelle est attentive la géographie contemporaine.

### 2.1.1.1 Évolution de la sous-discipline

Si la géographie animale connaît une effervescence récente, amorcée par le tournant animal des années 1990 en sciences sociales, elle n'est pas du tout nouvelle. Sans jamais constituer un thème prééminent dans la discipline (Philo & Wolch, 1998), la géographie a un long historique de considération pour les animaux et leurs interactions avec les sociétés humaines (Emel & Urbanik, 2010). Toutefois, la manière dont les géographes s'y intéressent a grandement évolué. Les sections suivantes retracent les jalons de l'évolution de la géographie animale, résumée à la figure 2.1.

Figure 2.1 Évolution de la géographie animale



Autrice : Sarah-Maude Cossette (2023)

### *La zoogéographie*

Jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la géographie animale, alors nommée *zoogéographie*, s'alliait aux sciences naturelles (comme la zoologie, la biologie et l'écologie) pour comprendre la distribution spatiale des espèces en fonction de facteurs environnementaux à l'échelle régionale, des habitats ou de la nidification. L'objectif était de découvrir des lois générales pour expliquer la localisation et la migration des animaux sur la surface terrestre. Ceux-ci étaient alors des objets « naturels » comptés et cartographiés (Philo & Wolch, 1998; Emel et al. 2002). Les méthodes de recherche étaient conventionnelles et surtout quantitatives. La zoogéographie évacuait presque entièrement l'influence humaine sur la présence animale : les relations animaux-humains étaient surtout appréhendées du point de vue de la domestication, du contrôle ou de la compétition (Philo & Wolch, 1998). Déjà à l'époque, une critique émergeait : la géographie animale était la branche la moins pratiquée de la discipline et la plus délaissée aux autres domaines scientifiques (Davies, 1961). D'ailleurs, les chercheurs qui produisaient ces connaissances géographiques sur les animaux se désignaient surtout comme zoologistes, paléontologistes ou écologistes ; rarement géographes.

### *La géographie animale culturelle*

Vers 1950, l'émergence d'une *géographie animale culturelle* a fait entrer la dimension humaine dans l'équation. Les géographes ont commencé à s'intéresser aux interactions entre les sociétés humaines et les animaux (Bennett, 1961). En effet, on considérait que les relations animaux-sociétés étaient constitutives des cultures humaines : ces relations étaient négociées au fil du temps et elles formaient une géographie complexe, pouvant être appréhendée à l'échelle des lieux, des régions et du monde (Philo & Wolch, 1998). Cette approche était marquée d'un fort intérêt pour le rôle de la domestication animale (et de la chasse) dans la transformation du paysage culturel (Sauer, 1969).

À partir de ce moment, les animaux n'étaient plus uniquement des « ressources » à comptabiliser, ils pouvaient appartenir au domaine culturel. Cela a ouvert la porte à une conceptualisation des animaux autrement que comme des « objets ». Un regard nouveau sur l'utilisation (ou l'exploitation) des animaux ne lui conférait plus nécessairement un caractère « naturel », mais plutôt culturel (Philo & Wolch, 1998). Le développement de méthodes qualitatives, surtout

ethnographiques, pour l'étude des relations animaux-humain·e·s en était alors à ses balbutiements, en particulier du côté d'autres disciplines, comme l'anthropologie.

### *La nouvelle géographie animale*

Le terme *animal geography* disparaît dans les années 1970-1980, pour revenir dans les années 1990 sous la bannière d'une *nouvelle géographie animale*, conceptualisée presque uniquement du côté de la géographie humaine (et abandonnée par la géographie physique) (Philo & Wolch, 1998). Cette nouvelle géographie animale s'est surtout développée dans le monde anglosaxon. Il a fallu attendre le début des années 2000 pour observer un essor de la sous-discipline du côté de la géographie francophone, notamment avec les travaux de Blanc (2000; 2003) sur les animaux et la ville. Mais encore, c'est plutôt depuis les années 2010 qu'on observe un nombre plus significatif de publications scientifiques en français (toutes de l'Europe), avec une contribution marquée de Estebanez (2010; 2014; 2015; 2016; 2021; 2022) et plusieurs autres (Estebanez, Gouabault et Michalon, 2013; Marchand, 2013; Benhammou, 2016; Coumau, 2016; Bortolamiol *et al.* 2017; Dakouré *et al.* 2020; Lafitte & Maestriperi, 2022). Au Québec, la géographie animale reste inexplorée<sup>27</sup>.

La nouvelle géographie animale a émergé dans la foulée du « tournant animal » qui a traversé les sciences sociales dans les années 1990, alors que les *Animal Studies* se sont structurées en champ d'étude interdisciplinaire visant à mieux comprendre le rôle des animaux et des relations animaux-humain·e·s dans la société (Buller, 2014). C'est le texte emblématique *Bringing the animals back in*, publié en 1995, qui a ramené les animaux sous la loupe des géographes. Wolch et Emel (1995) y dénonçaient le silence de la discipline à l'égard des animaux. Selon les autrices, même les géographes de l'époque qui étaient les plus critiques du capitalisme et des relations de domination (de genre, par exemple) ignoraient encore les animaux (Wolch & Emel, 1995)<sup>28</sup>. Ces derniers étaient représentés et définis dans une catégorie Autre, largement oubliée : "[a]nimals are the

---

<sup>27</sup> J'ai trouvé une seule production en géographie animale : la thèse de doctorat de Chanteloup (2013) de l'Université de Grenoble et de l'Université de Montréal (en cotutelle), qui analyse le récréotourisme faunique en France (Bauges) et au Canada (Gaspésie et Nunavut).

<sup>28</sup> Malheureusement, c'est une réalité qui perdure encore aujourd'hui. En dehors du champ des études animales, même dans les milieux scientifiques les plus progressistes (féministes, écologistes, anticapitalistes), les animaux sont ignorés ou relégués à une préoccupation secondaire.

ultimate Other" (Wolch & Emel, 1995 : 632). Ce texte invite les géographes à investir une nouvelle géographie animale où l'agentivité des animaux est reconnue et où ils occupent une place légitime dans notre compréhension des sociétés, des espaces et des lieux : "[w]e argue that the inclusion of nonhumans in social theory should be essential to our analysis" (Wolch & Emel, 1995 : 632).

Ainsi, au cours des années 2000, la géographie animale est devenue une branche dynamique de la discipline (surtout dans le monde anglosaxon). Elle s'est distinguée par des liens interdisciplinaires grandissants, notamment entre sociologues, anthropologues, biologistes, philosophes, éthologues, artistes et géographes. Elle s'est appliquée à explorer et problématiser la présence animale dans des espaces tangibles et des réseaux complexes, parfois intangibles, en considérant les pressions sociales, culturelles, politiques et économiques agissant sur les relations animaux-humain·e·s (Emel & Urbanik, 2010).

La nouvelle géographie animale a été nourrie de la rencontre de la géographie humaine avec les théories sociales, culturelles, féministes, postcoloniales, posthumanistes et de l'éthique environnementale (Philo & Wolch, 1998; Emel et al. 2002)<sup>29</sup>. On réfléchit alors à la place des animaux dans les sociétés comme étant tributaire de rapports de domination imbriqués et complexes : "[t]heir 'places' [are] determined not only by their own wants and desires, but also through practices of imperialism, masculinity and femininity, class, racialization, livelihood strategies, economies of scale, and so forth" (Emel & Urbanik, 2010 : 203)<sup>30</sup>. Pour Buller (2014), ces nouvelles préoccupations étaient les premières manifestations d'une géographie animale contemporaine et critique.

#### 2.1.1.2 La géographie animale contemporaine

Même si elle n'est pas encore entrée dans la sphère dominante (*mainstream*) de la discipline (Bromley, 2014), la géographie animale connaît une effervescence sans précédent. En témoignent les trois séries d'articles publiées dans *Progress in Human Geography* dans la dernière décennie,

---

<sup>29</sup> Des productions importantes dans le monde des *Animal Studies*, de la philosophie politique et des études féministes et postcoloniales teignent ce renouveau. *Animal liberation* (Singer, 1975), *The sexual politics of meat* (Adams, 1990) et *Can the subaltern speak?* (Spivak, 1988) comptent parmi les ouvrages notables.

<sup>30</sup> Par exemple, la perspective postcoloniale nous renseigne sur la manière dont la vision occidentale de la domination des humain·e·s sur la nature (marchandisation du vivant) a été exportée par des politiques impérialistes qui transforment les paysages et les pratiques à l'échelle mondiale (Hovorka, 2017).

qui retracent la progression des principaux thèmes, approches et défis au sein de la sous-discipline (Buller, 2014; 2015; 2016; Hovorka, 2017; 2018; 2019; Gibbs, 2020; 2021). En 2009, un groupe spécialisé en géographie animale a été créé au sein de la réputée *Association of American Geographers* (AAG) pour encourager les échanges et promouvoir la recherche en géographie animale. Dans ses congrès internationaux annuels, l'AAG compte maintenant plusieurs panels sous le thème de la géographie animale.

Aujourd'hui, la géographie animale se développe sur la base de deux préoccupations principales : une préoccupation pour le vivant et le non-vivant qui *dépasse les animaux* et une préoccupation renouvelée pour... *les animaux*! Plus précisément, alors qu'un pan de la géographie animale se consacre à recentrer la sous-discipline sur le *point de vue des animaux* et leur expérience vécue du monde, la géographie *more-than-human* tente de comprendre les enchevêtrements plus qu'humains *au-delà des animaux*. Dans une recension des recherches récentes en géographie animale, ces deux préoccupations sont définies ainsi :

[t]he first theme is concerned with how animal geographers attend to *the lives and experiences of animals themselves* – with how we might move beyond representation and the anthropocentric gaze. The second seeks to *extend beyond the established remit of animal geographies, and beyond the animal*. It traces efforts to look beyond the animals most frequently considered in the sub-discipline; [...] and to *decentre the animal*, consistent with the more-than-human, material and relational approaches seen elsewhere in the discipline of geography and cognate fields (Gibbs, 2020 : 770, italique par moi).

Gibbs (2020) aborde cette distinction en deux « thèmes ». Mais on pourrait dire qu'il s'agit de deux *approches* de la géographie animale, chargées théoriquement et conceptuellement, qui présentent des points communs et des divergences. On constate surtout la place plus ou moins centrale accordée aux animaux : "one looking very closely at the animal, the other extending beyond" (Gibbs, 2020 : 770).

### *La géographie more-than-human et les géographies des animaux*

La géographie animale et d'autres domaines des sciences sociales élargissent peu à peu leur champ de considération pour les non-humains aux marges et même *au-delà* du règne animal (Gibbs, 2020). Attentives au monde plus qu'humain (*more-than-human*), ou autre qu'humain (*other-than-human*),

ces recherches conceptualisent la notion d'enchevêtrement (*entanglements*) entre humain·e·s et animaux (Collard, 2012; van Dooren & Rose, 2012; Bastian et al. 2017; Fenske & Norkunas, 2017; Houston et al. 2018; Arcari et al. 2021; Lien & Pálsson, 2021), mais aussi entre/avec d'autres entités : les micro-organismes<sup>31</sup>, les champignons, les virus, les plantes, les matières inertes (comme le plastique) (Hawkins, 2009; Weadick, 2014; Hannah, 2015; Tsing, 2015; De Wolff, 2017). L'approche *more-than-human* tente aussi de diversifier le focus dominant de la géographie animale sur les mammifères terrestres pour inclure d'autres espèces animales beaucoup moins considérées, notamment les animaux aquatiques et les animaux terrestres non-mammifères (Gibbs, 2020). Dans le contexte de l'Anthropocène, ces recherches témoignent d'un intérêt renouvelé pour le vivant dans son ensemble, alors que la crise climatique et les crises sociales, économiques, politiques et sanitaires entraînent des conséquences sans précédent sur la vie – ou les vies – sur terre et nous obligent à repenser notre rapport au vivant et au non-vivant (Haraway, 2015; Chakrabarty, 2017; Houston et al. 2018; Adams, 2019).

Parallèlement, les géographes constatent que la géographie animale conserve une vision toujours anthropocentrée des relations animaux-humain·e·s, en s'intéressant à l'*humain·e en relation avec* les animaux et aux représentations *humaines* des animaux. Ironiquement, l'humain·e est resté·e le point de référence en géographie animale, ce qui nuit aux ambitions de la sous-discipline : "[w]hen we use humans as the reference point, we end up talking only about humans" (Rose, 2012 : 104). Ainsi, une autre ramification récente de la géographie animale vise à opérer un changement de perspective : poser un regard sur *l'expérience vécue des animaux*, sur les *animaux en relation avec* le monde et avec les humain·e·s, ou dans les termes de Hodgetts et Lorimer (2020), sur les géographies *des* animaux. Les animaux deviennent alors le point de référence. C'est d'ailleurs la perspective qui a été préconisée dans le cadre de ce mémoire, accommodée d'une méthodologie de recherche cohérente, c'est-à-dire qui met de l'avant l'expérience vécue des *chats en relation* au monde par l'usage de méthodes visuelles (voir au chapitre 3 mes choix méthodologiques et les réflexions ontologiques et épistémologiques qui les renseignent).

Témoigner des expériences vécues des animaux nécessite de revisiter les approches méthodologiques et conceptuelles dominantes en géographie. Pour cela, les géographes se réfèrent

---

<sup>31</sup> Et d'autres "not-quite-human[s]" (Anderson, 2014) ou "almost-animals", comme les œufs (Cole, 2016).

encore largement à l'ouvrage phare du début des années 2000 *Animal spaces, beastly places : new geographies of human-animal relations* (Philo & Wilbert, 2000). Philo et Wilbert distinguent les espaces où les animaux sont assignés par les humains (*animal spaces*) des lieux où les animaux vivent leur vie comme ils l'entendent, non contraints par les humains (*beastly places*). Les espaces animaliers (*animal spaces*) sont souvent bien identifiés et délimités par les humains, parfois déconnectés des vrais modes de vie et habitats des animaux. Ces derniers y sont assignés physiquement, mais aussi de manière imaginaire, selon les représentations de la « place » qu'un animal devrait occuper (pour ne pas être *out-of-place*) (Philo, 1995; Cresswell, 1996).

Au contraire, les lieux bestiaux (*beastly places*) sont ceux que les animaux choisissent et façonnent pour eux-mêmes, à l'extérieur de ce qui est prévu par les humains. Ce sont des lieux où ils vivent leur vie comme ils l'entendent : "without anything to do with us humans, performing their specific forms of agency to one another, creating their own worlds, their own beastly places, without reference to us" (Philo & Wilbert, 2000 : 19). Ces lieux reflètent "their own 'beastly' ways, ends, doings, joys and suffering" (Philo & Wilbert, 2000 : 13). Les lieux bestiaux peuvent être le résultat d'une transgression des frontières spatiales réelles ou imaginées par les humains, par exemple quand les animaux quittent les lieux où l'on s'attend à les trouver (Philo, 1995) ou bien qu'ils s'évadent de ceux auxquels ils avaient été littéralement confinés.

Vingt ans plus tard, en souhaitant conceptualiser le phénomène des mobilités animales telles qu'elles sont *vécues par* les animaux, Hodgetts et Lorimer (2020) ont proposé la notion de géographie des animaux – *animals' geographies*. Ils insistent sur ce qui suit :

[t]he apostrophe is important. We use it to foreground a distinction between considerations of *how animals have been spaced by humans, and animals' own lived geographies and experiences*. We follow the distinction made by Philo and Wilbert (2000) at the re-founding of the field of animal geography, between 'animal spaces' and 'beastly places' [...]. [...] In doing so we develop a conceptual approach that prioritizes the *lived patterns and embodied experiences of animals* (Hodgetts & Lorimer, 2020: 4-5, italique par moi).

Ainsi, en s'inspirant de la proposition de Philo et Wilbert (2000), les auteurs ont redéfini les mobilités animales en faisant la distinction entre les mobilités (ou immobilités) imposées par les humains (*animal mobilities*) et les mobilités autonomes des animaux (*animals' mobilities*). La

conceptualisation d'une géographie *des* animaux met ici de l'avant la manière dont les animaux vivent ces (im)mobilités choisies ou imposées.

Plusieurs ont fait remarquer que la majorité des travaux en géographie animale se sont intéressés aux *animal spaces* et que nous en savons encore très peu sur les *beastly places* des animaux (Hodgetts & Lorimer, 2015; Bear et al. 2017). Même si la volonté des géographes de mettre en lumière le point de vue animal a engendré une attention accrue envers ces lieux bestiaux dans les dernières années (ex. Van Patter & Hovorka, 2018), ceux-ci restent globalement moins étudiés. De la même manière que la géographie animale s'est attardée aux *animal spaces* plutôt qu'aux *beastly places*, elle s'est longtemps intéressée aux représentations des animaux dans les discours humains, plutôt qu'aux animaux en soi. Dégager les représentations humaines des animaux permet de comprendre ce que les animaux *signifient* pour les humain·e·s, ce que les humain·e·s *pensent* des animaux : ceux-ci sont alors réduits à une construction sociale et culturelle (York & Longo, 2017). Au contraire, s'intéresser aux conditions matérielles d'existence des animaux nous informe de leurs expériences vécues et les positionnent comme sujets de leur propre vie. York et Longo (2017) distinguent ainsi les animaux « dans notre tête » (construction sociale des animaux) des animaux « dans le monde » (matérialité des animaux). Les auteurs proposent aux sciences sociales d'adopter une approche réaliste-matérialiste qui reconnaît l'existence objective des animaux et qui offre un potentiel d'acquisition de connaissances valides sur les animaux dans cette réalité.

Bref, les deux approches de la géographie animale contemporaines présentées ci-haut, soient la géographie *more-than-human* et les géographies *des* animaux, semblent évoluer de manière complémentaire. S'il existe des réserves ou des désaccords par rapport à l'une ou l'autre de ces perspectives, ils ne sont pas encore exposés et débattus de manière explicite par les géographes (selon la recensions des écrits effectuée dans le cadre de ce mémoire). Pourtant, ces divergences apparentes dans les objectifs de la géographie animale actuelle pourraient faire l'objet de discussions importantes au sein de la sous-discipline. Par exemple, la géographie *more-than-human* présente parfois une vision homogénéisante de tout ce qui *n'est pas humain* (animaux, plantes, matières inertes) qui mérite d'être questionnée. Finalement extraits d'une position d'objets métaphoriques, il serait dommage d'observer un recul du statut des animaux en sciences sociales

et en géographie animale, en les amalgamant à des végétaux ou à des objets non-vivants, dépourvus de sentience<sup>32</sup>.

### 2.1.2 L'antispécisme en géographie

Alors que les développements conceptuels et méthodologiques permettent aux géographes de se rapprocher des animaux dans le monde, de nouvelles préoccupations et questions émergent. Dans l'ouvrage récent *A research agenda for animal geographies* (2021), les autrices demandent : "[h]ow might animal geographers become stronger allies in shaping a more just and sustainable future" (Hovorka et al. 2021 : 1)? En effet, la géographie animale a un rôle important à jouer dans le contexte de la dégradation environnementale fulgurante, de la perte de la biodiversité et des habitats naturels, ainsi que de la marchandisation et de l'exploitation croissante des animaux. Comme elle possède les moyens conceptuels et méthodologiques pour mettre en lumière les conditions d'existence des animaux, elle peut participer à imaginer un futur plus juste pour eux.

D'ailleurs, depuis quelques années, une perspective critique plus explicite et radicale de la domination et de l'exploitation animale apparaît en filigrane des deux approches principales de la géographie animale contemporaine, explicitées dans la section précédente. La publication de l'ouvrage *Critical animal geographies: politics, intersections and hierarchies in a multispecies world* (Gillespie & Collard, 2015), inspiré des *Critical Animal Studies* (CAS), propose une analyse géographique du contrôle des humains sur la vie et la mort des animaux. Au début des années 2000, les CAS se sont consolidées en champ d'étude interdisciplinaire ancré dans les théories critiques (notamment l'anarchisme) et l'activisme académique. Les CAS se sont organisées en réaction à l'échec des *Animal Studies* et des *Human-Animal Studies* à contester explicitement et radicalement l'oppression et l'exploitation des animaux :

they are not interested in analysis or research that investigates the oppression, exploitation, or liberation of nonhuman animals; they do not agitate for the end of that subjugation. Such perspectives render the animal unreal and important only insofar as what they and their interactions say about the human animal. Some scholars working in this area feel no ethical or political commitment to other animals but regard our

---

<sup>32</sup> La sentience désigne la « faculté à la fois de sentir, d'éprouver des émotions, d'avoir une vie mentale et de faire des expériences conscientes » (Giroux, 2020 : 35).

relationships with them merely as interesting problems of academic exploration (Nocella et al. 2014 : xxiv).

De la même manière, la géographie animale *critique* cherche à pallier ce contournement des enjeux liés à l'oppression et l'exploitation des animaux observable en géographie animale. Gibbs (2021) a identifié de nombreuses recherches récentes qui tentent de comprendre pourquoi et dans quels contextes les animaux sont tués par les humains : pour la conservation, pour la sécurité publique/sanitaire, pour la nourriture, ou indirectement, par la dégradation environnementale. Comme le soutient Mazhary, "killing is the most common type of human–animal interaction" (2021 : 2).

Si ces recherches documentent des logiques et des pratiques spécistes qui mènent à la mort injuste des animaux, elles ne formulent pas toutes des analyses explicitement *antispécistes*. D'ailleurs, l'utilisation du terme spécisme (*speciesism*) est rare en géographie animale (au profit du terme domination, entre autres) (Gillespie, 2019; Arcari et al. 2021). Bref, même si cela tend à changer<sup>33</sup>, l'antispécisme n'est pas un cadre théorique privilégié par les géographes, même chez celles et ceux qui documentent spécifiquement les injustices et les inégalités vécues par les animaux.

Pour en offrir une définition succincte, l'antispécisme est un courant philosophique qui s'oppose au *spécisme*, terme formulé par le psychologue Richard Ryder dans les années 1970 qui « désigne le préjugé ou la discrimination arbitraire que subissent des êtres sensibles en fonction de leur espèce » (Giroux, 2020 : 13). C'est le fameux livre *La libération animale* de Peter Singer (1975) qui a fait connaître cette expression, mais c'est seulement dans les années 2010 que les termes « spécisme » et « antispécisme » ont été popularisés auprès du grand public. Le spécisme désigne à la fois le traitement différencié réservé aux animaux non-humains comme groupe (en opposition aux humains) et les différences de traitement entre les animaux, selon leur espèce :

[s]elon l'espèce à laquelle ils appartiennent, on leur assignera telle ou telle fonction et ils seront traités différemment. En tant que non-membres de l'espèce humaine, ils forment toutefois un seul et même groupe socialement saillant, un groupe dont les membres subissent une multitude de traitements désavantageux. Et ces discriminations

---

<sup>33</sup> On observe par exemple l'émergence d'une *vegan geography*, explicitement antispéciste (Hodge et al. 2022), sans compter les recherches de Gillespie (2018; 2019).

peuvent se loger autant dans les actions, les attitudes, les émotions ou les croyances (Giroux, 2020 : 22).

Son contraire, l'antispécisme, est un mouvement philosophique et politique qui dénonce les rapports sociaux spécistes « au nom des intérêts des animaux eux-mêmes » (Playoust-Braure et Bonnardel, 2020 : 17). C'est-à-dire que la fin de l'exploitation animale est visée pour l'amélioration des conditions d'existence des animaux, et non pas par souci de réduire les impacts environnementaux de cette exploitation qui affectent les humain·e·s (il ne s'agit pas de libérer les animaux pour notre propre bénéfice, mais parce que la vie des animaux compte, en soi)<sup>34</sup>.

Conscient·e·s du potentiel émancipateur d'un cadre théorique antispéciste en géographie animale, Gillespie (2019) et d'autres<sup>35</sup> invitent les chercheur·euse·s à concevoir les relations animaux-humain·e·s comme étant *de facto* inégalitaires et soumises à des pressions spécistes qui positionnent les animaux comme groupe subalterne, soumis à l'oppression des humain·e·s (sans pour autant négliger leur agentivité). Ils·elles invitent également les géographes à questionner leur spécisme internalisé, c'est-à-dire leur propre complicité avec les systèmes qui perpétuent l'exploitation des animaux, afin que leur processus de recherche soit teinté d'un potentiel transformateur. Au-delà d'une géographie animale critique, il est nécessaire de construire une géographie animale *engagée et politisée* :

[p]oliticized implies action, movement, transformation of something previously un- or de-politicized—the transformation of the researcher, the methodology, the human-animal relations that underlie the research and daily life itself. A politicized ethnography acknowledges and even necessitates an openness to being transformed, activated, radicalized by the research (Gillespie, 2019 : 18).

À la lumière des différents courants de la géographie animale contemporaine, ce mémoire se situe à l'intersection de l'approche de la géographie *des* animaux et de la géographie animale critique et antispéciste. C'est-à-dire qu'il cherche à comprendre les conditions matérielles d'existence des

---

<sup>34</sup> Mais évidemment, les conséquences de l'exploitation animale sur l'environnement sont accablantes et il importe de les dénoncer : "[r]ising per-person consumption of animal products by a growing world population leads to widespread deforestation, soil erosion, substantial emissions of methane and other greenhouse gases, freshwater shortages, reduced biodiversity, accelerated climate change, and a wide range of health hazards, including antibiotic resistance, heart disease, and such pandemic threats as mad cow disease, avian flu, and swine flu" (Bromley, 2014 : 134). Gillespie (2018) utilise l'expression *overwhelming scale* pour décrire cette chaîne de causes à effets.

<sup>35</sup> Voir la contribution de Kopnina (2017) en anthropologie.

chats « dans le monde » (concrètement, dans les ruelles du quartier Hochelaga), leur expérience vécue, leurs pratiques et interactions autonomes (Hodgetts & Lorimer, 2020), sans laisser de côté les représentations humaines des chats, qui influencent leur vie à plusieurs égards (York & Longo, 2017). La perspective antispéciste prend en compte la position subalterne des chats dans la production du paysage urbain. Elle considère, par exemple, comment les pressions des infrastructures, des réglementations, de l'aménagement et de l'achalandage humains favorisent ou défavorisent leur présence confortable dans les espaces publics de la ville.

## 2.2 Cadre conceptuel

Cette section du chapitre vise à définir les deux concepts-clés qui guident cette recherche, soit le *paysage* et la *cohabitation multiespèce*. Pour chacun des concepts, je relate l'évolution de leur conceptualisation en géographie ainsi que la manière dont ils sont mobilisés et revisités en géographie animale plus spécifiquement. Des éléments de définition consensuels sont retenus en vue de leur opérationnalisation.

### 2.2.1 Le paysage

Le paysage est un concept fondamental de la géographie (Schein, 1997). Délaissé par la géographie physique moderne (Bertrand et Tricart, 1968), il a surtout été conceptualisé au courant du dernier siècle du côté de la géographie culturelle, en tant que paysage culturel : "a tangible, visible entity, one that is both reflective and constitutive of society, culture, and identity" (Schein, 1997 : 660). Le paysage est donc à la fois *constitutif* des cultures humaines et le *reflet* de celles-ci (Schein, 1997).

Le concept de paysage est souvent jugé ambigu, car il « se situe à l'interface [...] du matériel et de l'idéal » (Bédard, 2009 : vii). En effet, cette double dimension *matérielle* et *immatérielle* du paysage semble unanime parmi les multiples exercices de définition du concept (Meining, 1979; Carrozza, 1996; Jannièrre et Pousin, 2007). Dans un premier temps, le paysage *matériel* est composé *in situ*, tangible, réel et visible (Bailly, 2013) : "a spatial and visual ensemble, often equated with particular places and times" (Schein, 1997 : 661). Il s'agit d'une unité perçue par les sens, mais avant tout par le regard (*in visu*) (Meining, 1979; Carrozza, 1996; Léon-Miche, 2005; Jannièrre et Pousin, 2007; Bailly, 2013). Le paysage est observable à différentes échelles : « [l]e regard construit des paysages différents selon les distances prises par l'observateur [sic] entre son poste

d'observation et la scène observée. [...] Plus l'observateur s'approche de la scène plus il voit de détails » (Carrozza, 1996 : para. 2).

Dans un deuxième temps, cette opération du regard (Roger, 1991) donne lieu à des représentations distinctes d'une même réalité objective (Carrozza, 1996). Ainsi, le paysage *immatériel* (ou symbolique) est le reflet de contextes sociaux et culturels variés, c'est-à-dire qu'il résulte de « représentations politiques, culturelles, subjectives et imaginaires » (Bailly, 2013 : 4). Il a un caractère unificateur qui passe par l'engagement des sujets avec sa matérialité (Cosgrove, 1984). Le paysage est ainsi devenu un objet d'interprétation privilégié des géographes, car il permet de comprendre la relation de différents groupes humains à leur environnement : "interpreting a cultural landscape is a geographically specific exercise that requires interrogating the role of landscape in social and cultural reproduction, as well as understanding the landscape within wider social and cultural contexts" (Schein, 1997 : 660).

Dans les années 1990, l'impact accru des activités humaines sur l'environnement a influencé la conception du paysage en géographie. Il a surtout été appréhendé comme un produit *social* : "the consequence of a collective human transformation of nature" (Cosgrove, 1984 : 14). Ce paysage transformé, représenté et (re)produit est compris à travers la loupe des rapports de pouvoir : le paysage exprime le privilège de certains groupes et l'exploitation des Autres (Mitchell, 2002). Mais les écologistes, les écoféministes et les antispécistes ont dénoncé la contradiction entre, d'une part, la promotion d'une lecture alternative du paysage par des groupes marginalisés (sur la base du sexe, de la classe sociale, de l'appartenance ethnoculturelle, etc.) et d'autre part, une exclusion des formes d'agentivité des animaux dans le paysage, en raison de leur position toujours ambiguë entre Nature et Culture (Wolch et al. 2003).

D'autres ont également critiqué cette vision poststructuraliste du paysage, déconnecté de la matérialité du monde en n'étant réduit qu'à un objet construit socialement : "[a] dominant concern [...] has been to sustain the sense of landscape as a material geographical object, [...] acknowledging its symbolic attributes without reducing it to a mere social construction" (Cosgrove, [1997]1984 : xxvi). En fait, le paysage n'existerait qu'en référence à sa matérialité (Carrozza, 1996). Ces débats ont engendré un intérêt renouvelé pour la perspective matérialiste en géographie (*materialism returns*). Comme l'a documenté Whatmore au début des années 2000 : "a new

generation of cultural geographers is returning to the rich conjunction of the *bio* and the *geo*" (2006 : 602).

Les animaux ont longtemps été exclus de la conceptualisation du paysage en géographie, du moins en tant que sujets dotés d'un rôle dans la production de ce paysage. D'abord considérés en *zoogéographie* comme des objets naturels à quantifier et localiser dans le paysage naturel, la *géographie animale culturelle* du milieu du XXe siècle a mis de l'avant la nécessité de considérer les animaux comme partie intégrante du paysage culturel (Bennett, 1961), notamment à travers l'étude des pratiques de domestication animale (Sauer, 1969 [1952]). Il a fallu attendre la fin des années 1990 pour que la *nouvelle géographie animale* conceptualise les notions d'agentivité et de subjectivité animale et mette en lumière le rôle majeur des animaux et des relations animaux-humain·e·s dans la (co)production du paysage. Cette nouvelle approche de la géographie animale tout comme l'intérêt renouvelé de la géographie pour la perspective matérialiste (Whatmore, 2006) ont participé à élargir la définition du concept pour y inclure les animaux. Le cadre conceptuel de ce mémoire s'appuie spécifiquement sur cette définition plus qu'humaine du paysage. Tel qu'énoncé par Whatmore :

the making of landscapes (whether worked or represented) [w]as an exclusively human achievement [...]. [...] So it is that recent contributions have sought to [...] re-animate the missing 'matter' of landscape, focusing attention on bodily involvements in the world in which landscapes are co-fabricated between more-than-human bodies and a lively earth (2006 : 603).

L'étude de la dimension matérielle du paysage aurait l'avantage de rendre compte plus explicitement du rôle des animaux, contrairement à une conception strictement symbolique du paysage : "the metaphor of landscape as text ... suppresses any trace of [...] nonhuman actors from the production of landscape" (Demeritt, 1994 : 163). Barua (2014) explique comment la géographie animale contemporaine a réanimé et rematérialisé la notion de paysage à travers l'étude des liens entre le *bio* (les animaux, les humain·e·s) et le *géo* (le paysage). L'auteur définit le paysage comme un espace de cohabitation entre les animaux et les humain·e·s : "[t]he emphasis here is on landscapes as dwelt achievements of people and animals rather than as surfaces upon which human meanings are inscribe" (Barua, 2014 : 916). En géographie animale, les relations animaux-human·e·s sont au cœur de la notion de paysage : "landscape is a process unfolding through those

very relations" (Barua, 2014 : 928). Le concept de paysage peut également être appréhendé dans sa dimension multisensorielle et incarnée (*embodied*) : "how [landscape] is practiced and experienced, moved through, and lived in" (Dubow, 2009 : 129).

Finalement, si la notion de paysage renvoie spontanément à un univers rural<sup>36</sup>, il trouve toute sa pertinence dans l'étude des phénomènes urbains. Le paysage urbain a été défini comme une image fragmentaire de la ville, comprise par les sens des individus et les expériences partagées, à différentes échelles (Carrozza, 1996). Toujours dans une double dimension (im)matérielle, le paysage urbain résulte « autant des politiques et pratiques urbaines et paysagères que des interprétations culturelles ou subjectives des usagers [sic], qu'elles soient individuelles ou collectives » (Bailly, 2013 : 4).

Matériellement, le paysage urbain est produit par les individus et les collectivités à travers « de petites transformations spatiales liées à des fleurissements, éclairages, mobiliers urbains, mise en scène de la façade de sa demeure » (Bailly, 2013 : 4). Le paysage matériel est visible dans les pratiques, le cadre bâti (Bédard, 2009) – un ensemble formé par les maisons, les commerces, les rues, les ruelles – et dans les éléments « naturels », comme les arbres et les espaces verts plus ou moins aménagés (Schein, 1997). Il est aussi façonné par la gestion (Bédard, 2009), par exemple les pratiques d'aménagement ou bien la réglementation municipale qui régule les usages<sup>37</sup>. Les résident·e·s peuvent soit accepter, soit remettre en question et modifier ce qui est proposé, pour bâtir leur propre idéal par une contribution individuelle ou collective (Schein, 1997). Symboliquement, le paysage urbain est construit « à travers un ensemble de représentations subjectives et imaginaires » (Bailly, 2013 : 4). Il a un sens pour les individus et les groupes, il peut susciter un sentiment d'appartenance (Bédard, 2009), puis il exprime des valeurs sociales et culturelles (Meining, 1979).

---

<sup>36</sup> Instinctivement, le paysage renvoie à une scène paysanne : "it may bring immediately to mind some pleasant prospect: a piece of the countryside, the particular setting of some memorable place; it has an earthy, out-of-doors connotation, [...] to some it may even be regarded [...] as admiring nature" (Meining, 1979 : 1).

<sup>37</sup> Schein offre les exemples suivants : "landscape architecture, insurance mapping, zoning, historic preservation, neighborhood associations, and consumption" (1997 : 675).

### 2.2.2 La cohabitation multiespèce

Pour assembler une définition étoffée du concept de cohabitation multiespèce et mettre en lumière ses liens intrinsèques avec l'étude du paysage, il est nécessaire d'effectuer un léger détour conceptuel en mobilisant la notion de *dwelling*. Le concept de paysage défini précédemment est intimement lié à celui de *dwelling* qui, tel que conceptualisé au sein de la géographie culturelle anglosaxonne, réfère au processus à la fois physique, relationnel, sensoriel, incarné et affectif d'« être dans le monde » (*being-in-the-world*) (Jones, 2020). Jones définit le concept ainsi :

*dwelling* is fundamentally a geographic concept, and it has been an important theme within geography for those thinking about space, place, and landscape [...]. In recent times, there has been growing interest in *dwelling* as various disciplines seek to develop richer, relational, process-based analyses of life in terms of ecological relations, hybridity, affect, posthumanism, performativity, and nonrepresentation (2020 : 399).

Deux éléments de définition sont particulièrement importants ici. D'abord, le concept de *dwelling* trouve tout son sens en relation au paysage. Il s'agit avant tout de *faire l'expérience du paysage* : "[d]welling implies being-in-the-landscape" (Jones, 2020 : 404), ou encore "an embodied, practised, contextualised, melange of experience within that landscape" (Cloke & Jones, 2000 : 664). Ensuite, comme cela a été le cas dans l'évolution du concept de paysage, la conceptualisation récente du concept de *dwelling* met en lumière la nature profondément relationnelle et plus qu'humaine de l'expérience du paysage. Il trouve donc toute sa pertinence en géographie animale. Jugé trop anthropocentriste, le concept a été redéfini pour inclure les non-humains :

[d]welling, in some recent formulations, adopts an ecological view of how humans and other animals inhabit "life-worlds" through specific bodily practices. It can be used to consider places and landscapes as temporal extensions and entanglements where all manner of beings, things, and processes come into specific relations (Jones, 2020 : 339).

En géographie animale, le concept de *nonhuman dwelling* permet de décentrer le sujet humain de l'expérience et de la production du paysage (Lorimer, 2006; Johnston, 2008; Barua, 2014; Franklin & Schuurman, 2019). C'est la perspective adoptée pour la définition du cadre conceptuel de ce mémoire. Rappelons la définition du paysage de Barua : "landscapes as dwelt achievements of people and animals" (2014 : 916). *To dwell* renvoie donc au partage et au façonnement du paysage par les humains et les animaux. La dimension multiespèce du concept enrichit son caractère relationnel, incarné et sensoriel, introduit plus haut. Ainsi, *to dwell* fait référence aux "[more-than-

human] bodies-in-environment which are mobile, sensing, engaging, responding, exchanging, making, using, remembering, and knowing" (Jones, 2020 : 399).

Pour revenir à la « cohabitation multiespèce », il n'existe pas vraiment de définition du terme *en tant que tel* en géographie animale. Les travaux qui mobilisent le terme « cohabitation » n'en proposent pas toujours de définition précise et récupérable. Quelques variantes de l'expression sont utilisées (en anglais) et semblent interchangeable : "modes of cohabitation" ou "modes of living-with" ; "continual cohabitation" ou "mutual cohabitation" ; "human-nonhuman cohabitation" ou "multi-species cohabitation" (Yeo & Neo, 2010; McKiernan & Instone, 2016; Hodgetts & Lorimer, 2020). Cette cohabitation est qualifiée positivement ou négativement : "convivial cohabitation", "conflictual cohabitation" ou "uncomfortable cohabitation" (McKiernan & Instone, 2016). De manière générale, elle est considérée comme un *phénomène* à problématiser et à caractériser dans ses multiples formes et dans différents contextes géographiques, culturelles, politiques et économiques.

La cohabitation interpelle l'expérience *relationnelle* du paysage. Le concept met en lumière comment les interactions animaux-humain·e·s façonnent les espaces urbains, entre autres : "[c]ohabitation in this sense involves space-shaping activities by both humans and [...] animals resulting in the co-production of landscapes" (Boonman-Berson et al. 2016 : 194). La cohabitation est dans certains cas conçue comme un idéal, un état d'harmonie à atteindre (même quand le terme n'est pas accompagné d'un qualificatif positif) : "[t]he central idea of cohabitation is that humans and [...] animals should (peacefully) share the same space" (Boonman-Berson et al. 2016 : 192). Le fait de cohabiter impliquerait intrinsèquement une intention positive : "finding a way to dwell was a means to transform the landscape into an acceptable version of home" (Lorimer, 2006 : 512). Le paysage est d'ailleurs considérée comme une unité géographique pertinente à partir de laquelle imaginer un idéal de l'habiter : "[y]earning for an ideal and humane habitat is perhaps universal. [...]. Landscape allows and even encourage us to dream. It does function as a point of departure" (Tuan *in* Meining, 1979 : 101). L'étude du paysage serait donc pertinente pour imaginer des modes de cohabitation multiespèce harmonieux.

Évidemment, la cohabitation est un processus où les parties prenantes, humaines et non-humaines, sont dotées d'une agentivité : elles peuvent *agir sur* le paysage (Carrozza, 1996). La cohabitation

dépasse la simple coexistence ou coprésence. L'idée que les animaux et les humains ne feraient que vivre/habiter les uns à côté des autres ne rend pas justice au processus relationnel de coproduction du paysage :

animals are [...] 'fellow inhabitants' that actively co-shape the space in which humans and [...] animals can dwell, rather than being relegated to the role of 'other entities' to be acted upon by humans. From this perspective, resolving [...] conflicts implies mutual adjustment by both humans and [...] animals as they learn to live together (Boonman-Berson et al. 2016 : 192).

Pour conclure, il est intéressant de soulever les implications méthodologiques d'une recherche qui s'attarde au paysage et à la cohabitation multiespèce en géographie animale : "a dwelling-inspired animal geography is one which requires an investment of time and skill by researcher as well as subject, be this in the deep ethnographies which might prove to be the only way of 'getting to know' nonhumans in a critically reflective way" (Johnston, 2008 : 644). Le·la chercheur·euse devrait *faire l'expérience du paysage*, à l'image des groupes qui l'habitent. L'expérience du paysage et de la cohabitation multiespèce par le terrain ethnographique est le sujet du chapitre suivant.

### CHAPITRE 3

## MÉTHODOLOGIE ET CONSIDÉRATIONS ONTOLOGIQUES ET ÉPISTÉMOLOGIQUES

Animal geographers will need to be brave, to continue to improvise and collaborate to fulfill the methodological promise we have offered (Hodgetts & Lorimer, 2015 : 292).

Le chapitre 3 est consacré à la démarche méthodologique de ce mémoire, qui s'appuie sur les développements conceptuels et méthodologiques récents en géographie animale. Dans la première partie du chapitre, je partage les éléments de réflexion et les considérations ontologiques et épistémologiques qui informent mes choix méthodologiques. Dans la deuxième partie, j'explique le déroulement des différentes étapes de la collecte de données, je détaille les méthodes et outils mobilisés, ainsi que les caractéristiques des sites d'étude ; le tout avec une attention particulière aux questionnements et aux ajustements qui ponctuent cette expérience, pour moi nouvelle, du terrain multiespèce. Le souci de présenter exhaustivement ces éléments méthodologiques répond à un objectif sous-jacent de la recherche, qui est de tester et consolider une démarche méthodologique pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain.

#### 3.1 Accorder un position ontologique légitime aux animaux dans le monde et dans la recherche

Dans le monde occidental, les animaux ont longtemps été définis comme *fondamentalement différents* et *ontologiquement séparés* des humains, selon des critères arbitraires et changeants, établis par l'humanité elle-même (Wolch, 1996). Cette frontière Animaux/Humains et ces différences dites absolues ont longtemps justifié l'exclusion des animaux de la sphère sociale, subjective et sensible du monde. Toutefois, au cours des dernières décennies, l'accumulation de nouvelles connaissances scientifiques sur la cognition et la sociabilité des animaux a permis de reconnaître qu'ils sont dotés d'une sensibilité aiguë, d'une conscience du monde, de capacités cognitives impressionnantes et qu'ils tissent des liens sociaux profonds (Wolch, 1996; Playoust-Braure et Bonnardel, 2020).

Les animaux, en opposition aux autres « choses vivantes », sont aujourd'hui considérés comme des êtres sentients (Playoust-Braure et Bonnardel, 2020). La *sentience* a initialement été définie par les

philosophes anglo-saxons comme « l'aptitude à éprouver des expériences subjectives » (Giroux, 2020 : 35). Le terme a ensuite été repris dans le monde francophone pour désigner plus largement la « faculté à la fois de sentir, d'éprouver des émotions, d'avoir une vie mentale et de faire des expériences conscientes » (Giroux, 2020 : 35). La perspective antispéciste met de l'avant le fait que les êtres sentients non-humains sont les sujets de leur propre vie et ont des « intérêts à faire valoir » (Playoust-Braure et Bonnardel, 2020 : 37), au même titre que les humains : "it makes sense to say that there are things which are (or are not) in their interests and things which are capable of harming and benefiting them" (Palmer, 2003 : 65). Si ces intérêts sont bien souvent ignorés par les humains, cela n'enlève pas l'importance qu'ils ont pour les animaux eux-mêmes (par exemple leur intérêt à vivre, à se nourrir, à se mouvoir, à s'abriter, à former des liens sociaux, à ne pas souffrir) (Giroux, 2020; Playoust-Braure et Bonnardel, 2020).

De la même manière, en sciences sociales, notamment en géographie, les animaux sont nouvellement considérés comme des acteurs sociospatiaux légitimes. On considère qu'ils détiennent une agentivité qui leur est propre et une expérience subjective du monde : "[a]nimals have their own realities, their own worldviews — in short, they are subjects not objects" (Wolch, 1996 : 25). Ils participent à façonner les espaces géographiques, individuellement et à travers les relations multiples et nuancées qu'ils entretiennent entre eux et avec les humains (Philo, 1995; Wolch, 1996; Hovorka, 2017). En tant qu'experts de leur propre réalité, ils sont détenteurs de savoirs situés<sup>38</sup> et incarnés, issus de *leurs* géographies, de cette expérience unique du monde. Leurs pratiques, leurs relations, leurs savoirs et leurs expériences informent la production des connaissances en géographie (van Dooren & Rose, 2012; Hodgetts & Lorimer, 2020).

En effet, sur le plan épistémologique, la géographie animale contemporaine "offers the possibility of also including nonhumans and animals in the production of knowledge" (Forsyth, 2013 : 532). Johnston explique que les animaux étaient *déjà là*, partout, mais jusqu'à récemment ignorés dans le processus de production des savoirs géographiques : "nonhumans, far from being absent, were

---

<sup>38</sup> La notion de savoirs situés (Haraway, 1988) a été conceptualisée par les chercheuses féministes pour contester une vision hégémonique de la production des savoirs scientifiques, soi-disant objective et neutre. Les savoirs sont produits et détenus par des personnes qui ont une expérience située du monde, une « positionnalité » à l'intérieur des rapports sociaux et des rapports de pouvoir.

'already here' – active partners in self-reinforcing social, ideological and historical networks with human" (2008 : 635).

Au-delà de cette vie subjective et autonome, les animaux sont des êtres dont la vie est "indelibly shaped by the uses that humans formulate for them" (Philo, 1995 : 658). Les relations animaux-humain·e·s sont intrinsèquement inégales et les vies des animaux sont largement teintées de la domination humaine. S'inscrivant dans la branche la plus critique de la géographie animale, qui observe les rapports animaux-humain·e·s sous la loupe des rapports de pouvoir spécistes, les animaux sont ici considérés comme un *groupe social* ayant en commun le fait de ne pas appartenir à l'espèce animale dominante, soit l'humain·e. Par conséquent, en tant que groupe subalterne (ou dominé), les animaux sont subordonnés dans des rapports de domination avec les humain·e·s (Tuan, 1984).

Au sein de cet *ordre du monde spéciste*, tel qu'énoncé par Playoust-Braure et Bonnardel (2020), les animaux subissent une discrimination arbitraire sur la base de l'espèce. Au-delà de leur position subalterne commune, les différentes espèces animales ont différentes réalités, c'est-à-dire qu'elles subissent différents traitements et se voient attribuer divers stéréotypes plus ou moins favorables en fonction de leur position au sein de la hiérarchie sociale des espèces animales (Giroux, 2020). Cette hiérarchie varie en fonction des contextes géographiques, sociaux, culturels, historiques et économiques. Elle influence la nature des relations entre groupes humains et communautés animales à différentes échelles (Hovorka, 2017). Toutefois, une constante difficilement ébranlable est que l'humain·e (l'homme, surtout) trouve toujours sa place au sommet de cette hiérarchie, se donnant le droit d'exploiter tout le reste<sup>39</sup>.

### 3.1.1 L'importance des choix méthodologiques dans le cadre de la recherche avec/sur les animaux

Au regard de cette évolution du statut moral, social et scientifique des animaux, les réflexions et les choix d'ordre méthodologique que nous faisons lorsque nous entamons un projet de recherche

---

<sup>39</sup> Sans que ce soit le sujet de ce mémoire, mentionnons tout de même que certaines cosmologies autochtones (ou non occidentales) conçoivent différemment la position ontologique des animaux dans le monde et nourrissent différentes représentations et relations avec ceux-ci (Hovorka, 2017). Au Canada, voir par exemple les travaux de Todd (2014) et Robinson (2016).

ne sont pas banals : "[m]ethods have ontological consequences; methods 'are political'" (Taylor, 2012: 38). Dans le cadre de la recherche avec/sur les animaux, la méthodologie participe à *positionner* ces derniers à la fois ontologiquement, épistémologiquement et socialement. Les différentes disciplines des sciences humaines (ou sociales), dont la géographie, sont se sont construites sur la base de l'exceptionnalisme humain (Buller, 2015) : "nonhuman 'living things' were largely ignored as beings with their own lives and geographies beyond the charmed circle of human existence" (Philo, 1995 : 658).

De la même manière, les méthodes employées pour comprendre le monde, notamment le rapport de l'Homme à la Nature en géographie, s'appuient largement sur le *langage humain* – un prérequis pour entrer dans la sphère du social (Ingold, 1997; Peggs, 2012; York & Longo, 2017). Cette rupture associée au langage participe à maintenir une discontinuité radicale (Murphy, 1995) entre les animaux et les humain·e·s. Elle s'est longtemps traduite par un abandon des animaux aux sciences naturelles et à leurs méthodes surtout quantitatives. Ainsi, les animaux ont été « construits » par les humain·e·s à travers des divisions ontologiques encore difficilement ébranlables : ils appartiennent à la Nature et à l'Animalité, ils sont définis *en opposition* à la Culture et à l'Humanité, mais plus largement à la subjectivité, à l'agentivité et à la raison (Chapouthier, 2004; Buller, 2014; Proust, 2014). Comme l'explique Latour, la modernité a créé "two entirely distinct ontological zones: that of human beings on the one hand; that of nonhumans on the other" (1993 : 10-11). Les méthodologies ont (re)produit ces divisions : "[m]ethodologies have been the mechanism by which [...] ontological and epistemological divisions have, in the past, been maintained" (Taylor, 2012: 38).

En géographie et ailleurs, les animaux ont longtemps conservé une position métaphorique au sein d'un ensemble – la Nature ou l'environnement (Lorimer, 2010; Buller, 2014; 2015; Hodgetts & Lorimer, 2015). Tel que mentionné précédemment, depuis le fameux « tournant animal » des sciences sociales dans les années 1990, les animaux se voient peu à peu extraits de ce statut d'objets « silencieux » de la nature (Buller, 2015). En géographie animale, ils sont de plus en plus considérés comme des sujets et des acteurs sociospatiaux qui (co)produisent le territoire, les espaces, les paysages – ceux des villes notamment (Wolch, 1996; Hodgetts & Lorimer, 2015; 2020). Malgré tout, les méthodes employées en géographie (et en géographie animale) s'appuient encore largement sur le *langage humain* et les *représentations humaines* du monde et des animaux

(Buller, 2015; York & Longo, 2017). On observe une utilisation presque systématique de méthodes et d'outils traditionnels à la géographie humaine, par exemple les entrevues, les questionnaires, l'analyse de textes, de discours ou même la cartographie dans sa forme la plus usuelle (Buller, 2015).

Pour *vraiment* extraire les animaux de leur statut « passif » imposé, il est aujourd'hui impératif de mettre en lumière (et de rendre justice à) leur expérience vécue, leur réalité matérielle, leur point de vue situé (Wolch, 1996; Buller, 2015; York & Longo, 2017; Hodgetts & Lorimer, 2015; 2020). Il s'agit de considérer leur « voix » (Freeman et al. 2011). Mais comment? D'accord, les animaux ne parlent pas (de la même manière que les humain·e·s), mais est-ce qu'on écoute ce qu'ils nous adressent à leur manière (Buller, 2015; McKiernan & Instone, 2016)?

### *Le choix des mots*

Dans le cadre de la recherche avec des groupes marginalisés, dans ce cas-ci les animaux, il est primordial de se questionner sur les mots utilisés pour désigner les acteurs concernés. À l'instar des méthodologies, les mots choisis ont un poids ontologique et épistémologique. À l'instar de la vaste majorité des recherches sur les animaux en sciences sociales, j'utilise dans ce mémoire les expressions « animaux humains » et « animaux non-humains » pour désigner respectivement les « humain·e·s » et les « animaux ». Cela permet entre autres d'éviter les répétitions en variant les formulations.

À première vue, les termes « animaux humains » et « animaux non-humains » brouillent la frontière Animaux/Humains en soulignant la *continuité* entre l'espèce humaine et toutes les autres espèces animales – les humain·e·s étant des animaux *parmi d'autres* et comme les autres, à peu de choses près (Wolch, 1996; Chapouthier, 2004). À cet égard, Hinchliffe et ses collaborateur·trice·s rappellent que "the 'non' of nonhuman is far from being a straightforward boundary marker" (2005 : 643). Toutefois, le terme « non-humain » (*nonhuman* en anglais) n'est pas idéal, au sens où il peut reproduire le schéma de l'exceptionnalisme humain. En effet, il définit les animaux à la négative, comme ne

faisant *pas* partie de l'espèce humaine. L'humanité demeure ainsi le référent universel ; l'exception à partir de laquelle désigner tous les Autres. Au lieu de marquer une continuité, la formulation négative risque de cimenter la frontière Animaux/Humains.

De même, le terme « non-humain » ou la désignation générale « animaux » – "an infamously collective noun" (Buller, 2015 : 375) – peuvent porter une vision homogénéisante *des* animaux, car ceux-ci se retrouvent tous assignés à la même grande case. Son utilisation doit se faire avec précaution, en signalant toujours la diversité du monde non-humain : "a worldliness of worlds" (Hinchliffe et al., 2005 : 644). Le mieux serait d'utiliser, quand cela est possible, le nom de l'espèce spécifique ou *des* espèces dont il est question (par exemple les chats, les écureuils, les pigeons).

Néanmoins, l'utilisation de termes englobants pour parler des animaux dans leur ensemble est nécessaire, puisque ceux-ci sont impliqués de manière collective et hégémonique dans des rapports de domination. La mobilisation de certaines oppositions, comme « animaux/humains » est nécessaire au travail d'analyse de ces rapports de pouvoir. Bref, une ambiguïté demeure dans l'utilisation des mots pour parler des animaux, mais il est intéressant de constater que le manque de termes satisfaisants est évocateur : il illustre l'anthropocentrisme dans lequel est forgé le langage humain et le monde scientifique.

### 3.2 Développements méthodologiques en géographie animale

Depuis les années 2010, la géographie animale est marquée par des réflexions et des remises en question méthodologiques importantes (Lorimer, 2010; Buller, 2015; Hodgetts & Lorimer, 2015; 2020; Vannini, 2015; Dowling et al. 2017; Gillespie, 2018; 2019; Adams et al. 2021). Devant les nouvelles ambitions d'une géographie tournée vers l'expérience vécue des animaux « dans le monde » (York & Longo, 2017), un auto-examen critique s'impose quant à l'utilisation souvent systématique et exclusive de méthodes empiriques traditionnelles, qui sont celles de la géographie humaine (entrevues, questionnaires, analyse de textes/de discours, etc.). Pour être en cohérence

avec les intentions non-anthropocentristes de la sous-discipline – c'est-à-dire décentrer notre regard des humain·e·s et le rediriger vers les animaux – il s'avère nécessaire de revoir notre manière de *faire la géographie animale*. Effectivement, il est difficile d'agencer les objectifs d'une science sociale *plus qu'humaine* avec des méthodologies tournées vers la collecte, l'interprétation et la critique de représentations *humaines* du monde (Lorimer, 2010).

Pour agir à la hauteur de nos ambitions et faire progresser l'agenda de recherche de notre champ d'étude florissant, nous devons développer les méthodologies et les outils "that may facilitate a rebalancing of this research agenda, towards the lived experiences of nonhuman animals in these shared, relationally configured communities of life" (Hodgetts & Lorimer, 2015 : 192). Ces réflexions traversent en fait plusieurs autres domaines des sciences sociales : la sociologie et l'anthropologie, les études féministes et ethnographiques, et les travaux récents rassemblés sous le parapluie multidisciplinaire des *more-than-human studies*, des *human-animal studies* ou des *critical animal studies* (Candea, 2010; Guillo, 2015; 2016; Hovorka, 2015; Malone et al. 2015; Gillespie, 2017; Hamilton & Taylor, 2017; Kopnina, 2017; Bastian et al. 2017; York & Longo, 2017; Bell et al. 2018; Taylor & Fraser, 2019; Lien & Pálsson, 2021).

### 3.2.1 Dépasser l'anthropocentrisme des méthodes traditionnelles en géographie

Plusieurs chercheur·euse·s soutiennent que les avancées méthodologiques en géographie animale sont à la traîne, et limitées, comparativement à ses développements théoriques et conceptuels (Lorimer, 2010; Buller, 2015; Hodgetts & Lorimer, 2015; Margulies, 2019) :

we tend still to deploy human-centred methods to examine nonhuman phenomena. We currently lack the field skills, instruments, textbooks and training programmes for doing this type of research. This deficit, we would argue, is impeding progress in animals' geographies (Hodgetts & Lorimer, 2015 : 286).

Les raisons de ce retard sont multiples. Elles sont parfois techniques, par exemple la réticence des géographes à investir les technologies de l'image comme la photographie et la vidéo (malgré le caractère visuel de la géographie). Ces images permettent de témoigner de la vie des animaux de manière sensible et évocatrice (Lorimer, 2010). On constate aussi le faible engagement des géographes avec les méthodes d'observation (participante, directe ou indirecte), au profit d'autres

méthodes qualitatives, "purely representational" (Buller, 2015 : 377), comme les entrevues<sup>40</sup>. Il est également possible que la division instaurée entre la géographie humaine et la géographie physique (Cresswell, 2013; Bortolamiol *et al.* 2017), et que l'intérêt de cette dernière pour le monde végétal plutôt qu'animal, aient participé à négliger les géographies *des* animaux (Hodgetts & Lorimer, 2015).

Ainsi, Buller (2015) estime que les géographes se trouvent devant un triple défi méthodologique : 1) construire des méthodologies qui dépassent les catégorisations humaines abstraites des animaux et les considèrent comme des individus et sujets légitimes ; 2) trouver une manière de laisser les animaux *parler* pour eux-mêmes (par exemple par leurs pratiques), au-delà des récits représentatifs ; et 3) favoriser un engagement entre les sciences humaines et les sciences naturelles pour développer des méthodologies qui combinent leurs compétences. Impérativement, la méthodologie en géographie animale doit relever le défi de pratiquer ce qu'elle prêche, c'est-à-dire décentrer son regard, des humain·e·s vers les animaux, dans la praxis (Dowling et al. 2017) : "[t]his is a shift in perspective: nothing more, but also nothing less" (Hodgetts & Lorimer, 2015 : 192).

### 3.2.1.1 L'ethnographie multiespèce : une priorité donnée aux méthodes visuelles

Les ethno-méthodologies, notamment l'ethnographie multiespèce (*multispecies ethnography*), sont devenues très populaires en géographie animale et dans d'autres disciplines des sciences sociales en réponse au défi méthodologique lancé. Elles ont en commun une attention particulière aux pratiques routinières, aux interactions, aux mobilités, aux rencontres affectives et intimes (Buller, 2015; Gillespie, 2017; 2019; Holmberg, 2019; Hodgetts & Lorimer, 2020), dans l'optique où les relations animaux-humain·e·s sont construites "through multiple layers of interactional practice" (Buller, 2015 : 378). Ainsi, il s'agit de fréquenter les lieux où se déploient la vie des animaux et les relations animaux-humain·e·s (Arluke & Sanders, 1996) : les espaces d'exploitation et de confinement (Estebanez, 2010; Gillespie, 2018), de *care* formel ou informel (Van Patter &

---

<sup>40</sup> C'est un phénomène que je peux confirmer de mon expérience de la formation en géographie au premier cycle et au deuxième cycle, dans le contexte québécois et montréalais. D'une part, dans les cours de méthodologie, nous sommes beaucoup moins (voire pas du tout) formé·e·s aux méthodes d'observation, comparativement aux autres méthodes de collecte de données qualitatives comme les entrevues. D'autre part, l'absence de la géographie animale au sein des plans de cours des universités québécoises freine assurément le développement de cette branche de la géographie et *de facto* le développement de méthodologies innovantes pour mieux comprendre les vies des animaux et les relations animaux-humain·e·s.

Hovorka, 2018; Blattner, Donaldson & Wilcox, 2020; Meijer, 2021), de cohabitation intime, quotidienne, parfois conflictuelle (McKiernan & Instone, 2016; Holmberg, 2019; Marx, 2019a; 2019b). L'ethnographie multiespèce vise ainsi à étudier les « zones de contact » (Haraway, 2007) où la frontière entre Nature et Culture s'effrite (Kirksey & Helmreich, 2010). Elle révèle comment les vies d'une multitude d'organismes sont enchevêtrées. D'un point de vue ontologique et épistémologique, les animaux et les humain·e·s sont replacé·e·s sur un continuum horizontal et la subjectivité des animaux est prise au sérieux (Wolch, 2002).

L'ethnographie multiespèce connaît un essor multidisciplinaire récent. Elle donne lieu à des échanges enrichissants entre les sciences sociales (comme la sociologie, l'anthropologie et la géographie) et les sciences naturelles (comme la primatologie, l'éthologie, la biologie et l'écologie) (Kirksey & Helmreich, 2010; Malone et al., 2014; De Wolff, 2017). Elle encourage des chercheur·euse·s de différents horizons à réfléchir et travailler ensemble pour développer une compréhension sensible des relations animaux-humain·e·s et du « devenir ensemble » (*becoming with*) (Hinchliffe et al., 2005; Haraway, 2007; 2016; van Dooren & Rose, 2012; Ginn, 2014; Houston et al., 2018; Arcari et al. 2021).

L'ethnographie multiespèce combine des méthodes visuelles qui permettent d'attester avec sensibilité de la vie et des conditions matérielles d'existence des animaux (les animaux « dans le monde »), à des méthodes plus traditionnelles qui révèlent les représentations humaines des animaux (les animaux « dans notre tête ») (York & Longo, 2017). Concrètement, l'observation participante et le recours à des technologies pour capturer des images statiques ou en mouvement (et parfois d'autres données qui éclairent les dimensions sensorielles) sont jumelés à des méthodes plus traditionnelles comme les entretiens, afin d'assurer une triangulation dans l'analyse des données (ex. Fuentes, 2010; Malone et al. 2014; Van Patter & Hovorka, 2018; Taylor & Fraser, 2019). Il ne s'agit donc pas de délaisser complètement les méthodes que l'on connaît déjà, mais de reconnaître qu'elles ne sont pas suffisantes pour accomplir ce que la géographie animale souhaite faire aujourd'hui, c'est-à-dire laisser les animaux "speak for themselves" (Bear et al. 2017: 225).

Pour le formuler dans les termes de Philo et Wilbert (2000), il s'agit de tourner notre attention vers les lieux bestiaux (*beastly places*) – vers les animaux eux-mêmes, vers leurs pratiques (qui parlent pour elles-mêmes), dans les lieux qu'ils investissent à leur manière – et de délaisser un peu les

espaces animaliers (*animal spaces*), déjà très investis par les géographes, qui nous informent surtout de l'ordre spatial *imposé* aux animaux par les humains (Hodgetts & Lorimer, 2015; Van Patter & Hovorka, 2018). Les *beastly places* sont peu investis par les géographes, probablement parce que pour s'intéresser à l'expérience spatiale subjective des animaux, il faut explorer et tester des méthodes originales (Hodgetts & Lorimer, 2015), et que celles-ci peuvent être déstabilisantes pour les chercheur·euse·s : "troublesome, emergent and messy" (Buller, 2015 : 376).

Voici une description sommaire de trois méthodes visuelles préconisées en géographie animale, dont s'inspire fortement la méthodologie de ce mémoire : l'observation participante multiespèce, les images statiques et en mouvement, et les entrevues de type *go-along*.

### *L'observation participante multiespèce*

Une définition de l'observation participante dans sa forme la plus simple serait la suivante : "a mode of study that emphasizes direct engagement or 'being there' as the main mode of learning" (McLauchlan, 2021 : 400). Plusieurs décennies avant le tournant animal des années 1990, certains anthropologues connus ont documenté leurs observations des relations animaux-humains dans des communautés autochtones et pastorales (1930-1950). Jumelant notes de terrains minutieuses et photographies évocatrices *in situ*, ils avaient une approche multiespèce de l'ethnographie avant l'heure (Carrier et al. 2021; Fijn, 2021).

Cette ethnographie s'était révélée efficace pour accéder directement à l'habitat et aux comportements des animaux, mais aussi pour s'engager activement dans la communauté et profiter d'un partage des savoirs (Fijn, 2021). Toutefois, à certains égards, les pratiques et les temps ont changé : les stratégies ethnographiques de l'époque impliquant la mise en captivité ou la chasse des animaux (Fijn, 2021) ne sont plus encouragées aujourd'hui, en raison de nouvelles considérations éthiques qui remettent en question les rapports de domination et d'exploitation. Aussi, les ethnographes ne se lancent habituellement plus dans une immersion totale de plusieurs mois ou années au sein d'un unique site d'étude, à quelques exceptions près (ex. Candea, 2010; Pettitt & Hovorka, 2020). Cela sans pour autant négliger l'importance d'une implication temporelle notable, nécessaire pour accomplir une observation détaillée des modes d'habiter du paysage.

L'observation participante multiespèce telle qu'elle est mise en œuvre aujourd'hui (ex. McKiernan & Instone, 2016; Gillespie, 2018; Van Patter & Hovorka, 2018) rend compte de l'expérience matérielle des animaux et des relations animaux-humain·e·s : "approaching animals as research subjects or participants, taking seriously their world-making practices" (Hovorka, McCubbin & Van Patter, 2021 : 11). Dans sa division du temps et des sites d'étude, elle rappelle l'ethnographie multisite de Marcus (1995), où la pratique ethnographique "moves from its conventional single-site location [...] to multiple sites of observation and participation" (Marcus, 1995 : 95). Finalement, en comparaison à l'observation des humain·e·s, la dimension multiespèce de l'observation participante n'a en fait rien d'extraordinaire ou de très différent dans la pratique :

[I]ike ethnographers focusing on human subjects, multispecies ethnographers typically spend a period of time with their subjects using the core ethnographic method of participant observation, a method at times colloquially (and descriptively) referred to as 'deep hanging out' in which the ethnographer develops a sense of the lifeways of others through participating in aspects of their lives and reflecting upon the experience (McLauchlan, 2021 : 400).

### *La photographie et les images en mouvement*

À l'ère de l'écran, les images statiques et les vidéos, ou images en mouvement (*moving images*), constituent l'une des principales manières dont nous expérimentons et comprenons le monde (Lorimer, 2010). Les médias visuels mettent de l'avant les dimensions performatives, affectives et multisensorielles très riches des relations, notamment des relations multiespèces (Latham & McCormack, 2009). Les images ont un pouvoir plus que représentationnel : par leur visualité haptique, elles donnent des doigts aux yeux, des *fingery eyes* dans les mots de Hayward (2010).

Les biologistes et les éthologues ont longtemps utilisé les films pour analyser le comportement animal et les interactions animaux-humain·e·s, développant des techniques et technologies innovantes. Il existe un long historique d'utilisation de films en anthropologie également, où l'objectif a d'abord été de recueillir une représentation objective du comportement animal. Lorimer (2010) explique qu'en géographie animale, les images sont aujourd'hui générées et analysées pour démontrer les diverses formes de savoirs, d'habiletés, de pratiques incarnées qui peuvent échapper au texte (*by witnessing animals*). La prise d'images et leurs usages sont plus réfléchies, participatives et expérimentales (comme la *participatory photography*) (Richardson-Ngwenya,

2014; Alam et al. 2018; Haanpää et al. 2021). Elles gagnent tranquillement en popularité au sein de la sous-discipline (ex. Bear et. 2017; Gillespie, 2018; Margulies, 2019).

### *Entrevues go-along*

Contrairement aux habituels entretiens semi-dirigés tenus dans des lieux déconnectés du phénomène étudié, l'approche des entrevues de type *go-along*, *walk-along* ou *walking-while-talking* est d'ancrer la discussion et le partage des savoirs "in time, space and place" (Adams et al. 2021 : 4). Cette méthode favorise les discussions fortuites "rich in spatial knowledge" et les apprentissages multiples "through moving, attending, working, walking, talking, doing and picturing" (Dowling et al. 2017 : 825).

À titre d'exemple, le·la chercheur·euse peut suivre des bénévoles ou des citoyen·ne·s, considéré·e·s ici comme des guides expert·e·s de leur réalité "who show them around their worlds" (Pitt, 2015: 48). Comme pour l'observation participante, ces marches accompagnées sont propices à la découverte multisensorielle du phénomène étudié, car elles encouragent non seulement une communication décontractée, mais aussi "incitements to touch, look, listen or smell further" (Adams et al. 2021 : 3). Le·la chercheur·euse devient plus sensible à l'environnement matériel des animaux : il·elle "is attuned to the liveliness of the landscape, including encounters with other species as a basis for conversation" (Adams et al. 2021 : 3).

Malgré la mise en œuvre de plus en plus récurrente de ces méthodes visuelles, des biais anthropocentristes persistent. Comme l'expliquent Hodgetts et Lorimer, celles-ci impliquent plus souvent qu'autrement

participant observation of *humans* in their interactions with nonhumans; interviews with *human* subjects about their experiences with nonhumans; discourse analysis of *human* representations and mobilizations of nonhumans; and the like – leads to the retention of a bias towards human sensings of nonhumans (2015 : 287).

En réponse à cette critique, ma stratégie pour mettre en lumière le point de vue animal dans ma démarche méthodologique est de prendre les chats pour « point de départ ». C'est la raison pour laquelle j'ai choisi l'observation participante multiespèce comme méthode de collecte de données

principale. Concrètement, durant ces observations, les chats demeuraient le point de référence, c'est-à-dire que j'observais les chats *seuls*, les chats *entre eux*, les chats *à la rencontre* des humain·e·s (et non l'inverse), les chats *à la rencontre* des autres espèces animales, l'utilisation de l'environnement physique *par* les chats. Je n'ai pas trouvé de recherches en sciences sociales et en géographie animale ayant documenté par l'observation participante les chats *indépendamment* des humain·e·s et les pratiques autonomes des chats dans les espaces publics. Les études qui ont mobilisé l'observation participante pour mieux comprendre la réalité urbaine des chats et les relations chats-humain·e·s se sont surtout contenté d'observer les humain·e·s (notamment les *caretakers*) "in their interactions with nonhumans" (Hodgetts et Lorimer, 2015 : 287).

### 3.2.1.2 Vers un anthropomorphisme responsable et informé

La mise en œuvre d'une méthodologie ethnographique multiespèce qui met de l'avant le « point de vue animal » peut faire sourciller en raison des biais d'interprétation inévitables qu'elle suscite (Couvry, 2022). Évidemment, il est impossible de se défaire de notre point de vue humain du monde et c'est pourquoi certain·e·s chercheur·euse·s peuvent hésiter à se lancer, par exemple, dans l'entreprise de l'observation participante multiespèce ; par peur d'anthropomorphisme.

Selon les différentes définitions données à l'anthropomorphisme, il s'agit tantôt de l'attribution d'états mentaux humains (pensées, sentiments, motivations) à des animaux, tantôt de l'attribution de caractéristiques exclusivement humaines à ceux-ci (Serpell, 2003). Ces définitions peuvent être critiquées pour plusieurs raisons, car aujourd'hui plus que jamais, nous (re)connaissons les différences *et* les ressemblances entre les animaux humains et non-humains. L'humain·e constituerait donc « un repère parmi d'autres, pouvant servir de modèle pour interroger les espèces » (Baratay, 2017 : 25). Dans cette optique, « les animaux et les humains se transmettent mutuellement des éléments interprétables » (Couvry, 2022 : 67).

Si l'anthropomorphisme a longtemps été un sujet tabou (Hodgetts & Lorimer, 2015), présenté comme quelque chose de négatif et d'inéluctable (Lehman, 1997), les chercheur·euse·s en sciences sociales n'hésitent plus à l'aborder avec nuances et à en offrir des interprétations nouvelles, basées sur leurs expériences académiques (du terrain multiespèce), personnelles (de la cohabitation quotidienne avec des animaux) et surtout, en s'appuyant sur les savoirs situés des personnes qui

passent beaucoup de temps (ou leur vie!) auprès des animaux (Anderson, 2003; Brandt, 2004; Milton, 2005; Johnston, 2008; Bear, 2011; Marx, 2019).

À cet égard, Johnston (2008) propose la notion d'anthropomorphisme responsable et informé<sup>41</sup>. Inspirée de la réflexion de Ingold (1994; 2000) sur les savoirs pouvant émerger de la connexion et de la proximité entre des êtres, cette notion suggère qu'une compréhension mutuelle "might develop as a result of daily experience, learned practices and shared events" (2008 : 643). En ce sens,

[t]hose who share their lives with nonhumans for any reason – food, work, or companionship – may share this potential to know with and about them. [...] [T]hey might encourage a responsible and informed anthropomorphism that might speak to a more intuitive animal ethics (Johnston, 2008 : 643).

*Passer du temps* avec les animaux serait finalement beaucoup plus fructueux que de se cantonner derrière la peur de l'anthropomorphisme. Pour Couvy, il est préférable de « tenter une exploration, tâtonnante certes, mais potentiellement fertile, des rencontres que nous faisons, plutôt que de cloisonner un espace stérile d'interprétation, réduit à ce qui nous est drastiquement similaire » (2022 : 72). Par ailleurs, les biais d'interprétation ne sont pas le propre de la recherche sur les animaux : c'est un enjeu dans la recherche avec des groupes humains également. Les chercheur·euse·s doivent naviguer les biais à partir de leur positionnalité, sans prétendre à une supposée neutralité de leur point de vue sur le monde (Haraway, 1988).

### 3.3 Démarche méthodologique

Informée des développements méthodologiques récents en géographie animale, des limites et des défis identifiés par les géographes, mais aussi des considérations ontologiques et épistémologiques importantes à prendre en compte, je me suis lancée dans la préparation de ma stratégie de collecte de données. Néanmoins, après une recension exhaustive de la littérature scientifique en géographie animale, avec une attention particulière aux méthodologies des recherches mobilisant

---

<sup>41</sup> On peut aussi parler d'un « anthropomorphisme de questionnement », comme proposée par Éric Baratay (2017).

l'ethnographie multiespèce et plus précisément l'observation participante, j'avais encore plusieurs questionnements sur le *comment*<sup>42</sup>.

Les méthodes et les outils d'observation sont souvent très peu détaillés dans les articles scientifiques. Comment les sites d'études ont-ils été choisis? Combien d'heures d'observation ont-elles été effectuées (en tout, par site)? Ces heures étaient-elles réparties en fonction d'un horaire particulier, adapté au phénomène, aux espaces et aux espèces animales étudiés? Quel était le format de prise de notes durant ces observations? Se faisait-elle de manière intuitive dans un calepin, selon un guide ou encore une grille préétablie/malléable? Ensuite, et surtout : est-ce que les techniques et outils mis en œuvre se sont révélés efficaces? Quels réajustements ont dû être faits en cours de route, si c'est le cas? Bref, des aspects de la démarche scientifique qui méritent d'être exposés, surtout au sein d'une sous-discipline en pleine effervescence qui réévalue ses stratégies méthodologiques.

Le manque de repères n'a pas été qu'un frein : il a représenté une opportunité d'explorer, de tester et d'accepter la part de désordre (*messy-ness*) que cela implique (Taylor, 2012). En me lançant, j'ai retenu deux éléments de ce débroussaillage méthodologique. Pour cette recherche, je tenais à 1) répondre à l'appel de la géographie animale par une méthodologie qui met de l'avant, autant que possible, le point de vue des chats ; et 2) m'assurer de présenter mes réflexions et ma démarche de manière exhaustive, et effectuer un retour critique sur ses apports et ses limites (voir la fin du quatrième chapitre).

### 3.3.1 Type de recherche

D'abord, précisons que cette recherche est de type fondamental : elle participe à l'avancement des connaissances sans susciter de changement ou d'intervention immédiate. Elle est surtout caractérisée par un effort d'analyse conceptuelle, c'est-à-dire une interprétation des résultats qui s'appuie sur des concepts-clés de la géographie animale (présentés au chapitre 2). Ensuite, la démarche est de type exploratoire et descriptif, c'est-à-dire qu'elle est basée sur l'observation empirique de la réalité pour définir les principaux éléments du phénomène étudié. C'est ce qui est

---

<sup>42</sup> Des questions qui ont été répondues *en partie* seulement en étendant ma recension des écrits aux disciplines de l'anthropologie et de la sociologie, entre autres.

préconisé quand le sujet d'étude (et le terrain) est peu connu, comme c'est le cas ici. Bien que la recherche soit descriptive, donc qu'elle cherche à dégager et caractériser les principales dimensions du phénomène étudié, j'avance les grandes lignes d'une interprétation (sans nécessairement fournir une explication, car je suis à la recherche du *quoi*, et non du *pourquoi*). Finalement, la présente démarche est heuristique et inductive, c'est-à-dire qu'elle est guidée par les découvertes et les matériaux empiriques.

### 3.3.2 Délimitation du secteur à l'étude

Cette recherche se déroule dans le quartier Hochelaga à Montréal. Mais pour donner un cadre plus précis à la sélection des sites d'étude (pour l'observation) et à l'échantillonnage (pour les entrevues), je devais établir une délimitation du terrain d'étude : où s'arrête et où commence le « quartier Hochelaga »? La délimitation du secteur à l'étude s'est faite progressivement, au fil de mes rencontres sur le terrain. En effet, je me suis appuyée sur l'interprétation subjective des limites données par les habitant·e·s de Hochelaga à leur propre quartier.

À l'instar d'Alvarez (2020), j'ai rapidement constaté que les frontières données à ce que les gens appellent « Hochelaga » ou « Hochelaga-Maisonneuve »<sup>43</sup> sont floues et changeantes, selon les usages et représentations de chacun·e : les « résidents [sic] participent eux-mêmes à des découpages territoriaux qui vont de pair avec leurs pratiques » (Alvarez, 2020 : 102). Elles ne correspondent pas nécessairement aux divisions administratives du district électoral de Hochelaga et peuvent même dépasser les frontières de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. La Ville de Montréal reconnaît elle-même qu'il existe des « territoires montréalais (quartier) identifiés et reconnus par les acteurs locaux sur la base de l'historique, de l'appartenance et de l'organisation sociocommunautaire et des enjeux en présence » (Montréal, 2014).

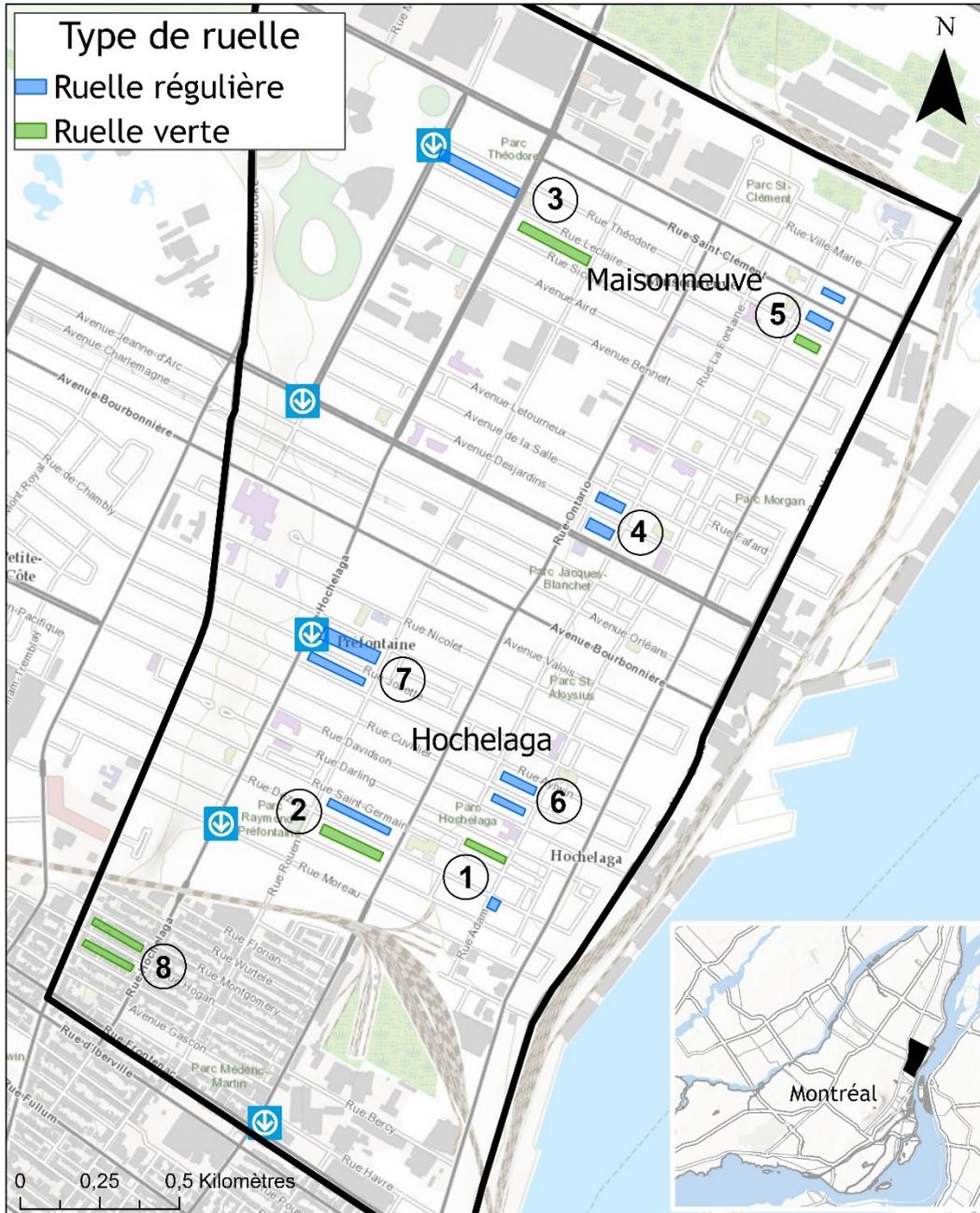
Les personnes que j'ai rencontrées sur le terrain sont assez unanimes quant aux limites nord-sud du quartier Hochelaga, soient la rue Sherbrooke au nord et la rue Notre-Dame au sud. À l'est, les environs du boulevard Pie-XI tracent une ligne imprécise entre le secteur Hochelaga et le secteur Maisonneuve, mais dans l'ensemble, jusqu'à la voie ferrée à l'est de la rue Viau, les gens

---

<sup>43</sup> Dans ce mémoire, pour simplifier la lecture, j'ai privilégié l'utilisation de la dénomination concise « Hochelaga », mais elle réfère au même territoire que ce que plusieurs nomment Hochelaga-Maisonneuve.

considèrent qu'il s'agit de « Hochelaga ». Durant le recrutement des participant·e·s, j'ai reçu des messages de personnes résidant à l'ouest de la voie ferrée qui marque le début de l'arrondissement de Ville-Marie. Ces personnes (et plusieurs autres) étirent la limite ouest de Hochelaga à la rue Frontenac (sur le territoire de l'arrondissement de Ville-Marie).

Figure 3.1 Délimitation du secteur à l'étude et localisation des sites d'observation



Sources : Ville de Montréal, Esri Canada  
Autrice : Joannie Beaulne (2023)

Système de coordonnées : GCS North American 1983  
Projection : Lambert Conformal Conic

Les délimitations du secteur à l'étude ont été déterminées en fonction de ces représentations individuelles et collectives (Metton, 1969) (voir Figure 3.1). Les sites d'études, composés de ruelles (pour l'observation), sont situées à l'intérieur de ces limites. Quant aux personnes interrogées, elles résident à l'intérieur de ces limites ou fréquentent ce territoire sur une base régulière.

### 3.3.3 Méthodes et outils de collecte de données

Deux principales méthodes de collecte de données ont été mobilisées dans le cadre de cette recherche : l'observation participante multiespèce et de les entrevues semi-dirigées. Le tableau ci-dessous permet de visualiser la collecte de données en chiffres.

Tableau 3.1 La collecte de données en chiffres

| Méthodes                             |   |
|--------------------------------------|---|
| Observation participante multiespèce | <b>8</b> sites<br><b>70</b> heures<br><b>123</b> descriptions (+ photographies) |
| Entrevues semi-dirigés               | <b>16</b> participant·e·s   |
| Entrevues informels                  | <b>6</b> informatrices clés   |

Le recrutement, le déroulement de la collecte de données, les outils et le portrait de l'échantillon sont explicités dans les sections qui suivent. Mais avant tout, pour bien saisir la suite, il est nécessaire d'apporter quelques précisions sur *qui* sont les chats et les humain·e·s dont il est question dans la collecte de données. Même si plusieurs acteurs agissent de près ou de loin dans la vie des chats à Hochelaga (autorités municipales, organismes spécialisés, bénévoles du programme CSRM, etc.), j'ai choisi de privilégier spécifiquement les *habitant·e·s du quartier* : celles et ceux qui côtoient les chats tous les jours, au sein d'espaces de vie partagés (les ruelles, les cours arrière). Ces humain·e·s témoignent de la réalité matérielle et de l'expérience vécue des chats. Ce sont celles et ceux qui *font l'expérience de* la cohabitation chats-humain·e·s au quotidien et donc qui coconstruisent le paysage urbain *avec les chats*.

Quand je parle des « habitant·e·s » humain·e·s de Hochelaga, je parle des personnes qui résident dans le quartier, mais aussi, plus largement, de celles qui le fréquentent avec assiduité. Cela en accord avec la notion d'*habiter*, définie « comme la spatialité typique des acteurs » (Lévy et Lussault, 2013 : 482). L'habiter dépasse ainsi le simple fait de « résider » quelque part, dans bien des cas. Cette conception élargie de l'habiter convient par ailleurs à une démarche d'observation participante où il est impossible de savoir si les humain·e·s observé·e·s résident dans le quartier (mais ils·elles le fréquentent visiblement).

Quant aux chats considérés dans les observations, il s'agissait de tous ceux qui étaient présents dans les ruelles quand j'y étais, sans égard à leur « statut ». En d'autres mots, je prenais en compte tous les chats qui se promenaient librement dans les espaces publics, peu importe leur situation (plus ou moins visible) de vie, de logement, de santé (ex. qu'ils soient errants ou non). C'est le fait de naviguer l'espace public urbain en tant qu'animal urbain (ici chat urbain), qui est le sujet de ce mémoire.

### 3.3.3.1 Observation participante multiespèce dans les ruelles de Hochelaga

L'observation participante multiespèce constitue la méthode de collecte de données principale de ce mémoire. J'ai réalisé un total de 70 heures d'observation dans huit sites d'étude constitués de ruelles et de cours arrière, selon un horaire réfléchi et à l'aide d'une grille d'observation adaptée au terrain. J'ai également pris des photographies, de manière non systématique, pour accompagner certaines descriptions écrites. Comme exposé dans la première partie de ce chapitre, l'observation participante est l'une des méthodes visuelles priorisées pour l'étude des pratiques des animaux et des enchevêtrements multiespèces, surtout parce qu'elle met en lumière l'expérience matérielle des animaux « dans le monde » ; elle témoigne de *leurs* géographies (York & Longo, 2017; Hodgetts & Lorimer, 2020). Ce choix méthodologique s'est donc fait dans la volonté de répondre aux ambitions actuelles de la géographie animale.

Peu renseignée sur la méthode et les outils d'observation privilégiés en géographie animale (car les démarches sont peu détaillées dans les articles scientifique, tel que mentionné précédemment), je me suis tournée vers la méthodologie d'observation participante préconisée par l'anthropologue de la ville Nathalie Boucher (2012). Elle s'appuie sur l'ethnographie urbaine, les théories et concepts

de l'École de Chicago et de l'anthropologie de la communication (Goffman, 1973; Winkin, 2001; Low, 2000). L'objectif est de comprendre l'expérience et l'utilisation des espaces publics urbains par certains groupes sociaux (humains) : leurs interactions sociales ou avec l'aménagement, leurs activités, leurs comportements verbaux et non verbaux. Boucher (2012) procède entre autres à des « suivis des interactions » (ou pistages) : des descriptions ethnographiques détaillées des scènes observées. Chaque personne ou groupe observé (nommé unité de participation) est numéroté dans une grille et y sont associées ses données sociodémographiques présumées : genre, âge, appartenance ethnoculturelle, représentation sociale (ex. étudiant·e, travailleur·euse, touriste).

J'ai eu la chance d'être formée à cette méthode au courant des dernières années. J'ai appris à maîtriser les outils par la pratique. En effet, mon implication dans divers projets de recherche m'a amenée à effectuer plusieurs centaines d'heures d'observation dans différents espaces publics de Montréal. Laissant de côté le flou autour des méthodes et des outils d'observation utilisés en géographie animale, j'ai décidé de plutôt tester ceux offerts par l'anthropologie urbaine. Même si la méthode et les outils en question sont construits de manière anthropocentrée, j'avais l'intuition, d'une part, qu'ils seraient appropriés pour l'observation de la cohabitation animaux-humain·e·s, sous condition de quelques ajustements (une hypothèse qui s'est avérée) et d'autre part, que ce « test » méthodologique constituerait un apport intéressant au changement de perspective méthodologique souhaité en géographie animale. Mais c'était en quelque sorte un pari. J'ai commencé mon terrain en ayant plusieurs questionnements en tête. Comment nommer les pratiques des chats? Comment décrire leurs interactions avec les humain·e·s et les autres espèces animales? Serai-je réellement en mesure d'observer les chats, ou se cacheront-ils systématiquement en me voyant apparaître dans la ruelle<sup>44</sup>? Ces questions et ces inquiétudes ont été répondues de manière organique au fil de ma présence sur le terrain.

Concrètement, l'observation s'est déroulée en deux temps. D'abord, une période d'observation *exploratoire*, seule ou accompagnée de participant·e·s humain·e·s, m'a permis de me familiariser avec les espaces et leurs usager·ère·s, de faire la sélection des sites d'étude (ruelles) et de préparer

---

<sup>44</sup> D'ailleurs, le fait de se lancer dans cette recherche, dans une démarche de terrain multiespèce, était insécurisant en soi. Allais-je en tirer quelque chose de pertinent pour les chats et les humain·e·s de Hochelaga, mais aussi plus largement pour la géographie et pour l'administration des villes?

le calendrier et la grille d'observation. Ensuite, c'est par l'observation *systematique*, munie de la grille d'observation, que j'ai récolté les données soumises à l'analyse (descriptions écrites et photographies). Le déroulement de chacune des trois grandes étapes est détaillé ci-bas.

### 1) *L'observation exploratoire*

Entre le 29 juin et le 26 août 2021, j'ai réalisé 13 heures d'observation exploratoire. J'avais débuté le processus de recrutement des participant·e·s pour les entrevues quelques jours avant d'aller explorer les ruelles du quartier (affichage en personne et en ligne les 25 et 26 juin) et j'ai rapidement été très occupée par les appels, les messages sur les réseaux sociaux et les premières rencontres avec les personnes intéressées, très nombreuses (voir la section 3.3.3.2 au sujet du processus de recrutement pour les entrevues). Devant cet engouement, j'ai débuté les entrevues semi-dirigées plus rapidement que prévu, ce qui, de manière inattendue, s'est révélé très utile à mon processus d'observation exploratoire. En effet, plusieurs participant·e·s ont généreusement proposé de me faire visiter « leur » ruelle et celles qu'ils·elles fréquentent régulièrement. Les participant·e·s étaient très enthousiastes à l'idée de me guider à travers ces ruelles, de me présenter les chats qu'ils·elles connaissent, de m'indiquer les endroits où étaient déposés des abris, des bols de nourriture et d'eau. L'observation exploratoire que je pensais mener seule s'est transformée en une série de promenades accompagnées, très riches en savoirs situés, à l'image de la méthode *go-along* décrite précédemment.

Au total, j'ai visité à la marche plus d'une trentaine de ruelles dans le quartier en prenant des notes de mes observations et des propos de mes accompagnateur·trice·s (le cas échéant) dans un petit calpin de terrain : localisation de la ruelle, achalandage, sommaires des pratiques et interactions des chats et des humain·e·s, traces de pratiques de *care* et caractérisation générale de la ruelle. Ces visites duraient entre 30 et 90 minutes, plusieurs ruelles étaient parcourues. Ces observations exploratoires et les discussions avec les participant·e·s ont renseigné à la fois le choix des ruelles étudiées, l'élaboration d'un calendrier d'observation et l'adaptation de la grille d'observation.

## 2) *Le choix des sites d'étude et le calendrier d'observation*

La sélection des ruelles s'est faite sur la base de mes propres observations et des recommandations des participant·e·s. J'ai tenté de retenir une variété de ruelles en termes d'achalandage de chats et d'humain·e·s, de signes d'appropriation (allure vivante ou plutôt déserte), de type (verte ou régulière) et de localisation (assurer une bonne répartition dans le secteur à l'étude). De plus, j'ai voulu inclure des ruelles où l'on trouvait des traces de pratiques de *care* récentes (bols d'eau et de nourriture, abris). Grâce à la fine connaissance que les participant·e·s ont de l'histoire de certaines ruelles ou de certains chats, j'ai aussi pu sélectionner des ruelles ayant fait l'objet d'interventions de *care* plus importantes, comme le trappage d'une colonie de chats errants via le programme CSRM ou la prise en charge informelle de portées abandonnées.

Avant de débiter le terrain, j'avais envisagé la possibilité de faire de l'observation à partir de certaines cours arrière riveraines (c'est-à-dire qui bordent les ruelles), afin d'avoir un point de vue différent, une autre perspective à partir de laquelle observer le transit des chats entre la maison (espace privé) et la ruelle (espace public) ; à partir de cet espace public-privé que constitue la cour résidentielle (avec une attention particulière à la navigation de ses frontières plus ou moins perméables). Encore une fois, la générosité des participant·e·s et leur grand intérêt pour ma recherche se sont transformés en opportunité : j'ai eu accès à une cour arrière, au site 4, à partir de laquelle mener mes observations.

Chaque site d'observation est composé de deux ou trois ruelles parallèles (voir la figure 3.1 présentée plus haut). Chacun des sites présente un agencement différent de types de ruelles (vertes, régulières, les deux). Mis à part le site 4 qui se distingue par l'accès à une cour arrière, le site 1 est lui aussi plus particulier : il s'agit d'un coin de rue. Le visitant moi-même assidument dans ma routine quotidienne, je savais qu'il était fréquenté par de nombreux chats, des « réguliers » du secteur. J'ai décidé d'y observer les pratiques et interactions des chats sur les terrains avant des immeubles, sur le trottoir et dans la rue ; encore une fois, un changement de perspective. C'est le seul site qui ne comporte pas de ruelle. Les huit sites d'observation sont assez bien répartis dans le secteur à l'étude : on retrouve trois sites dans le secteur Maisonneuve-Viauville (à l'est du boulevard Pie-IX), quatre sites dans le secteur Hochelaga (à l'ouest du boulevard Pie-IX) et un site dans le secteur Sainte-Marie (à l'ouest de la voie ferrée) (figure 3.1).

L'assemblage des ruelles en paires ou en trio pour former des sites d'étude n'était pas pressenti au départ. C'est encore là durant les marches exploratoires avec des participant·e·s que j'ai constaté le lien qui existait entre certaines ruelles, en raison des relations de voisinage, mais aussi des pratiques routinières des humain·e·s et des chats, qui parcourent ces ruelles régulièrement. Elles sont séparées par des rues, mais jointes par des usages et des usager·ère·s commun·e·s, ce qui confirme qu'elles constituent en fait des espaces de vie. Elles reflètent une expérience concrète des liens entre acteurs et espaces (Di Méo, 1998). Cette « expérience concrète » des ruelles par les chats, par les humain·e·s, par moi-même, est centrale à ma recherche.

Tel que recommandé par Boucher (2012), j'ai prévu un calendrier pour l'observation systématique par site. J'ai réparti des plages horaires de deux heures chacune à différents moments de la journée (matin, après-midi, soir) et de la semaine (semaine, fin de semaine). Plusieurs participant·e·s m'avaient conseillé de ne pas faire d'observation durant la période la plus chaude de la journée, soit entre midi et 16h00. En plein après-midi, les chats sont cachés sous les balcons ou dans les maisons, ils dorment ou se reposent. J'en ai moi-même fait l'expérience durant les visites exploratoires : la chaleur et le soleil plombant du milieu de la journée se fait lourd dans les ruelles. Leur sol asphalté (noir/gris) absorbe la chaleur et même dans les ruelles les plus végétalisées, on trouve généralement peu d'ombre. Pour les chats comme pour les humain·e·s (dont l'observatrice!), ce n'est pas agréable. J'ai décidé d'exclure la période de midi à 16h du calendrier et de concentrer les périodes d'observation de 8h à 12h et de 16h à 21h, dans l'espoir de croiser plus de chats.

J'ai aussi exclu la nuit, en raison de la faible visibilité et de mon sentiment d'inconfort. Il n'y a pas ou très peu d'éclairage dans les ruelles. Les chats sont difficilement observables après le coucher du soleil : dès 20h30 ou 21h en été, et encore plus tôt en automne. J'avais beaucoup de difficulté à les repérer et à voir mes propres notes. De plus, autour des mêmes heures, la combinaison de la noirceur et de la nature semi-privée des ruelles rendait ma présence inconfortable, pour moi-même, mais j'imaginai que ce l'était aussi pour les résident·e·s, qui pouvaient bien se dire : « qui est-ce qui flâne derrière chez nous à cette heure » ? Les ruelles appartiennent techniquement au domaine public, mais dans les faits, elles sont souvent perçues et vécues comme un prolongement des cours arrière privées, d'où leur statut ambigu. La nuit venue, j'avais l'impression que ma présence et mes actions, difficiles à distinguer, pouvaient devenir beaucoup plus dérangeantes que le jour.

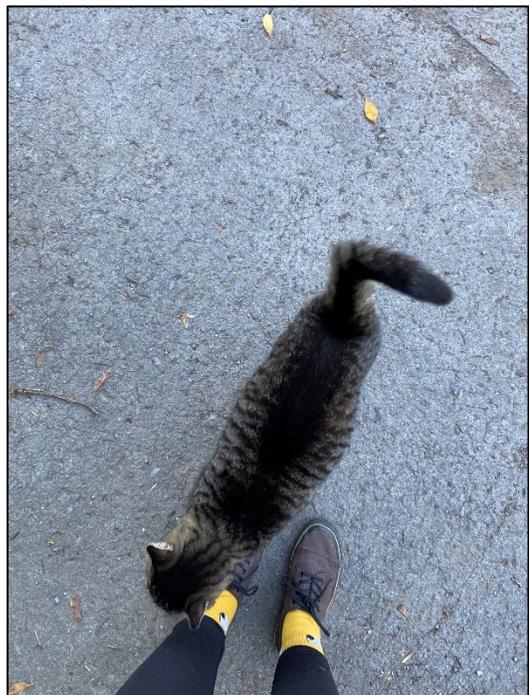
### 3) *L'observation systématique*

57 heures d'observation systématique ont été réalisées entre le 18 août et le 15 octobre 2021. Je suis arrivée à une saturation des données après avoir réalisé entre six et huit heures d'observation systématique par site. Ces 57 heures s'additionnent aux 13 heures d'exploration qui ont précédées, pour un total de 70 heures d'observation dans les ruelles de Hochelaga. Cela représente un nombre d'heures conséquent : presque le double de ce qu'ont fait McKiernan et Instone (2016), par exemple, dans leur étude des relations ibis-humain·e·s en milieu urbain en Australie.

Comme mentionné, l'observation se déroulait par périodes de deux heures, selon un horaire réfléchi, mais je n'ai pas suivi d'ordre précis entre les différents sites, c'est-à-dire que je n'attendais pas de compléter les 6 à 8 heures dans un même site avant de passer à un autre : j'alternais de jour en jour et de semaine en semaine, curieuse de mieux connaître chaque site, et soucieuse de constater rapidement si l'un ou l'autre devrait être abandonné/remplacé pour une raison quelconque. Ainsi, tous les sites ont été observés durant des plages horaires réparties sur deux mois (août et septembre, ou septembre et octobre).

#### *Parcourir les ruelles*

Contrairement à l'observation participante dans un espace public ouvert comme un parc, où l'observatrice peut se permettre d'être statique (par exemple, assise à une table) et avoir une vue d'ensemble sur les activités, l'observation dans les ruelles – si on veut avoir une vue d'ensemble et non étudier un micro-secteur – demande d'être en mouvement. Typiquement, durant une période de deux heures au sein d'un même site, je parcourais à la marche chacune des ruelles trois, quatre, cinq fois (peut-être plus) en faisant des allers-retours nord-sud et en alternant d'une ruelle à l'autre, en traversant chaque fois la rue qui les sépare (à l'image de ce que font les chats et les humain·e·s qui



les parcourent quotidiennement). Après plusieurs heures d'observation, j'étais donc assez familière avec le paysage de chaque ruelle et avec leurs usager·ère·s les plus régulier·ère·s. Je reconnaissais certains chats et certain·e·s humain·e·s. Je pense que certain·e·s me reconnaissaient aussi. Des humain·e·s me saluaient, finissaient par me demander ce que je notais sur mes feuilles. Des chats venaient vers moi, se collaient à mes jambes et je les flattais.

*Observer, prendre des notes, photographier*

Les observations avaient pour point de départ les chats. L'objectif était d'observer les chats seuls (que font-ils? Qu'utilisent-ils dans l'environnement immédiat?), les chats en interactions avec d'autres chats, avec les humain·e·s, avec les autres espèces animales présentes. La prise de note s'effectuait en fonction d'une version modifiée de la grille d'observation participante de Boucher (2012), conçue pour l'observation des pratiques et interactions humaines dans l'espace public. Je l'ai adaptée au terrain multispèce, par exemple en ajoutant la variable de l'espèce, évidemment centrale à l'analyse<sup>45</sup>. La figure 3.2 présente la grille en question remplie de manière fictive<sup>46</sup>, pour exemplifier l'explication qui suit.

Figure 3.2 Grille d'observation multispèce (en deux parties)

| PERIODE | SITE   | DATE       | HEURE           | METEO                |     |             |             |               |            |
|---------|--------|------------|-----------------|----------------------|-----|-------------|-------------|---------------|------------|
| 4       | GABC   | 24-08-2021 | 8h-10h          | Ressenti 25°C        |     |             |             |               |            |
| UP      | COORD. | ESPÈCE     | NOM INDIVIDU    | GENRE                | ÂGE | APP. ETHNO. | ACTIVITÉ 1  | ACTIVITÉ 2    | ACTIVITÉ 3 |
| 1       | A1     | Chat       | Chats seulement | Humain·e·s seulement |     |             | Marcher     | Se coucher    | Observer   |
| 2       | B2     | Chat       |                 |                      |     | Marcher     | Fuir humain |               |            |
| ↓       | B2     | Hum        |                 | F                    | 30  | B           | Marcher     | Observer chat |            |
|         |        |            |                 |                      |     |             |             |               |            |

<sup>45</sup> Parmi les autres modifications, j'ai enlevé la section prévue pour noter les représentations sociales des humain·e·s, me contentant de noter leurs caractéristiques sociodémographiques présumées.

<sup>46</sup> J'ai privilégié une grille fictive à la présentation d'une « vraie » grille de terrain numérisée, car l'écriture rapide et à la mine rend la lecture très difficile.

| UP                | HEURE             | SUIVI DES INTERACTIONS                     | INTERPRÉTATION                |
|-------------------|-------------------|--|-------------------------------|
| 1                 | 8h05<br>à<br>8h17 | Description détaillée de la scène observée | Commentaires de la chercheuse |
| PHOTO(S) : P4_UP1 |                   |  |                               |

Autrice : Sarah-Maude Cossette (2023), modifiée de Boucher (2012)

La grille est divisée en deux parties. La première partie permet d'identifier la période d'observation (#, site, date, heure, météo) et de numérotter les individus ou groupes d'individus observés, nommés unités de participation (UP). Pour chaque UP, j'ai noté :

- la *localisation* de l'interaction (COORD). À l'intérieur de chaque site, j'avais donné une lettre à chaque ruelle (A, B, C) et divisé chaque ruelle en deux secteurs, nord et sud (1 et 2). On obtient ainsi une localisation beaucoup plus précise pour chaque observation à l'intérieur d'un même site d'étude (ex. B2)<sup>47</sup>;
- l'*espèce* à laquelle appartient chaque individu (chat, humain·e, écureuil, oiseau, chien, insecte, etc.);
- le *nom* des individus chats connus. J'avais prévu cette case pour les chats dont je connaissais le nom (parce qu'ils m'avaient été présentés par des participant·e·s humain·e·s), présumant qu'il serait intéressant de documenter les pratiques d'un même individu (Bear, 2011). J'ai finalement exclu cet angle d'analyse par souci de me concentrer sur un portrait plus global

<sup>47</sup> L'analyse des résultats exclut finalement toute considération de cette localisation précise. Pour répondre à mes objectifs de recherche, l'échelle des ruelles (dans leur ensemble, sans distinction) était amplement suffisante. Toutefois, dans le cas d'une étude de la cohabitation animaux-humain·e·s à une échelle plus micro, cette partie de la grille reste pertinente.

des pratiques des chats, sans parler de la difficulté à reconnaître les mêmes chats avec certitude<sup>48</sup>;

- le *genre*, l'*âge* et l'*appartenance ethnoculturelle* des humain·e·s uniquement. Ces données sociodémographiques estimées offrent un portrait des humain·e·s ayant interagis avec les chats;
- les *activités principales* des individus. Ces trois dernières cases permettent de résumer en un mot (souvent des verbes d'action) les pratiques (ex. marcher, dormir, observer, manger, flatter/se faire flatter, fuir, jouer). Les activités sont numérotées « 1, 2, 3 », mais cela ne dicte pas nécessairement un ordre d'importance. Souvent, il s'agit plutôt de l'ordre chronologique dans lequel se sont déroulés les activités de la scène observée<sup>49</sup>.

Cette première partie de la grille est donc assez rapide à compléter. Elle offre des informations sommaires sur la nature des pratiques, des interactions et de qui sont les individus impliqués. C'est la deuxième partie qui donne lieu au matériel ethnographique le plus riche : le suivi des interactions. Il s'agit de faire la description détaillée de la scène observée pour chaque unité de participation. Cela nécessite de suivre (visuellement et physiquement) les individus et d'écrire ce qu'on observe en temps réel. Cela représente un défi, car les actions et les interactions se déroulent souvent très rapidement (quelques secondes). Parfois, plusieurs actions et interactions se chevauchent. En contrepartie, certaines scènes peuvent durer jusqu'à 10 ou 15 minutes, ce qui demande aussi un effort de concentration et de déplacement pour être en mesure de suivre les chats (très agiles). Ceux-ci s'éclipsent rapidement du champ de vision de la chercheuse.

Plus précisément, cette deuxième partie de la grille d'observation permet de noter (de gauche à droite, toujours à la figure 3.2) le numéro de l'UP concernée, l'heure de début et de fin de la scène observée, la description des interactions (section principale) et les commentaires ou questions de la chercheuse, au besoin. Dans cette dernière section, je notais par exemple certaines intuitions ou interprétations (ex. « je pense que c'est le chat noir observé hier, il est encore ici »), des interrogations (ex. « est-ce que le chat et l'humain·e se connaissent? ») et toutes autres informations

---

<sup>48</sup> Cette section de la grille reste pertinente pour de futures études qui exploreraient les pratiques individuelles des animaux (Bear, 2011).

<sup>49</sup> On pourrait d'ailleurs ajouter des colonnes supplémentaires pour compiler plus d'activités, au besoin.

pertinentes sur l'utilisation de la ruelle ou ce qui semble s'être passé depuis ma dernière visite (ex. « le bol d'eau a été rempli depuis la dernière fois, car elle semble fraîche » ; ou encore « un secteur de la ruelle est bloqué par des travaux »).

Figure 3.3 Marcher, observer, arrêter, écrire, photographier, recommencer



La dernière information notée sur la grille concerne les photos<sup>50</sup>. Au cours de l'observation d'une interaction, quand j'avais le temps (je priorisais toujours la prise de notes), je prenais quelques photos de la scène observée avec mon cellulaire (en excluant les humain·e·s, s'il y en avait, par souci de préserver leur anonymat). Une fois téléchargées, j'identifiais les photos de manière à les associer à la bonne période d'observation et au bon suivi des interactions (ex. P4\_UP1). Je prenais habituellement entre une et sept photos d'une même scène.

L'objectif de ces photographies est surtout d'offrir un support visuel à la présentation des résultats : elles dotent d'un caractère tangible les descriptions écrites, renforcent leur caractère

---

<sup>50</sup> Il s'agit d'un ajout à la grille, comme l'observation des humain·e·s n'implique habituellement pas de photo, par souci de conserver l'anonymat des personnes.

intrinsèquement multisensoriel, difficilement transmissible textuellement (Lorimer, 2010; Hodgetts & Lorimer, 2015). J'ai sélectionné les plus pertinentes pour illustrer les résultats présentés au chapitre suivant. Elles permettent aux lecteur·trice·s de se représenter plus aisément les espaces, les pratiques et les interactions observés. Comme expliqué précédemment, les chercheur·euse·s en sciences sociales, notamment en géographie animale, valorisent de plus en plus l'utilisation des images pour rendre compte de la vie des animaux : "photography can enable responsible knowing" (Alam et al. 2018 : 258).

Au total, j'ai récolté 123 descriptions détaillées des pratiques et interactions des chats dans les ruelles de Hochelaga (seulement 27 d'entre elles sont jumelées à des photographies). Ce processus d'observation de longue haleine et les descriptions chargées qui en émergent rappellent la conceptualisation des *thick descriptions* de Geertz (1973). Les *thick descriptions* sont le résultat d'une ethnographie minutieuse :

[w]hen anthropologists use the phrase 'thick description' to refer to the ethnographic method, they mean to imply that the anthropologist does serious, engaged fieldwork; that he [sic] really grasps the social process of the world being studied; and that he [sic] writes an ethnography so detailed and so observant that it is utterly persuasive (Luhmann, 2015 : 292).

Les grilles d'observation remplies comptent 183 chats et 50 humain·e·s. Ce n'est pas le nombre « réel » de chats observés, mais plutôt le nombre de *fois* qu'un chat a été considéré dans les observations, étant donné que je sais (pour certains) et suppose (pour d'autres) que les mêmes chats ont été observés à plusieurs reprises. Dans mes notes, je n'ai pas fait la différence entre ceux déjà observés et ceux jamais observés (cela aurait été impossible). Il est donc difficile d'estimer le nombre réel de chats observés, mais j'estime qu'il se situe au-delà de la centaine.

### 3.3.3.2 Entretiens semi-dirigés et informels

Si la géographie animale tend maintenant à prioriser le point de vue animal par des méthodologies visuelles originales, elle n'a pas exclu l'étude complémentaire des *représentations* humaines des animaux et l'usage de méthodes traditionnelles de la géographie humaine pour ce faire. D'ailleurs, les représentations des animaux, ou les animaux « dans notre tête », sont importantes à considérer dans l'étude de la cohabitation animaux-humain·e·s, car elles ont un impact (in)direct sur les

conditions matérielles d'existence des animaux « dans le monde » (York & Longo, 2017)<sup>51</sup>. C'est pour comprendre le rôle de ces représentations humaines dans la construction du paysage matériel et social de Hochelaga que j'ai choisi de discuter avec des habitant·e·s du quartier.

Entre le 30 juin et le 4 octobre 2021, j'ai rencontré 16 personnes dans le cadre d'entretiens semi-dirigés (12 entretiens individuels et deux groupes de discussion avec deux personnes)<sup>52</sup>. J'avais construit un guide d'entretien (voir Annexe A), mais les discussions sont souvent sorties du cadre des questions prévues, enrichissant grandement la nature des résultats. L'objectif de ces entrevues était de saisir les représentations humaines liées à la cohabitation chat-humain·e·s, mais aussi à la présence et à la « place » des chats à l'échelle de la ville, du quartier Hochelaga et de ses ruelles. J'ai aussi interrogé leurs propres observations et interactions avec les chats : que font les chats qu'ils·elles croisent dans les espaces publics? Qu'utilisent-ils dans l'environnement matériel des ruelles? D'après leurs observations, est-ce que les habitant·e·s du quartier interagissent avec les chats dans les rues, les ruelles? Qu'en est-il des interactions des chats entre eux et avec les autres espèces animales non-humaines? Il est ainsi possible mettre en relief mes observations systématiques et les observations « informelles » tirées de l'expérience vécue des habitant·e·s du quartier.

La population ciblée pour ces entrevues était constituée des humain·e·s dont la caractéristique commune est d'habiter le quartier Hochelaga – habiter non seulement au sens de résider dans le quartier, mais plus largement tel que défini par Lévy et Lussault (2013), au sens de fréquenter régulièrement les espaces du quartier, sans nécessairement y résider<sup>53</sup>. Il s'agit donc de personnes qui sont très familières avec le secteur à l'étude et les groupes humains et non-humains qui s'y côtoient.

---

<sup>51</sup> En ville, ces représentations des animaux agissent de multiples façons : elles influencent les discours sur la place des animaux en milieu urbain (ex. dans les médias), la réglementation municipale en matière de gestion animalière, puis dans les espaces de vie, ces représentations influencent par exemple les interactions quotidiennes entre les résident·e·s riverain·e·s d'une ruelle et le chat errant qui y aurait élu domicile.

<sup>52</sup> J'avais réalisé une 17<sup>e</sup> entrevue par téléphone, mais malheureusement l'enregistrement de cet entretien est inutilisable, car les propos de la personne interviewée sont complètement inaudibles. Je n'ai rien pu transcrire et pour cette raison, cette entrevue a été exclue de l'analyse des résultats.

<sup>53</sup> Finalement, seulement deux des participant·e·s ne résidaient pas dans le quartier au moment des entrevues, mais elles le fréquentaient assidument.

Mon processus de recrutement s'est déroulé au-delà de toute espérance. Les 25 et 26 juin 2021, j'ai distribué mon affiche de recrutement dans une vingtaine de commerces sur la Promenade Ontario et je l'ai publiée sur les groupes Facebook du quartier (« Les animaux d'Hochelaga » et « Hochelaga mon quartier »). Mes publications en ligne ont fait l'objet de dizaines de commentaires en une journée et j'ai reçu de nombreux messages privés de la part de personnes intéressées. J'ai aussi reçu quelques appels de personnes ayant vu mon affiche papier durant leurs emplettes. Quelques jours plus tard, la liste de personnes intéressées montait à plus de 50 noms : toutes des femmes qui semblaient avoir entre 25 à 45 ans. Un seul homme m'avait contactée.

Ainsi, l'échantillonnage est non-probabiliste et l'échantillon est composé de volontaires<sup>54</sup>. Ce mode d'échantillonnage impliquait de porter une attention particulière à la représentativité de l'échantillon par rapport à la population, par exemple en termes de groupes d'âge, de genre, de revenu, d'appartenance ethnoculturelle, etc. Cela s'est avéré un défi, car tel que mentionné, les profils des intéressées étaient relativement homogènes, malgré des efforts de recrutement visant à rejoindre une diversité de personnes.

En effet, il n'a pas été possible de reproduire fidèlement les caractéristiques de la population globale du quartier<sup>55</sup> en ce qui a trait au genre, à l'appartenance ethnoculturelle et à la situation de logement. L'échantillon comprend beaucoup plus de femmes (n=13) que d'homme (n=3)<sup>56</sup>, aucune personne s'identifiant à une minorité visible<sup>57</sup> et autant de propriétaires (n=8) que de locataires (n=8)<sup>58</sup>. Toutefois, l'échantillon est assez représentatif en termes d'âge : l'âge médian de l'échantillon est 38 ans et celui de la population de MHM est 39 ans (Montréal, 2018d). Plus précisément, j'ai interviewé cinq personnes dans la vingtaine, quatre personnes dans la trentaine, cinq personnes

---

<sup>54</sup> Sauf pour trois participants hommes, que j'ai contactés moi-même après que d'autres participant·e·s nous aient mis·e·s en contact. Je suis allée vers eux dans une tentative de « rééquilibrer » l'échantillon en termes de genre.

<sup>55</sup> Les statistiques relatives à la population (avec laquelle je compare mon échantillon) sont celles du profil sociodémographique de 2016 de l'arrondissement MHM (Montréal, 2018d).

<sup>56</sup> L'arrondissement MHM compte 50,4 % de femmes et 49,6 % d'hommes (Montréal, 2018d). Pour que mon échantillon soit représentatif, il aurait fallu que je réussisse à parler à autant d'hommes que de femmes.

<sup>57</sup> Alors que 22 % de la population de MHM s'identifie à une minorité visible (Montréal, 2018d).

<sup>58</sup> Alors que 66 % du parc de logements du territoire est constitué de logements locatifs (Montréal, 2018d).

dans la quarantaine, deux personnes dans la cinquantaine et une personne dans la soixantaine. La personne la plus jeune avait 24 ans et la plus âgée 66 ans.

Il est également intéressant de mentionner que l'échantillon comprend une plus grande proportion de personnes nouvellement résidentes du quartier (cinq ans et moins) que de résident·e·s de longue date. Parmi les participant·e·s, quelques-un·e·s habitaient le quartier depuis seulement quelques mois (n=3), environ la moitié y habitaient depuis deux à six ans (n=9) et les résident·e·s de longue date (n=4) y habitaient depuis 14, 15, 25 et 27 ans. Ces dernier·ère·s ont assisté aux transformations socioterritoriales du quartier et à l'évolution de la situation de vie des chats, ce qui est un apport très intéressant.

Il est difficile de savoir si l'échantillon de personnes interviewées est représentatif en termes de point de vue par rapport à la population générale, car il n'existe pas d'étude faisant le portrait des points de vue de la population de Hochelaga (ou de Montréal) quant à la présence des chats et à la cohabitation multiespèce dans le quartier (ou la ville). Néanmoins, il est important de préciser que toutes les personnes rencontrées sont des « amies des chats », des *cat lovers* (Chan, 2016; Van Patter & Hovorka, 2018) : elles portent une attention particulière aux chats dans leur environnement immédiat, elles ont leur bien-être à cœur et aiment les côtoyer quotidiennement dans les espaces publics. Les participant·e·s sont d'ailleurs tous·tes des « propriétaires » de chats elles-mêmes et eux-mêmes.

Cet échantillon parle pour lui-même : il témoigne de l'intérêt marqué des femmes pour les questions animales, de leur attitude généralement positive par rapport aux animaux et de leur désir de s'impliquer dans des projets qui concernent les animaux (cela a été documenté ailleurs, ex. Herzog, 2007; Neumann, 2010; Guenther, 2017). À part le genre, il est rapidement apparu évident que le sujet de mon projet attirait surtout les *cat lovers* du quartier et non les personnes réticentes ou inconfortables à leur présence. Les femmes qui m'ont écrit était très enthousiastes à l'idée de me parler des chats qu'elles croisent dans les ruelles et qu'elles affectionnent (et de me parler de *leurs* chats). Cela est certainement un biais de ma recherche, mais je pense que ce serait réducteur de le concevoir uniquement ainsi. Les participant·e·s étaient unanimes : la population du quartier Hochelaga est généralement très favorable à la présence des chats et soucieuse de leur bien-être et des questions de cohabitation. Si on se fie à leurs savoirs situés et à leur expérience vécue du

quartier, l'échantillon serait relativement représentatif du point de vue de la population générale. Certes, ce n'est pas une certitude, mais le nombre impressionnant de messages reçus durant mon recrutement témoigne tout de même d'un vif intérêt pour le sujet de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga. Cela évoque aussi un besoin : celui de la documenter!

Le lieu et le moment des entrevues étaient laissés au choix des participant·e·s. La majorité des rencontres se sont déroulées au domicile des personnes interviewées (parfois dans la cour arrière) ; les deux autres se sont déroulées dans des cafés du quartier. Les entrevues duraient entre 40 minutes et 1h15 (sauf un groupe de discussion ayant duré 1h50). Comme j'ai obtenu le consentement de tous·tes les participant·e·s, les entrevues ont été enregistrées pour la transcription.

Finalement, j'ai aussi rencontré six informatrices clés dans le cadre de courts entretiens informels : des femmes bénévoles et militantes très impliquées dans le quartier (souvent depuis longtemps) dans la gestion animalière (actions de *care* formelles ou informelles) et dans la lutte pour les droits des animaux. L'objectif de ces rencontres était de me renseigner quant aux principaux enjeux entourant les conditions de vie des chats et la cohabitation chat-humain·e·s dans le quartier (étant moi-même une nouvelle résidente, peu informée des enjeux liés aux chats). En tant que *caregivers* et activistes aguerries, leur expertise sur la question animale et la réalité « de terrain » à Hochelaga (et à Montréal) m'a aiguillée sur l'état de la situation actuelle, mais aussi sur son évolution depuis la mise en place du programme CSRM en 2010, par exemple. Les informatrices clés avaient beaucoup à dire sur les besoins toujours criants des animaux et ceux de la communauté du *care* animalier, ainsi que sur l'immobilisme politique et les lacunes de l'administration municipale concernant les animaux urbains. Notons que leurs propos sont mobilisés dans une seule partie des résultats, soit celle portant spécifiquement sur l'implication citoyenne auprès des chats (section 4.2.3.2).

J'étais consciente de l'emploi du temps particulièrement chargé de ces personnes impliquées dans différentes initiatives citoyennes de *care* en parallèle de leur emploi régulier. Ainsi, ces entretiens informels ont tous été réalisés au téléphone, sauf une participante que j'ai rencontrée dans sa cour arrière. Il s'agissait d'entretiens de courte durée (20-30 minutes) et j'ai fait une prise de notes à la main (sans enregistrement).

### 3.3.4 Traitement, analyse des données et activités de diffusion

Le traitement et l'analyse des données sont de nature qualitative. Les notes d'observation prises à la main sur le terrain, tout comme les entrevues semi-dirigées, ont été transcrites et codées par thèmes dans le logiciel d'analyse qualitative assistée NVivo. Les notes des entretiens informelles avec les informatrices clés ont été mises au propre sans faire l'objet d'un codage. Les thèmes pertinents retenus pour la codification ont été découverts en grande partie grâce aux matériaux de terrain. Certains thèmes étaient pressentis à la lumière de la recension des écrits, mais l'arbre de nœuds NVivo s'est transformé au fil de l'exploration des données brutes. Cela s'explique par la nature exploratoire et inductive de ce mémoire, où « la conceptualisation et la mise en relation progressives et valides des données empiriques qualitatives » (Paillé, 1996 : 184) permet une analyse de contenu des thèmes émergents. En ce qui a trait spécifiquement aux entrevues, la présentation des résultats expose la récurrence de certains points de vue, partagés par une majorité de participant·e·s (ex. « la majorité des participant·e·s affirment que... »), mais elle inclut aussi des points de vue plus minoritaires (cela est précisée le cas échéant). Ceux-ci ne sont pas moins importants, dans l'optique où ils montrent les nuances d'un sujet et d'enjeux complexes.

Tous·tes les participant·e·s ont donné leur accord enthousiaste afin d'être recontacté·e·s à l'étape de la diffusion des résultats de la recherche. Leur avis sera sondé quant aux activités de transfert des connaissances à privilégier. Je prévois déjà la réalisation d'un document synthèse et d'une conférence grand public à Hochelaga, à laquelle seront convié·e·s, notamment, les participant·e·s et les acteurs locaux de la gestion animalière, du *care* animalier et de l'aménagement des ruelles vertes. L'objectif est d'offrir une opportunité de poursuivre et d'élargir la discussion sur la cohabitation animaux-humain·e·s dans le quartier. Cette démarche est importante dans une optique de réciprocité des échanges entre la chercheuse et la communauté. La réalisation d'articles et de conférences scientifiques est également prévue.

### 3.4 Consolider une démarche méthodologique pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain

Au regard des développements conceptuels et méthodologiques de la dernière décennie en géographie animale, j'ai décidé de mettre à l'épreuve du terrain une démarche méthodologique unique pour l'étude de la cohabitation chats-humain·e·s en milieu urbain. Cette démarche est

inspirée de l'approche de l'ethnographie multiespèce (Kirksey & Helmreich, 2010; Hodgetts & Lorimer, 2015; Dowling et al. 2017; Hamilton & Taylor, 2017; Gillespie, 2019), aujourd'hui préconisée par les sciences sociales et plus particulièrement la géographie animale, car elle met en lumière l'expérience vécue des animaux dans le monde.

Toutefois, je n'ai pas reproduit une « recette » toute faite. La méthodologie de ce mémoire est le résultat d'un bricolage interdisciplinaire et d'une immersion sur le terrain qui a permis d'évaluer les possibilités, et de développer une stratégie appropriée au contexte, au sujet et aux Sujets de la recherche. Cela répond à un objectif sous-jacent de ce mémoire, qui est de tester et consolider une démarche méthodologique pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain. J'ai exposé ici tous les détails du déroulement du terrain, des méthodes et des outils. À la toute fin du chapitre suivant, je reviens sur les apports et les limites de la démarche, et sur mon expérience du terrain multiespèce.

En somme, les choix méthodologiques ne sont pas banals, surtout quand il est question de la recherche auprès de groupes sociaux marginalisés, notamment les animaux. Les méthodologies ont des implications éthiques, ontologiques et épistémologiques (Taylor, 2012; Buller, 2015). Les méthodes et outils privilégiés dans le cadre de cette recherche positionnent les animaux en tant que sujets et acteurs sociospatiaux légitimes qui participent à (co)construire le paysage de la ville.

Les choix méthodologiques sont aussi politiques (Taylor, 2012). La perspective antispéciste de ce mémoire reflète ma position d'étudiante-chercheuse engagée et elle renseigne mes choix méthodologiques. Pour moi, l'antispécisme en recherche passe par le fait de consacrer temps et énergie à observer les animaux de la même manière que plusieurs autres le font pour les humains. Il s'agit ensuite de montrer en quoi cette démarche est légitime, fructueuse et nécessaire dans la conception d'une ville plus juste, d'une ville où la part multiespèce du paysage est mieux comprise, intégrée et valorisée. Une ville où le point de vue et les intérêts des animaux *comptent*. La méthodologie, mais aussi la manière de présenter et d'interpréter les résultats (au chapitre suivant), ont le potentiel de porter la « voix » des animaux. Comme le soutiennent McKiernan et Instone, "[animals] have already *spoken*. [...]. What is left is for humans to speak with [animals]" (2016 : 490). Cette perspective engagée teinte la recherche d'un potentiel transformateur (Gillespie, 2019).

## CHAPITRE 4

### RÉSULTATS ET INTERPRÉTATION : LA COHABITATION CHATS-HUMAIN·E·S DANS LE PAYSAGE DU QUARTIER HOCHELAGA

Dans ce chapitre, je présente les résultats de la recherche et leur interprétation de manière à mettre en relief les données tirées des observations et des entrevues, soulevant les similitudes et les contrastes entre la cohabitation chats-humain·e·s telle qu'observée dans les ruelles, et les représentations qui émergent des propos des participant·e·s interviewé·e·s. L'interprétation des résultats mobilise la littérature scientifique pertinente en sciences sociales, particulièrement en géographie animale.

Rappelons que la question de recherche principale est la suivante : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle? Elle se décline en trois objectifs secondaires qui consistent à 1) caractériser l'*expérience matérielle* de la cohabitation chats-humain·e·s dans les ruelles de Hochelaga (par l'observation) ; 2) dégager les *représentations humaines* de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga (par des entrevues) ; et 3) définir le rôle des chats *et* de la cohabitation chats-humain·e·s dans le façonnement du paysage de Hochelaga. À la toute fin du chapitre, je reviens sur le sous-objectif d'ordre méthodologique du mémoire à travers une exercice de réflexivité quant aux apports et aux limites de la méthodologie déployée, et à mon expérience subjective du terrain multiespèce.

#### 4.1 Expérience et représentations de la cohabitation chats-humain·e·s dans les ruelles de Hochelaga

Examiner la cohabitation implique de comprendre comment les chats habitent le paysage avec *et* indépendamment des humain·e·s, car cohabitation ne signifie pas toujours co-présence. D'ailleurs, d'après mes observations, les chats sont le plus souvent *entre eux* dans les ruelles. Ainsi, dans cette partie, il est d'abord question des pratiques autonomes et individuelles des chats (leurs activités, leurs déplacements et leurs usages des éléments vivants et non-vivants de l'environnement

physique). Plus loin, je m'attarderai à leurs interactions avec les humain·e·s et les autres animaux<sup>59</sup>. Les résultats d'observation sont toujours jumelés à ceux des entrevues, afin de caractériser l'expérience matérielle de la cohabitation chats-humain·e·s, puis dégager les représentations humaines de celle-ci.

#### 4.1.1 Pratiques des chats et utilisation de l'espace

##### 4.1.1.1 (Im)mobilité, observation et autres pratiques

L'usage des ruelles par les chats est principalement constitué d'une séquence que j'ai nommée *(im)mobilité-observation*, c'est-à-dire d'une alternance entre « marcher » (mobilité), « se coucher » ou « s'asseoir » (immobilité) et « observer » l'environnement immédiat (figure 4.1). Reflet inattendu des allées et venues et de l'observation soutenue de la chercheuse, les chats, dans leurs (im)mobilités, observent très attentivement l'animation plus ou moins vive des ruelles. Ils sont alertes aux moindres bruits et mouvements : passage des voitures, sons en provenance des immeubles à proximité, présence d'autres chats, d'autres animaux et d'humain·e·s. Ils se déplacent selon des trajectoires qui suivent le tracé des ruelles (nord-sud) ou qui relie d'est en ouest les cours arrière, où ils entrent et sortent à répétition.

Voici deux extraits des notes d'observation qui illustrent cette séquence *(im)mobilité-observation*. Ces passages sont très communs, au sens où ils sont représentatifs de ce qu'on retrouve à de multiples reprises dans le lot des pistages (descriptions longues) réalisés :

Un chat sort d'une cour en passant sous la clôture, regarde un écureuil qui passe à proximité au même moment. Le chat se couche et observe les alentours. Il se lève, traverse la ruelle vers une autre cour et passe sous la clôture pour y entrer.

Notes d'observation, site 5, 07-10-2021, 10h32

---

<sup>59</sup> Notons que les observations sont composées de scènes très chargées (mouvements rapides, interactions multiples, pratiques combinées) d'une durée de quelques secondes à quelques minutes, où plusieurs actions se chevauchent (cela se révèle d'ailleurs comme l'un des défis de l'observation multiespèce). Ainsi, la ligne peut être fine entre les « pratiques individuelles » des chats et leurs « pratiques interactionnelles » avec les humain·e·s et les autres animaux. Ce qui été isolé plus clairement comme pratique interactionnelle est détaillé plus bas, à la section 4.1.2.

Un chat marche sur le trottoir, puis joue dans un petit buisson sur le terrain avant d'un immeuble. Il marche et se couche plus loin sur une dalle de béton à l'entrée d'un l'immeuble. Il observe les gens passer sur le trottoir, les voitures et les vélos dans la rue.

Notes d'observation, site 1, 18-08-2021, 18h35<sup>60</sup>

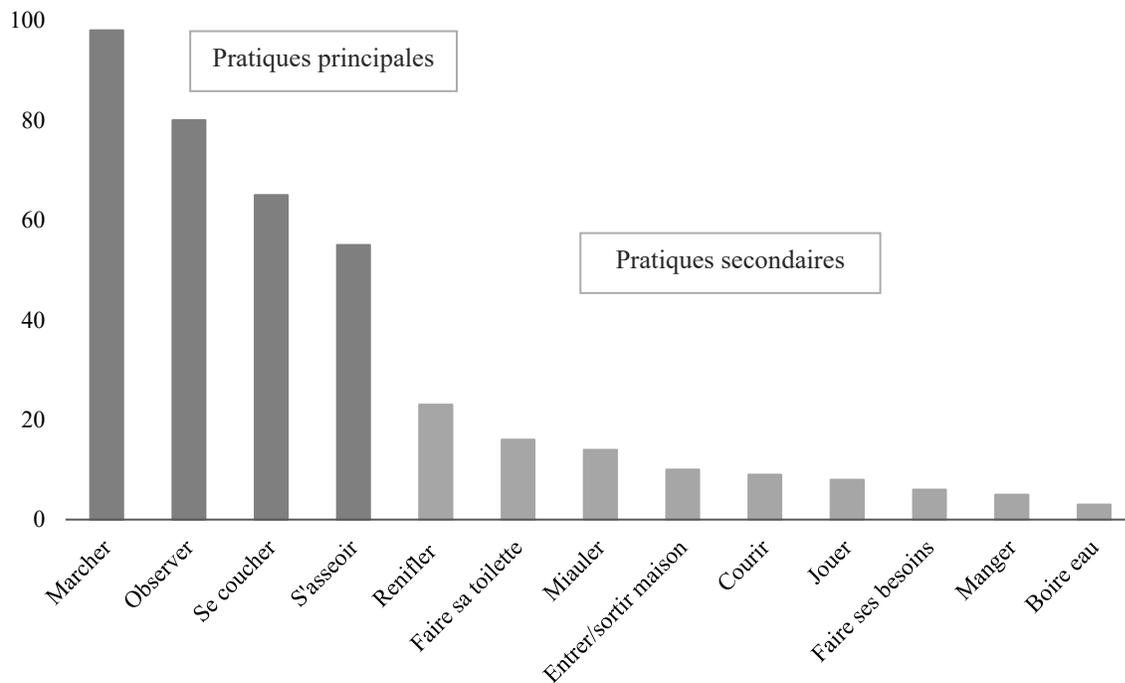
Figure 4.1 Mobilité (a)(b) et immobilités (c)(d) des chats



<sup>60</sup> En guise de rappel, le site 1 est différent des autres : il s'agit d'un coin de rue (rue, trottoirs et terrains avant d'immeubles).

En parallèle de l’(im)mobilité et de l’observation, les chats ont de nombreuses pratiques secondaires : renifler, faire sa toilette, miauler, entrer/sortir des appartements, courir, jouer, faire ses besoins, manger et boire. Elles sont moins communes et se produisent en alternance avec, ou bien pendant, la séquence (im)mobilité-observation. À cet effet, la figure 4.2 présente la récurrence des pratiques observées<sup>61</sup>. Par exemple, « renifler » est l’activité secondaire ayant été notées le plus souvent. Dans leurs (im)mobilités au sein de la ruelle, plusieurs chats reniflent ce qui se trouve sur leur passage : le sol, la végétation basse, le bas des clôtures et des voitures, les déchets ou les jouets laissés au sol par les humain·e·s.

Figure 4.2 Récurrence des pratiques individuelles des chats dans les ruelles de Hochelaga à l’été 2021



Où sont les chats, et que font-ils? Les observations quotidiennes, informelles, des habitant·e·s de Hochelaga confirment les résultats de mes observations systématiques. En entrevue, les deux pratiques soulevées par une majorité de participant·e·s sont *se promener* et *observer/surveiller*. Elles sont suivies de *chiller/flâner*, *s’asseoir* et *se coucher*. Encore une fois, l’utilisation de l’espace

<sup>61</sup> Il s’agit d’une sélection simplifiée des activités les plus récurrentes des chats, qui ne prétend pas être une recension exhaustive de *tout* ce que les chats font au quotidien dans les ruelles du quartier. Mon œil d’observatrice s’est affiné au fil des heures d’observation pour mener à cette catégorisation.

par les chats est principalement caractérisée par une séquence d'(im)mobilité et d'observation. Pour les personnes interviewées, les mobilités des chats consistent parfois en des promenades : « tous les chats se baladent » (P15), « ils font leurs trucs, ils se promènent beaucoup » (P10) ; parfois en des moments d'exploration. P10 me dit que les chats « fouinent! [...] ça fait juste passer son temps à tout surveiller, tout checker partout ». Selon P11, certains chats « sont assez explorateurs. Ils se promènent souvent ». D'autres déplacements sont plutôt des transits du point A au point B : « ils se promènent d'une place à l'autre » (P9). Quand ils ne sont pas en déplacement, les chats aiment s'asseoir ou se coucher, et observer les alentours. C'est ce que P16 m'explique avec une pointe d'humour :

c'est des flâneurs là, dans les ruelles.

Chercheuse : Flâner dans les ruelles, c'est quoi?

P16 : Principalement, euh souvent assis à checker. [...] leurs fesses sont littéralement faites pour être bien partout pis pouvoir regarder ce qui se passe, wow! Les chanceux, chanceuses!

Même si les pratiques des chats semblent assez banales ou subtiles, aucun·e participant·e n'a répondu que les chats ne faisaient « rien ». P11 m'explique au contraire qu'elle n'a « pas vu de chat rien faire ». Cela suggère que les habitant·e·s développent un regard aiguisé sur les pratiques multiples et variées des chats, tiré de leur expérience subjective du quartier et des ruelles, où les rencontres chats-humain·e·s sont très régulières.

Cette connaissance fine s'exprime notamment quand les participant·e·s expliquent les habitudes spatiotemporelles des chats. Plusieurs ont remarqué que les chats ont chacun leurs lieux de prédilection ou dans leurs mots, des « spots » : derrière telle maison abandonnée, sous tel arbre, devant tel garage automobile. Les participant·e·s croisent jour après jour les mêmes chats, aux mêmes endroits, comme l'explique P4 au sujet d'un chat dans sa cour : « il a vraiment son spot en dessous de la vigne, juste là là, il est tout le temps couché là [me pointe l'endroit]. C'est vraiment son spot ». C'est un élément que j'ai plus ou moins été en mesure de distinguer lors de mes observations : je reconnaissais certains chats, toujours présents dans les mêmes ruelles, mais je n'ai pas pu identifier les « spots » spécifiques d'individus à une échelle plus micro (sauf autour de l'immeuble où j'habite moi-même).

Selon plusieurs personnes interviewées, les chats ne se promènent « pas très loin » (P4), ils fréquentent les ruelles ou les petites artères, mais moins « les tronçons plus passants » (P8). Par exemple, ils ne vont « pas sur Ontario », où il y a « plus de monde qu'autre chose » (P9). Ils ne sont pas enclins à aller dans les grandes places publiques et les parcs, souvent achalandés : « je n'ai jamais vu de chats dans les parcs » (P7). Au contraire, les chats recherchent des espaces tranquilles : nous y reviendrons plus loin, dans la section sur les chats et les ruelles (4.2.4). De la même manière, les participant·e·s remarquent que les chats ont des habitudes temporelles : « j'ai remarqué qu'ils sortent souvent aux mêmes heures [...]. Dans la journée, tu vas tout le temps croiser les mêmes. Tu vas un peu plus tard, tu croises tout le temps les mêmes » (P1). Ils sont généralement moins enclins à sortir en milieu d'après-midi (ce pourquoi je n'ai pas mené d'observation entre 12h et 16h) : « on les voit plus en fin de journée, en fin d'après-midi, les chats. [...] pas l'après-midi, c'est certain que tu les vois pas l'après-midi » (P9).

La configuration des (im)mobilités quotidiennes des animaux a été conceptualisée par Hodgetts et Lorimer (2020). S'inspirant de la proposition de Philo et Wilbert (2000) quant à la distinction entre les espaces animaliers (*animal spaces*) et les lieux bestiaux (*bestly places*), les chercheurs ont défini les mobilités animales et leurs conditions en faisant la distinction entre les (im)mobilités imposées par les humain·e·s (*animal mobilities*) et les (im)mobilités autonomes des animaux (*animals' mobilities*). Cela en accord avec l'approche de la nouvelle géographie animale, qui s'intéresse aux géographies *des* animaux (*animals' geographies*), c'est-à-dire à leur expérience vécue des (im)mobilités choisies, imposées et dans tous les cas, façonnées par une multitude de facteurs individuels, sociaux et environnementaux.

Les animaux sont des sujets en mouvement. Ils bougent "in relation to a world" (Hodgetts & Lorimer, 2020 : 8), dirigés par des influences externes. Mais ils font l'expérience de ce mouvement par leur subjectivité. En effet, les animaux détiennent une agentivité et une expérience subjective des espaces qui façonnent leurs (im)mobilités : ils ont des émotions, des désirs, des besoins. Ils ont tiré des apprentissages d'expériences passées. Ils considèrent certains espaces comme étant plus ou moins agréables ou désirables en termes de provision, de bruit ou de prédation, par exemple (Hodgetts & Lorimer, 2020).

En outre, les éléments physiques du paysage participent à configurer ces (im)mobilités animales. Évidemment, en ville, le paysage est largement anthropisé : "human infrastructure (like fences, roads, bridges, or planned wildlife corridors) similarly enable and constrain the movement of different groups of animals" (Hodgetts & Lorimer, 2020 : 10). L'expérience intrinsèquement multisensorielle du paysage urbain entre aussi en jeu. Les auteurs expliquent que le paysage lumineux (*lightscape*), le paysage sonore (*soundscape*) et le paysage olfactif (*smellscape*) façonnent les mouvements des animaux. Par exemple, en ce qui a trait à la lumière, "lighthouses or urban street lighting – come to shape how, when, and where animals travel" (Hodgetts & Lorimer, 2020 : 10). L'altération sensorielle du paysage par les activités et les infrastructures humaines "can interfere with animals' mobilities, attracting, or more commonly deterring or confusing, animals" (Hodgetts & Lorimer, 2020 : 11).

C'est également ce que j'ai observé sur le terrain. Le caractère intrinsèquement multisensoriel de l'expérience des ruelles est apparu évident dès les premières périodes d'observation : les couleurs variées des plantes et des fleurs, les conversations en provenance des cours arrière, le calme palpable du milieu de la journée en oppositions aux cris des enfants qui sortent jouer après l'école, l'odeur des barbecues à l'heure du souper, le bruit des humains qui passent à pied ou à vélo, les miaulements d'un chat ou les jappements d'un chien, le son du démarrage d'une voiture, la chaleur du soleil plombant d'après-midi et la noirceur de la fin de soirée qui camoufle presque complètement la ruelle et les chats. Cette expérience multisensorielle est évidemment perceptible pour les chats, qui y réagissent à leur manière, en s'éloignant par crainte, en s'approchant par curiosité ou en restant vraisemblablement indifférents.

À titre d'exemple, de nombreux chantiers de construction modifiaient l'occupation et l'expérience sonore, olfactive et visuelle des ruelles et des rues avoisinantes durant les observations : gros camions ou matériel bloquant la voie, achalandage de travailleur·euse·s, bruits importants de machinerie, odeur inhabituelle de goudron en provenance des toitures en rénovation. Les chats doivent naviguer à travers ces contraintes – peut-être modifier leur parcours – au même titre que les usager·ère·s humain·e·s et que les autres animaux urbains qui croisent les chantiers. Dans tous les cas, les chats semblent habitués à ce brouhaha urbain, comme en témoigne la scène suivante, où un chat trouve du repos dans une cour arrière alors que la ruelle est particulièrement mouvementée :

Un chat est bien endormi dans l’herbe sous un balcon, près du mur d’un immeuble. Il ne semble pas dérangé par les bruits ambiants : voix humaines, portes de voitures qui ferment, chant des oiseaux, construction au loin et médaille du chien dans la cour à côté qui fait du bruit quand il se promène.

Notes d’observation, site 6, 04-09-2021, 16h06

#### 4.1.1.2 Utilisation des éléments de l’environnement physique

Les activités principales et secondaires des chats détaillées dans la section précédente impliquent une utilisation singulière de l’aménagement urbain et des éléments vivants (végétation) et non-vivants (objets/infrastructures anthropiques) présents dans l’environnement matériel des ruelles et des cours arrière adjacentes. Les chats se déplacent sur la voie centrale, se couchent ou s’assoient dans l’herbe de part et d’autre, s’installent au pied des arbres. Ils se reposent sur/sous les voitures, sur les toits des cabanons, sur les dalles de ciment aménagées pour le passage des humains (figure 4.3), sur le mobilier de jardin et les escaliers qui mènent aux appartements. Ils se promènent sur (et traversent les) clôtures et les rampes des balcons. D’ailleurs, parmi ces éléments de l’environnement physique, les clôtures et les voitures se démarquent tout particulièrement comme support aux pratiques des chats.

Figure 4.3 Utilisation de l’aménagement et des éléments de l’environnement physique. (a) Un chat assis en bordure de ruelle et (b) un chat assis sur le toit d’un cabanon



### *Les clôtures : négociations sur l'interface public/privé*

Au fil des observations, les clôtures sont rapidement apparues comme centrales aux pratiques d'(im)mobilité-observation des chats (figure 4.4). Frontières poreuses entre la ruelle et les cours arrière, les chats passent au-delà des limites qu'elles signifient (public/privé) et ce, de toutes les manières possibles pour eux : dessus, dessous, entre les panneaux, via les ouvertures formées par l'usure ou les passages qu'ils ont eux-mêmes creusés. Certaines clôtures comportent même des modifications créées par les humain·e·s qui souhaitent, justement, faciliter le transit de leur(s) chat(s) entre la ruelle et la maison<sup>62</sup> (figure 4.5).

Figure 4.4 Les clôtures comme objets de repos (a) et de transit (b)



<sup>62</sup> Ces interventions humaines qui facilitent la traversée de l'interface public/privé rappellent les fameuses « portes à chat » (*cat doors* ou *cat flap*) installées dans les portes d'entrée des maisons (Fox, 2018). La figure 4.5(a) présente un bon exemple.

Figure 4.5 Clôtures modifiées par les humain·e·s pour faciliter le passage des chats. (a) Une planche de bois coupée au niveau du sol et (b) des tablettes fixées en hauteur



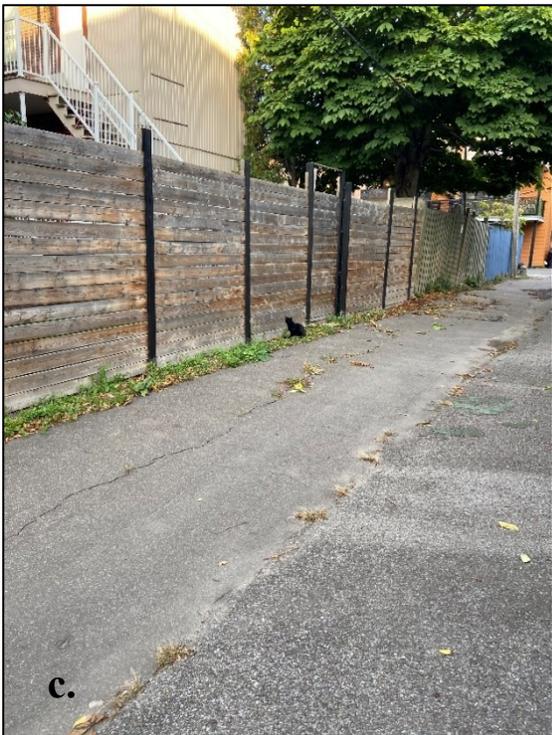
Tel que mentionné précédemment, les ruelles émergent comme espaces de transit entre les nombreuses cours arrière riveraines :

Le chat marche vers le nord de la ruelle d'un pas rapide. Il regarde dans une cour, marche, regarde dans la même cour, marche, regarde dans la cour suivante, fait une pause, observe, puis y entre.

Notes d'observation, site 8, 03-10-2021, 17h31

Ces déplacements impliquent nécessairement une négociation de la frontière matérielle créée par les clôtures, plus ou moins poreuses aux transits des chats (et des autres petits mammifères, en l'occurrence). Le paysage des ruelles est généralement assez « ouvert », c'est-à-dire que la majorité des clôtures sont assez perméables à la vue des humain·e·s et aux passages des animaux, sans compter que plusieurs cours ne comportent tout simplement pas de clôture. Néanmoins, certaines clôtures sont nettement plus imperméables aux transits des chats. La présence accrue de ces grandes clôtures « opaques » modifie le paysage des ruelles, les transformant en longs couloirs plutôt « fermés » à la vue humaine et aux animaux. Le voyage habituellement fluide des chats entre la ruelle et les cours est alors limité (figure 4.6).

Figure 4.6 Clôtures perméables (a)(b) et imperméables (c)(d) aux transits des chats



Cette distinction dans l'(im)perméabilité des clôtures et la tendance vers la construction de grandes clôtures en bois, de plus en plus hautes, de plus en plus opaques, a été remarquée par des résident·e·s de Montréal. Elles découragent les contacts visuels<sup>63</sup>, physiques et sociaux, ce qui déplaît à plusieurs :

[L]es grandes clôtures comme les hautes haies de cèdres cachent les cours des résidents, leur procurant une grande intimité, alors que les plus petites gardent une ouverture vers la ruelle et les passants. Selon plusieurs participants, de plus en plus de grandes clôtures [sont installées] suggérant une fermeture par rapport aux voisins et aux relations avec ceux-ci (Kelly, 2014 : 71-72).

De nombreux·euses riverain·e·s préfèrent les clôtures basses et végétalisées, qui confèrent une intimité raisonnable sans créer de rupture avec la ruelle : « l'utilisation de plantes est plus conviviale, ne fermant pas complètement les possibilités de contact » (Kelly, 2014 : 72). Bref, même si ces variantes dans les clôtures peuvent sembler banales aux premiers abords, elles modifient littéralement la micromorphologie de la ruelle et l'interface public/privé : "transition zones from one type of condition to another, e.g., from inside to outside, or from private to public spaces" (Moreau, 2020 : 3).

Dans un contexte de cohabitation urbaine multispèce, on peut penser au fort potentiel de ces grandes clôtures opaques pour limiter les intrusions indésirées d'animaux dans les cours arrière<sup>64</sup>. Ce potentiel hermétique participe peut-être à la popularité de ce type de construction à Hochelaga et dans d'autres quartiers montréalais. À cet égard, Power (2009) explique que la mise en place de frontières entre l'espace domestique et la nature constitue une pratique d'exclusion qui assure une mise à distance de ce qui est sauvage, notamment des animaux. Ce processus "define[s] the house-as-home, constructing it as a safe, secure space that is distinct from excluded natures, wildness, nonhumans and the 'outside'" (Power, 2009 : 30). Mais comme le souligne la chercheuse, la maison et par extension, la cour arrière, restent des espaces poreux : les animaux transgressent les

---

<sup>63</sup> Cela limite également les observations de la chercheuse : je perdais de vue les chats qui arrivaient, d'une manière ou d'une autre, à se faufiler dans ces cours arrière très « protégées ».

<sup>64</sup> Elles limitent aussi la fuite des animaux domestiques vers le monde extérieur.

aménagements humains et excèdent les assignations sociospatiales qui leur sont imposées : "unsettling human desires of control and security" (McKiernan & Instone, 2016 : 477).

### *Les voitures : abris et mobilier urbain étonnant*

Dans les ruelles observées, en avant-midi et en milieu de journée, l'utilisation de l'environnement physique par les chats est caractérisé par la recherche de fraîcheur, c'est-à-dire de zones où ils peuvent s'abriter du soleil. En effet, parmi les facteurs qui influencent l'utilisation de l'espace par les animaux, les aléas météorologiques sont non négligeables : "[c]limate and weather shape the possibilities for animals' mobilities" (Hodgetts & Lorimer, 2020 : 11). Les chats se réfugient sous les buissons et les arbres des ruelles. Toutefois, celles-ci sont plus ou moins bien fournies en termes de végétation pouvant créer de l'ombre. En contrepartie, les chats s'abritent dans les cours arrière, sous les balcons et le mobilier de jardin.

Les voitures deviennent également des abris importants. Les chats trouvent de la fraîcheur sous les automobiles stationnées de part et d'autre de la voie centrale des ruelles. D'ailleurs, ils y sont à l'abri des regards des humains : il faut se pencher et être bien attentif·ive pour les apercevoir. Ces deux éléments semblent en faire des refuges appropriés pour se reposer :

Un chat ayant l'œil gauche blessé est couché sous une voiture. Il me regarde, puis observe la ruelle. Il fait super chaud au soleil... Quand j'arrête de bouger un moment le chat regarde ailleurs : la ruelle, la cour de l'autre côté. [...] Je pars pour le laisser se reposer.

Notes d'observation, site 2, 24-08-2021, 11h00

Un chat se couche à l'ombre d'une van après avoir vérifié en-dessous (fait une pause et observe avant d'y aller). Je me déplace à l'ombre, il me regarde. [...] Il couche sa tête sur l'asphalte et ferme les yeux. Je pars pour ne pas le stresser.

Notes d'observation, site 2, 24-08-2021, 11h35

De surcroît, pour les humains qui prennent soin des chats, les véhicules constituent vraisemblablement des espaces stratégiques pour déposer des bols d'eau et de nourriture (figure 4.7). Hypothétiquement, cette localisation a l'avantage de protéger la nourriture et l'eau des aléas

météos comme la pluie et la neige, en plus de convenir aux préférences des chats en termes d'espace de repos statique (ces pratiques de *care* interspèce sont abordées plus loin).

Figure 4.7 Utilisation singulière des voitures par les chats. (a) Deux chats installés sur des voitures stationnées et (b) un chat réfugié à l'ombre d'une voiture près d'un bol d'eau



Mobilier urbain étonnant, les voitures supportent autrement les pratiques statiques des chats en agissant comme promontoires où s'asseoir, se coucher et observer. L'usage original des voitures par les chats n'est qu'un des nombreux exemples de la manière dont ils repoussent les limites de l'affordance humaine des éléments naturels et anthropiques du paysage urbain : ils font usage, à leur manière, de qui est à leur disposition et qui est normalement destiné aux activités des humains « pour assurer leur vie/survie, leur subsistance, leur pérennité, mais également *pour vivre* tout simplement » (Dionne, 2022 : 249). Comme l'explique Holm dans son interprétation de l'utilisation des aménagements urbains par les écureuils, les animaux doivent bien souvent « faire avec » des structures préexistantes, de manière imaginative. Tout comme ces rongeurs qui prospèrent très bien en milieu urbain,

[cats] can be thought to be “making do” [...] within the particular environments in which they find themselves. Conceived in this manner, the [cat] lives in a state of nearly constant transgression of the rules, regulations, and pathways of human society. Their relationship with the urban environment is not singular or determined but is instead a mass of possibilities (Holm, 2012 : 82).

À plusieurs égards, les pratiques des chats excèdent l’imaginaire anthropocentriste de l’usage des espaces publics (Holm, 2012; Dionne, 2022). Au sein d’infrastructures humaines, ils « actualisent d’autres possibilités [...] sinon inaccessibles et imperceptibles » (Dionne, 2022 : 250). Ainsi, de manière insoupçonnée, ils élargissent le champs des possibles de l’usage des ruelles et de tout ce qui les compose.

Finalement, si les voitures stationnées agissent à la fois comme refuges et supports aux pratiques des chats, ces dernier doivent en contrepartie *éviter* agilement celles qui sont en mouvement. Le bruit des voitures qui démarrent ou de celles qui circulent dans la ruelle est toujours remarqué immédiatement : les chats tournent le regard et tendent l’oreille. Ils se retirent temporairement en bordure de ruelle (dans la végétation basse le long des clôtures) ou bien ils fuient soudainement dans une cour arrière ou vers un autre secteur de la ruelle, loin de la voiture en question. Mais cette attention accrue aux voitures est surtout nécessaire lors des transits des chats *entre les ruelles*, qui impliquent inévitablement de traverser une rue, comme le montre l’extrait suivant :

Le chat tente de traverser la rue, mais rebrousse chemin quand il voit une voiture approcher. Il bouge lentement, il n’a pas l’air stressé par le passage de la voiture. Une fois la voiture passée, il traverse la rue, marche sur le trottoir en face et se couche en plein milieu.

Notes d’observation, site 1, 18-08-2021, 18h35

Les chats semblent habitués à ces traversées plus ou moins périlleuses, comme celui-ci, que j’ai suivi durant 10 minutes dans sa promenade entre deux ruelles et le long de la rue Davidson, vers sa destination finale :

Le chat marche vers la sortie sud de la ruelle [...]. Je le perds de vue alors qu’il traverse la rue Cuvillier. Quand j’arrive dans la ruelle suivante, le chat est déjà rendu au centre environ. Il semble vouloir entrer dans une cour, fait une pause et observe, repart, marche [...] vers la sortie nord qui donne sur la rue Davidson. Arrivé sur le trottoir, il tourne à droite. Il marche très tranquillement, même pour traverser la rue la Fontaine. Il poursuit sa marche sur le trottoir de la rue Davidson au nord de la Fontaine. Il monte sur un balcon niveau rez-de-chaussée, s’assoit devant une porte-patio, regarde à l’intérieur, puis se couche.

Notes d’observation, site 6, 24-08-2021, 8h36

Les résultats d'entrevues quant à l'utilisation des éléments vivants et non-vivants de l'environnement matériel rejoignent en tout point mes observations. À cet effet, P13 raconte avec beaucoup d'admiration que les chats utilisent... « tout! Les clôtures, les arbres... Les voitures beaucoup! C'est des bonnes cachettes souvent. Les balcons. Toutes les haies : c'est des tunnels magiques pour toutes les créatures vivantes, dont les chats »! Les chats « vont chiller sur le toit du cabanon » (P11) et sur les balcons, en hauteur, pour « regarde[r] les autres chats qui passent dans la ruelle » (P1). Ils utilisent les escaliers pour se rendre aux appartements et entrent chez qui le veut bien : « le chat de notre voisine, il monte chez nous, mais je le vois aussi en face, il monte chez les gens là-bas » (P15). Certains se promènent de balcons en balcons, comme ce chat bien connu dans le voisinage de P7 (le type de scène que j'ai observée à plusieurs reprises) : « il faisait vraiment tout le tour des balcons. Il montait, il venait ici [...]. Il rentrait en dedans comme si c'était chez eux, pis il faisait ça vraiment partout, je le voyais sur le balcon en face, [...] il faisait vraiment tout le tour. [...] mais là il a déménagé, donc on le voit plus, je suis triste »!

De plus, les participant·e·s identifient les voitures comme des « cachettes », utiles notamment pour se protéger du soleil : « je pense qu'ils cherchent l'ombre aussi! Il y a pas un chat au soleil quand il fait chaud comme ça là » (P11)! P12 explique que les chats ont des stratégies pour se rafraîchir, profitant des opportunités créées par la végétation et les infrastructures humaines :

ils ont plein de cachettes en temps de canicule. Ils vont se cacher dans les plantes. Ils savent, ils ont plein d'endroits où ils peuvent aller chercher de la fraîche, le béton, par exemple. [...] je pense, qu'ils aiment l'escalier, parce que c'est un escalier qui est en grillage, donc il y a une bonne circulation d'air.

Les clôtures sont aussi mentionnées à de multiples reprises. Les humain·e·s interviewé·e·s constatent que les chats traversent avec grande aise la frontière public/privé imposée par les clôtures. Peu importe les tentatives humaines de rendre cette limite imperméable, les chats trouvent des moyens de les franchir : « ça se faufile partout, c'est difficile de dire qu'il [un chat] va pas rentrer dans ta cour, même si tu mets une clôture, il est capable de passer par-dessus, de grimper dans un arbre [pour y arriver] » (P7). De la même manière, P11 raconte que les chats

vont passer en dessous des clôtures. [...] Je pense qu'ils creusent un peu leur chemin! Il y en a une en particulier qu'on va peut-être aller voir tantôt si tu le permets, je pense

qu'ils ont essayé de clôturer pour le chat, je sais pas, mais le chat il passe en dessous quand même. Il se fait de la place.

Les chats ne font pas que traverser les clôtures, ils les utilisent pour se déplacer. P15 est d'ailleurs impressionné par l'agilité des chats à naviguer sur ces structures : « je sais pas comment ils font, mais ils arrivent à marcher sur des trucs super fins, tranquillement, pis à se balader de terrasse en terrasse juste en marchant sur la clôture qui est ultrafine »!

### *Les pratiques des chats sont-elles nuisibles?*

Finalement, j'étais curieuse d'éclairer la question des « nuisances », souvent associées à une utilisation « destructrice » par les animaux d'objets présents dans le paysage urbain. Les animaux urbains et leurs pratiques sont jugés (in)désirables en fonction de leur propension à endommager les infrastructures humaines : "their destructiveness to human property" (Wolch et al. 1995 : 739). J'ai tenu à questionner plus spécifiquement les participant·e·s sur l'usage que les chats font des jardins et des poubelles : deux éléments dont l'utilisation par les animaux urbains suscite des représentations controversées, surtout négatives (Blanc, 2000; Dionne, 2022). Est-ce que certaines pratiques des chats de Hochelaga sont catégorisées comme nuisibles? Les participant·e·s sont unanimes sur le fait que les chats ne fouillent jamais dans les poubelles : « j'ai jamais vu un chat fouiller dans une poubelle moi, même pas des chats affamés [...]. Jamais, jamais » (P10). C'est également le constat de P13, à l'échelle de la ville : « peu importe je suis où dans Montréal, j'ai jamais vu un chat dans une poubelle, pis je travaille pour les parcs »! Ils utilisent parfois les poubelles pour se coucher, grimper pour atteindre une clôture ou atterrir en descendant d'une clôture, c'est tout. Ce sont plutôt les écureuils qui sont vus en train de fouiller dans les poubelles : « les écureuils, ils fouillent dans les poubelles [rire]! Mais non les chats fouillent pas dans les poubelles » (P9). P6 fait la même observation : « si j'ai eu des dégâts, en général c'est plus les écureuils que les chats ».

Par rapport à l'utilisation des potagers/jardins, même si les chats sont reconnus pour y faire leurs besoins, les humain·e·s rencontré·e·s ne semblent pas très importuné·e·s par cette pratique. Elle est jugée « naturelle » par P2 et P3 : ils font « des pipis dans le jardin, mais t'sais » (P2)... « C'est des chats » (P3)! « C'est ça la nature aussi là » (P2)! P14 explique que les chats « vont faire leurs

besoins, mais c'est à peu près tout. T'sais un chat, ça attaque pas un jardin »! Certain·e·s humain·e·s prennent des mesures pour éviter cette utilisation de leur potager et ainsi être plus en paix avec la présence des chats sur leur terrain privé, comme P8 :

des fois ramasser la crotte dans le potager, c'est moins le fun, mais je prends des moyens, parce qu'eux cherchent un lieu douillet pour faire ça, donc j'essaie de planter des petits bâtons pour pas qu'ils s'installent là. T'sais j'arrange mes affaires en conséquence, en sachant qu'il y a des chats qui viennent, pis où je sais qu'ils vont uriner je plante rien. [...] honnêtement, ça me nuit pas.

Encore une fois, ce sont plutôt les pratiques des écureuils qui sont identifiées comme nuisibles et destructrices, en opposition aux chats :

Chercheuse : As-tu entendu des commentaires négatifs par rapport aux chats dans les jardins, les cours?

P14 : Non, pas les chats, ben plus les écureuils! C'est eux autres qui détruisent un potager, pas mal plus qu'un chat!

Bref, l'utilisation de l'environnement physique par les chats est jugée positive par tous·tes les participant·e·s. Les seules pratiques des chats qui sont moins appréciées sont en lien avec leurs besoins vitaux, notamment l'odeur qui en résulte, qui peut être assez forte (cela a aussi été documenté par Kelly, 2014). Mais comme le soutient P14 et d'autres, les chats sont assez respectueux dans leur manière de faire : « les chats enterrent leurs besoins, c'est quand même pas mal cool moi je trouve »! Les chats ne sont pas du tout catégorisés comme des nuisances dans leur manière d'utiliser les éléments vivants et non-vivants du paysage urbain : « je pense qu'ils sont discrets, c'est pas une nuisance du tout » (P8). C'est un avis qui semble partagé à l'échelle de la ville. On peut lire dans le rapport issu de la consultation citoyenne sur la Révision de règlement animalier de Montréal en 2018 que « [r]ares sont ceux qui se sentent incommodés par les nuisances associées à la présence de chats en liberté » (Montréal, 2018a : 10).

#### 4.1.2 Interactions des chats avec les humain·e·s et les autres animaux

La partie qui suit s'attarde aux pratiques interactionnelles des chats. Elle détaille la nature des interactions entre les chats et les humain·e·s, entre les chats eux-mêmes, puis entre les chats et les

autres espèces animales non-humaines présentes dans les ruelles au moment des observations (oiseaux, chiens, écureuils, insectes), toujours en jumelant les résultats d'observation et d'entrevues.

#### 4.1.2.1 Interactions chats-humain·e·s

Sur les 50 humain·e·s observé·e·s dans les ruelles, 34 ont interagi avec les chats présents. Les autres sont resté·e·s indifférent·e·s ou ne les ont tout simplement pas vus. Dans presque tous les cas, les interactions chats-humain·e·s observées ont été initiées *par les humain·e·s* et les chats y ont réagi plus ou moins favorablement. L'interaction la plus fréquente est l'observation des chats. Plus que de simplement constater la présence d'un chat, il s'agissait de prendre quelques secondes pour l'observer, parfois en s'arrêtant brièvement. Plusieurs de ces observateur·trice·s décrochaient un sourire avant de poursuivre leur chemin.

Parmi ces humain·e·s, plusieurs ont également interpellé directement les chats, c'est-à-dire qu'ils·elles se sont adressé·e·s à eux pour les saluer ou ont tenté d'attirer leur attention en faisant des « bruits de bisou <sup>65</sup>». C'est aussi ce que font les personnes interviewées : « on leur dit 'bonjour, t'es ben beau' » (P2) ; « je leur parle tout le temps, je suis comme 'salut minou' » (P10) ; ou encore « j'ai toujours tendance à les appeler » (P6). De manière plus indirecte, d'autres humain·e·s observé·e·s ont seulement commenté la présence des chats en s'adressant à la personne qui les accompagnait. C'est ce que fait P5 quand elle se promène avec son amie : « moi je [dis] tout le temps : 'ah check le chat, check le chat' »!

La majorité des interactions notées impliquaient une certaine distance physique entre les humain·e·s et les chats. Il s'agissant d'interactions visuelles et verbales plutôt qu'haptiques (ex. flatter ou prendre un chat dans ses bras). En effet, alors que deux humain·e·s ont tenté d'approcher les chats sans succès, quatre personnes seulement ont « réussi » à flatter un chat, comme dans la scène suivante :

---

<sup>65</sup> Expression utilisée par certain·e·s participant·e·s. Il s'agit d'imiter le bruit d'un bec avec la bouche.

Un chat marche vers la sortie sud de la ruelle. Une femme entre en marchant. Elle s'arrête et le flatte 3-4 secondes. Le chat se laisse flatter. L'interaction donne l'impression qu'ils se connaissent.

Notes d'observation, site 6, 24-08-2021, 8h36

Du côté des chats, les réactions notées devant la présence et les tentatives d'interaction des humain·e·s sont de trois ordres. La majorité des chats ont fui la situation/la potentielle interaction en se réfugiant plus loin dans la ruelle, sous une voiture ou dans une cour riveraine, comme dans les scènes suivantes :

Une femme approche et fait du bruit en manipulant son sac (reste indifférente à la présence du chat). Le chat traverse la ruelle en sprint [...]. Il va sous un vieux camion rouge et je le perds de vue.

Notes d'observation, site 2, 20-08-2021, 8h48

Un homme passe à côté de moi, me regarde, regarde le chat que j'observe, s'en approche en présentant sa main, le chat part rapidement, se cache sous une voiture.

Notes d'observation, site 7, 29-09-2021, 16h38

Un chat marche dans la ruelle vers le sud, il voit une femme arriver au loin avec une poussette et entre rapidement dans une cour en passant sous la clôture. La femme dit à l'enfant : "t'as vu le chat gris?". Ils poursuivent leur chemin, mais le chat ne sort pas de la cour.

Notes d'observation, site 3, 13-09-2021, 9h07

Deux enfants et un homme arrivent en marchant. Le chat se déplace tranquillement sur le côté de la ruelle. L'homme dit à un des enfants de s'éloigner du chat pour ne pas le déranger. [...] Une fois qu'ils sont passés, le chat retourne plus au centre de la ruelle.

Notes d'observation, site 3, 05-10-2021, 17h03

D'autres chats, moins nombreux, se sont contentés de garder une distance raisonnable avec les humain·e·s :

Un humain passe à côté du chat, ça le fait sourire, puis il me sourit. Le chat ne se déplace pas, ne semble pas importuné.

Notes d'observation, site 3, 05-10-2021, 17h03

Figure 4.8 Nourrissage direct de chats dans une ruelle

Le chat qui se tenait derrière la clôture de la cour passe en dessous tranquillement. Il se dirige vers une femme qui arrive en marchant, comme s'il la connaissait. Elle se penche et dépose des croquettes sur le sol. Le chat en mange quelques-unes pendant qu'un autre chat sort de la cour adjacente. Il s'approche et renifle les croquettes, mais n'en mange pas.

Notes d'observation, site 2, 13-09-2023, 18h19



J'ai observé une seule scène où le chat est lui-même allé au-devant d'une humaine, pour se faire nourrir (figure 4.8)<sup>66</sup>. Le partage ou les tentatives de partage d'affection entre humain·e·s et chats dans les ruelles sont beaucoup moins fréquentes que je l'aurais pensé, étant donné les propos des personnes interrogées qui, pour la plupart, disent qu'elles tentent systématiquement de s'approcher et de flatter les chats qu'ils·elles croisent. Une raison hypothétique de ce décalage est que la présence simultanée des chats *et* des humain·e·s dans les ruelles n'est pas *si* courante. Effectivement, durant les observations, la majorité du temps, les chats (et les autres animaux plus

<sup>66</sup> Par souci d'anonymat des humain·e·s observé·e·s, je ne les ai pas photographié·e·s. La photo présentée dans cette figure a été prise quelques secondes après le passage de l'humaine ayant nourri les chats.

ou moins visibles) étaient *entre eux*, comme seuls usagers des ruelles. Dans ce contexte, les opportunités de rencontres chats-humain·e·s sont modérées.

L'apparente subtilité et le registre succinct de leurs réactions à la présence humaine n'exclut par le fait que les chats conservent et déploient leur agentivité dans ces rencontres interespèces (Hovorka, 2008; Bear, 2011; Van Patter & Hovorka, 2018). Les chats choisissent de participer – ou non – à des interactions qu'ils n'ont pas initiées, ils choisissent de fuir les situations inconfortables et ils choisissent, plus rarement, d'initier eux-mêmes une interaction qu'ils désirent (ex. se faire flatter, se faire nourrir).

Les participant·e·s sont sensibles au consentement et à l'agentivité des chats lors de leurs interactions avec ces derniers : ils·elles laissent les chats juger de leur proposition d'interaction, et choisir s'ils souhaitent y participer. Comme l'explique P7 : « je vais tout le temps essayer de m'approcher, de leur laisser sentir ma main pis de les flatter s'ils me laissent le faire. [...] c'est le chat qui va décider s'il veut ou pas ». C'est aussi le cas de P11 : « quand je vois un chat, je vais toujours un petit peu essayer de lui parler ou de l'approcher, à son rythme! [...] je vais me pencher, je vais mettre ma main comme ça [fait le geste], je vais lui parler un petit peu, pis je vais le laisser m'approcher s'il veut ». P6 soutient que les chats jugent « s'ils sont *safe* ou pas », c'est-à-dire s'ils se sentent confortables et en sécurité dans l'interaction proposée. De la même manière, P2 interprète dans l'attitude du chat son désir d'interagir ou non : « des fois tu vois dans l'attitude s'il a pas le goût de se faire déranger ». Malgré l'évidente réticence des chats à approcher les humain·e·s, telle que révélée par mes observations, plusieurs participant·e·s se représentent les chats du quartier comme des individus sociaux qui aiment interagir avec les humain·e·s : « c'est très cool, ils sont pas peureux les chats, ils viennent dire 'bonjour'! Ils sont sociables, ils sont habitués » (P15).

Mises à part ces interactions directes observées entre chats et humain·e·s, plusieurs *traces* d'interactions indirectes sont présentes dans le paysage des ruelles. Ces interactions indirectes nous informent des relations chats-humain·e·s et des caractéristiques de leur cohabitation "*beyond* direct encounter[s] [...] with a sensitivity to the traces they left" (Bear, 2011 : 302). Encore une fois, la cohabitation chats-humain·e·s n'est pas toujours synonyme de coprésence.

Des bols de nourriture et d'eau, ainsi que des abris confectionnés par les humain·e·s, sont placés stratégiquement dans les ruelles, voués à l'utilisation privilégiée des chats (mais il arrive qu'ils soient utilisés par d'autres animaux). Ces traces témoignent du phénomène de *care* interespèce, qui est défini comme l'ensemble des pratiques de soin échangées entre humain·e·s et animaux (Perras St-Jean, 2022). Au fil de mes visites au sein des mêmes ruelles, je notais les sites de nourrissage qui semblaient abandonnés ou qui, au contraire, faisaient l'objet d'un entretien régulier. En guise d'exemple, voici des notes d'observation prises au site 7, à plusieurs jours d'intervalle :

3 septembre, 10h : Bol de nourriture renversé

9 septembre, 8h : Bols d'eau et de nourriture fraîche ont été placés dans les deux ruelles

29 septembre, 16h : Bols d'eau et de nourriture fraîche aux mêmes places que d'habitude

Figure 4.9 Traces de pratiques de *care* interespèce dans le paysage des ruelles. (a) Un abri en bois et (b) des bols d'eau et de nourriture fraîchement renouvelés



Ces pratiques de *care* interespèce sont initiées par les humain·e·s, mais les chats conservent leur agentivité dans ces échanges : ils choisissent de profiter – ou non – des provisions et du matériel laissés par des humain·e·s bienveillant·e·s, selon leurs envies et besoins. Comme l'explique Meijer

dans le contexte du travail d'un refuge pour chats de Amsterdam, les pratiques de *care* sont réalisées "in ways that the cats co-determine" (2021 : 290). On peut penser à l'exemple des bols d'eau placés sous les voitures pour convenir aux préférences des chats. En effet, le *care* plus informel qui prend place dans les ruelles de Hochelega implique une influence mutuelle entre les chats et les humain·e·s. Si les chats s'adaptent à certaines pratiques de *care* des humain·e·s, les humain·e·s s'adaptent également aux pratiques quotidiennes des chats. Les chats déploient leur agentivité par le choix des espaces qu'ils fréquentent et des humain·e·s avec qui ils interagissent.:

[c]at agency also influences the lives of humans caring for them in the city. Many of the humans [...] have adapted to having cats living in their gardens, and are willing to put great effort into caring for them or helping them. The cats brought them in this position: they normally take the first step in the relation by choosing a place to live, and picking specific humans to interact with (Meijer, 2021 : 290).

Figure 4.10 Nourrissage indirect : un chat mange la nourriture laissée par un·e humain·e dans la ruelle



Le chat inspecte l'eau et la nourriture laissée. Les deux n'ont pas l'air très fraîches, il semble avoir plu dessus. Le chat semble renifler la nourriture plus qu'il n'en mange. Il mastique une ou deux croquettes seulement.

Notes d'observation, Site 6, 23-09-2021, 11h20

#### 4.1.2.2 Interactions chats-autres animaux

En ce qui a trait aux interactions entre les chats et les autres animaux non-humains, les observations révèlent que les chats interagissent surtout avec d'autres chats, et dans une moindre mesure avec des oiseaux, des chiens, des écureuils et des insectes (volants, surtout). Les interactions entre chats sont majoritairement positives. Dans leurs (im)mobilités au sein de la ruelle, ils s'observent, se frôlent, se reniflent, jouent, se couchent parfois côte à côte :

Un chat sort d'une cour et s'approche à environ un mètre d'un chat couché dans la ruelle. Ils ne font que se regarder pendant deux secondes, puis il poursuit sa marche. D'un coup, il y a cinq chats dans la ruelle! Je n'ai pas le temps de tout noter. Ils semblent tous se connaître, ils ont l'air vraiment relaxes. Un chat renifle un autre. Ils passent tous près les uns des autres en marchant.

Notes d'observation, site 6, 04-09-2021, 16h26

Figure 4.11 Interactions positives (a) et négatives (b) entre chats



Mon œil de géographe n'a évidemment pas l'expertise de distinguer le jeu (positif) du conflit (négatif), qui présentent des aspects similaires (courir, rouler, miauler, etc.). Toutefois, certains rares épisodes sont clairement apparus comme des conflits, par exemple le suivant :

Des cris de chats font réagir un chien dans une cour, qui se met à japper [...]. Je vois un chat noir courir derrière un chat gris. Ils s'arrêtent plus loin, se regardent, dos arqués et poils hérissés, gueules ouvertes. Le chat gris marche vers le nord et le chat noir le suit en gardant toujours une distance de deux mètres environ. Chaque fois que le chat gris tourne la tête pour regarder vers l'arrière, le chat noir arrête de marcher et ne bouge plus. Le chat gris entre dans une cour et se couche sous un camion.

Notes d'observation, site 7, 06-09-2021, 8h45 (voir figure 4.11b)

Contrairement aux interactions entre chats, les interactions chats-chiens sont majoritairement – voire toutes – négatives. Les observations révèlent que les chats *fui*ent *systématiquement* les chiens qui se promènent dans les ruelles (toujours accompagnés d'un·e humain·e, et tenus en laisse) :

Une femme approche au loin avec son chien en laisse. Les deux chats se lèvent dès qu'ils le voient et vont dans une cour tout près, juste derrière la clôture.

Notes d'observation, site 2, 20-08-2021, 9h20

Un humain et un chien (tenu en laisse) marchent. Le chien tente d'aller vers une cour où il y a un chat. Celui-ci sort tout à coup en courant et traverse la ruelle (vers une autre cour). Une fois l'humain et le chien éloignés, le chat revient dans la ruelle en marchant.

Notes d'observation, site 6, 23-09-2021, 11h12

Dans un extrait de la démarche auto-ethnographique de Deslandes (2022), le déroulement d'une rencontre chat-chien calque mes observations. On suit la scène du point de vue de l'auteur et de son chien Nellie, lors d'une de leurs marches quotidiennes dans une ruelle montréalaise. Deslandes (2022) raconte que le chat, alors effrayé par la présence du chien, grimpe sur une clôture, guettant leurs mouvements. L'auteur décrit la clôture comme « le lieu ténu, mais dense, de la séparation spatialisée du privé et du public » (Deslandes, 2022 : 121). Il souligne qu'il s'agit d'un refuge à l'usage privilégié des chats, qui peuvent traverser ou occuper cette frontière public/privé à leur guise, contrairement aux chiens et aux humain·e·s.

L'importance de ce type de micro-refuges urbains a également été observée par McKiernan et Instone (2016) dans leur étude de la cohabitation entre les colonies d'ibis et les communautés humaines en milieu urbain en Australie. Durant les périodes d'observation, il arrivait que les ibis fuient vers une île à l'approche d'humain·e·s (notamment du chercheur) et de chiens. Cette île

devient un refuge pour les ibis : "a sanctuary securing them from both human contact and the dogs sharing this space" (McKiernan & Instone, 2016 : 485). De façon très similaire, les chats utilisent les clôtures, les cours arrière et les voitures comme refuges (ou sanctuaires) pour fuir les interactions non-désirées avec les chiens et avec certain·e·s humain·e·s. Dans les ruelles, les chats n'ont pas accès à un espace qui imiterait le niveau d'isolement d'une île, mais les opportunités qu'elles offrent semblent convenir aux besoins des chats en termes d'échappatoire temporaire (ils reviennent bien souvent dans la ruelle une fois que les individus évités sont partis)<sup>67</sup>.

Les chats peuvent ainsi se rendre « non-rencontrables » (*unencounterable*). La notion de (*un*)*encounterability* a été développée par Collard (2014) dans sa recherche menée dans un centre de réhabilitation de la faune au Guatemala, où elle explique que les humain·e·s agissent de manière à rendre les animaux simultanément « rencontrables » (captifs, contrôlables et donc accessibles aux humain·e·s) et « non-rencontrables » (leur apprendre à avoir peur des humain·e·s pour leur réhabilitation à la vie dans la nature) (Collard, 2014). En ville, un processus similaire s'opère pour les chats étant donné leur statut ambigu d'animaux à la fois désirables *et* indésirables.

Les chats sont avant tout considérés comme les compagnons des humain·e·s : on souhaite qu'ils soient « rencontrables » dans les espaces publics pour les admirer, les flatter, leur parler. On valorise ainsi leur présence libre dans les espaces publics. Inversement, pour d'autres, les chats doivent être gardés à distance, invisibles dans l'espace public ou confinés à la sphère privée : ils doivent être « non-rencontrables ». La gestion animalière urbaine tente d'ailleurs d'équilibrer le lot d'animaux rencontrables ou non par différentes mesures qui visent à les éliminer (la « vermine »), les garder à distance (les animaux de la faune) ou favoriser leur (ré)insertion dans la sphère domestique, par exemple par l'adoption (les animaux domestiques, dont les chats).

Alors que Collard (2014) conceptualise le fait d'être (*un*)*encounterable* comme un état façonné par les humain·e·s et les organisations qui prennent en charge les animaux, mes observations révèlent que les chats se servent de leur agentivité pour *eux-mêmes décider* s'ils veulent être rencontrables ou non, à quel moment et avec qui. Ils cherchent par leurs propres moyens et en fonction de ce qui

---

<sup>67</sup> Toutefois, le phénomène d'opacité grandissante des clôtures installées par les résident·e·s riverain·e·s, tel que mentionné précédemment, limite certainement cette opportunité de fuite pour les chats.

est rendu possible par l'aménagement, des sanctuaires où ne pas être rencontrables (probablement à l'instar de nombreux animaux urbains). Gillespie (2019) a observé le même phénomène lors d'une étude ethnographique au sein d'un sanctuaire pour cochons dans l'État de Washington, où les animaux ont la possibilité de se retirer dans une forêt dense, difficile d'accès pour les humains. Les cochons y trouvent de l'intimité, de l'ombre et du temps à l'écart des humains. À Hochelaga, les cours arrière sont pour les chats ce que la forêt est pour les cochons : un espace qui permet aux animaux de fuir les rencontres inconfortables de la ruelle, mais qui n'exclut pas l'opportunité de participer à celles qui leur semblent agréables. Bref, les animaux *recupèrent leur agentivité* dans cette amplification du concept de *(un)encounterability* (Collard, 2014).

En outre, cette analyse permet de nuancer ce que l'on conçoit comme étant les conditions nécessaires d'une relation ou d'une cohabitation multiespèce – interagir et vivre en proximité notamment – alors que dans certains cas, "detachment is still constitutive of relation as a necessary outside" (Ginn, 2014 : 534). L'engagement, non pas nécessaire, est même *évitée*, comme dans le cas des chats et des chiens, ou des ibis et des humains (McKiernan & Instone, 2016). N'empêche qu'il existe une cohabitation et que ces individus *sont en relation*, selon les conditions définies par l'une et l'autre des parties (Candea, 2010). Il se construit alors une sorte d'éthique relationnelle de la *non-rencontrabilité* : "when we do not encounter beings, when 'we' are not sticky together, but are 'unstuck'" (Ginn, 2014 : 534).

La cohabitation multiespèce nécessite ainsi de respecter le désir des animaux qui choisissent d'éviter la coprésence, dans leurs propres intérêts : une situation de cohabitation où "life is not drawn together, but pulled apart", comme le soutient Ginn (2014 : 534). Dans le cadre d'initiatives d'aménagement urbain inclusif des animaux (Apfelbeck et al. 2019; 2020), par exemple, la conservation ou la mise en place de sanctuaires où *ne pas être rencontrables* devient primordiale. Comme l'explique Blanc, « certains espaces urbains – interstices non construits, faiblement aménagés – fonctionnent comme de véritables refuges pour de nombreuses espèces animales » (2003 : 166). À cet effet, les grands espaces naturels et les espaces laissés en friches à Montréal et à Hochelaga (ex. les « terrains vagues ») trouvent une nouvelle vocation enrichissante à l'intérieur de la ville plus qu'humaine. Cela a d'ailleurs été nommé dans les entrevues avec les habitants de Hochelaga :

les endroits où je les vois les plus heureux, les chats, c'est vraiment où il y a les plus grands espaces verts, comme à Boscoville, ils sont tellement contents là-bas! (...) c'est une forêt, [...] et des terrains vagues avec des grands arbres partout. [...] dans des zones comme ça, on arrive à conserver des animaux, peu importe de quel animal on parle, incluant les chats, ils sont mille fois plus heureux qu'entre deux blocs appartements. C'est la seule façon qu'on va pouvoir les aider, c'est en leur garantissant des petits espaces comme ça (P13)!

Pour conclure ce qui a trait aux interactions entre les chats et les autres animaux, les résultats montrent que les chats interagissent principalement avec trois espèces de la faune urbaine qui utilisent aussi les ruelles : les oiseaux, les écureuils et les insectes (surtout volants). Les chats ont deux réactions principales à la présence des écureuils : soit ils se contentent de les observer, soit ils bondissent soudainement pour les poursuivre à la course, sans toutefois être en mesure de les approcher. Souvent, les écureuils grimpent rapidement et très haut dans les arbres. Alors, les chats se désintéressent et retournent à leurs autres occupations. Dans les entrevues réalisées, les participant·e·s identifient la nature de ces interactions chats-écureuils comme relevant du jeu, et non de la prédation.

Les interactions entre chats et insectes sont similaires à plusieurs égards : les chats les suivent des yeux et les chassent parfois à la course. Contrairement aux écureuils, ils arrivent bien souvent à atteindre ou capturer les insectes avec leurs pattes. Ces interactions entre les chats et les autres animaux font partie du quotidien multiespèce des ruelles, donc j'ai tenu à les considérer dans mes observations, sans pour autant y consacrer une analyse approfondie, comme les rencontres interespèces ne sont pas le sujet spécifique de cette recherche.

Néanmoins, il importe de s'attarder tout particulièrement aux interactions chats-oiseaux. En raison du portrait du chat-tueur-d'oiseau répandu dans les médias et dans la communauté scientifique (voir chapitre 1), je m'attendais à assister à plusieurs épisodes de prédation dans les ruelles et à constater des décès d'oiseaux. Toutefois, sur les 70 heures d'observation réalisées, je n'ai vu qu'*un seul événement* de prédation réussi, c'est-à-dire où un chat a réussi à capturer un oiseau dans sa gueule. Cela a manifestement et malheureusement blessé l'oiseau, mais je n'ai pas pu voir s'il en est mort, car je les ai perdus de vue. Ensuite, la deuxième (et dernière) tentative de prédation observée n'a pas abouti :

Le chat est en position de chasse en haut des escaliers du balcon, il regarde vers le bas, prêt à sauter. Deux oiseaux sont sur le sol au pied des escaliers. Le chat descend deux marches et les oiseaux s'envolent immédiatement vers le lilas.

Notes d'observation, site 1, 13-09-2021, 17h36

Mis à part ces deux événements qui relèvent manifestement de la prédation (un réussi, un manqué), les chats ne faisaient qu'observer les oiseaux, inatteignables, posés plus haut sur les branches des arbres, les rampes des balcons ou les fils électriques (leurs refuges à eux). La présence des oiseaux attire l'attention des chats (souvent assez brièvement), mais n'engendre la plupart du temps aucun mouvement dans leur direction. Cette expérience ethnographique exhaustive auprès des chats dans les ruelles de Hochelaga m'amène à confirmer deux éléments importants de la littérature scientifique.

Premièrement, les représentations humaines des animaux ne sont pas toujours en adéquation avec la réalité des animaux (York & Longo, 2017; Van Patter & Hovorka, 2018). Ici, la représentation des chats (dans notre tête) peut, et doit, être nuancée par l'observation des chats (dans le monde). À l'inverse d'un quotidien de *serial killers*, les chats (de Hochelaga, du moins) ne passent pas leur temps à chercher et chasser les oiseaux, loin de là. Comme ce chapitre l'expose, leurs pratiques, leurs interactions et leurs usages de l'espace sont divers et variés, et impliquent très peu les oiseaux. Même parmi les scènes impliquant des oiseaux, il s'agit surtout d'interactions visuelles, sans conséquence pour leur survie urbaine. Toutefois, je n'ai pas mené d'observation la nuit, une période qui échappe donc à la comptabilisation des interactions chats-oiseaux.

Deuxièmement, la littérature scientifique montre qu'il existe un réel besoin de documenter l'impact des chats sur la faune native à l'échelle locale (Loss et al. 2012; Blancher, 2013), notamment au Canada et à Montréal, où les données manquent (Massé *et al.* 2012; Van Patter & Hovorka, 2018). Cela nous permettrait d'y réagir par des mesures adéquates et proportionnelles au problème, au sein même de Hochelaga. Ce n'était pas l'objectif de cette recherche, mais elle illustre à sa manière le besoin de porter attention aux enjeux de cohabitation animaux-humains par des démarches qualitatives et exhaustives (par exemple grâce à l'ethnographie multiespèce), ancrées à des échelles locales (ruelle, quartier, ville), qui mettent en lumière le quotidien et l'expérience vécue des animaux (Kirksey & Helmreich, 2010; van Dooren & Rose, 2012; Buller, 2015; Hodgetts & Lorimer, 2015; York & Longo, 2017).

De plus, dans une perspective antispéciste, il importe de questionner la valorisation de la (sur)vie de certaines espèces (ici les oiseaux) au détriment d'autres espèces (ici les chats). Pour Donaldson et Kymlika (2011), nous (les humain·e·s, les chercheur·euse·s) avons la responsabilité de ne pas propager de stéréotypes négatifs à l'égard des animaux, car ces stéréotypes (ou représentations négatives) entraînent des conséquences matérielles (York & Longo, 2017). Dans le cas des chats, la conséquence la plus sévère est certainement leur euthanasie massive par le biais de programmes visant à réduire leur population, au bénéfice des oiseaux (ce n'est pas le cas à Montréal, mais dans plusieurs autres grandes villes du monde).

Finalement, rappelons que l'urbanisation a éliminé de nombreux refuges, pour de nombreuses espèces animales urbaines, dont les oiseaux (Wolch, 1996; Haraway, 2015; Leino et al. 2017). Au-delà de la prédation par les chats, plusieurs facteurs anthropiques (parfois sous-estimés) participent à la mort des oiseaux en ville : la destruction des espaces verts, la prolifération des gratte-ciels, la pollution, etc. (Rebolo-Ifrán et al. 2021). Ces problèmes devraient préoccuper celles et ceux qui se soucient des oiseaux et des autres animaux urbains. Si une ville souhaite s'impliquer dans le bien-être des animaux qui l'habitent (notamment des oiseaux *et* des chats), il est primordial d'agir sur les conséquences d'un aménagement strictement pensé pour les humain·e·s, et de ne pas se cantonner dans une régulation « facile » qui mène à la mise à mort arbitraire de certains animaux jugés *out-of-place*. Il faut s'attarder à reconstituer les refuges (Haraway, 2015) et, en parallèle :

to go beyond linear modes of [cats] management and eradication to recognise [cats] as partners in the ongoing historicity of urban environments. This ethic is never settled, but unsettling, as we venture into a future that takes seriously multi-species lives, past and present (McKiernan & Instone, 2016 : 491).

Bref, la réalité des chats dans les ruelles de Hochelaga encapsule bien la notion d'enchevêtrements plus qu'humains (*more-than-human entanglements*) et la complexité des questions de cohabitation. Les observations révèlent (et les entrevues confirment) la multiplicité des pratiques autonomes des chats et des relations qu'ils entretiennent avec les humain·e·s, les autres chats, les nombreuses autres espèces animales et plus globalement le paysage urbain composé, dans sa matérialité, d'infrastructures humaines et d'éléments naturels (Schein, 1997; Bailly, 2013). La deuxième partie du chapitre est plutôt dédiée à l'analyse du paysage immatériel de Hochelaga.

## 4.2 Ho·CHAT·laga : la place fondamentale des chats dans un quartier montréalais

L'expression HoCHATlaga a été utilisée par une participante interviewée et sur le coup, nous avons ri de la possibilité d'utiliser cette dénomination originale dans mon mémoire. Quelques mois plus tard, à la lumière de l'analyse des données, l'expression prend tout son sens : l'ubiquité manifeste des chats dans le paysage du quartier Hochelaga mérite bien cette petite variation linguistique. Dans cette partie du chapitre, les résultats présentés sont surtout tirés des entrevues. Ils concernent les représentations humaines de la cohabitation chats-humain·e·s à diverses échelles, du local au micro-local (la ville, le quartier Hochelaga et les ruelles). Mais avant de discuter de la place des chats, il importe d'aborder brièvement les représentations humaines des chats eux-mêmes (comme individus et comme espèce), comme elles informent le rôle subjectif qui leur est attribué dans le façonnement du paysage du quartier.

### 4.2.1 Représentations des chats comme individus et comme espèce

Sans questionner directement les participant·e·s sur leurs représentations des chats, comme individus et comme espèce, ils·elles ont spontanément partagé leur vision, au fil du déroulement des entrevues. Les résultats révèlent que, dans un premier temps, les personnes interviewées attribuent une subjectivité aux chats : ce sont des individus distincts les uns des autres, avec leurs propres caractères, besoins et préférences, comme l'explique P7 : « les gens qui connaissent pas les chats disent souvent que c'est toute la même affaire, que c'est tous des êtres indépendants qui se foutent de toi, mais c'est tellement pas juste ça là! Ils ont vraiment tous une personnalité ». Pareillement, P12 pense « que c'est comme les humains : il y a pas un chat pareil, ils ont tous leur personnalité ». Ils·elles utilisent d'ailleurs des qualificatifs variés pour décrire les chats. J'en ai relevé une trentaine, à la fois positifs (ex. affectueux, calme, heureux, pacifique, docile, doux, curieux, intelligent), négatifs (ex. malheureux, agressif, nerveux, peureux, jaloux) ou plutôt neutres (ex. routinier, indépendant, flâneur).

Alors que la société et les sciences ont tendance à référer aux « animaux » comme groupe homogène "blurring differences not only between animals of different species but also of the same species" (Bear, 2011 : 298), les participant·e·s considèrent que les individus du groupe « chat » ne sont *pas* des membres interchangeables de leur espèce. Les chats rassemblent "a number of beings

with similar characteristics, but that are nonetheless significantly different from each other" (Bear, 2011 : 300).

Ensuite, quand il est question de l'*espèce*, les personnes interviewées lui reconnaissent des qualités cognitives partagées et diverses, par exemple une capacité à ressentir, à réfléchir, à communiquer. En d'autres mots, les participant·e·s reconnaissent une vie subjective aux chats, une *sentience*. P9 souligne notamment la capacité des chats à s'orienter : « le chat a la capacité de s'organiser, il fera pas de dégâts nulle part, pis il va revenir. [...] il faut qu'il connaisse son environnement comme il faut, mais ils ont des réflexes, ils reviennent » (P9). Les chats auraient aussi la capacité de s'adapter brillamment à leur environnement : P9 explique que les chats sont « bien adaptés au quartier, à la ville... à leur environnement. [...] ils sont assez résilients, ils s'habituent ».

De plus, l'ambiguïté de la position des chats sur le spectre domestique-sauvage est très présente dans le discours des personnes interviewées. Les chats sont divisés en deux catégories : ceux qui sont sauvages et ceux qui ne le sont pas. Être sauvage est défini par une propension à ne pas être sociables, c'est-à-dire à ne pas aller vers les humain·e·s et à ne pas se laisser approcher/flatter ; être plutôt farouche (du côté de la nature). À l'inverse, les chats qui ne sont *pas* sauvages sont décrits comme des individus sociaux, qui se laissent approcher et flatter (du côté de la culture). Mais certains chats sont plus difficilement catégorisables. P8 explique que ces chats mi-sauvages, mi-domestiques sont en quelques sortes des hybrides :

la voisine a plusieurs chats qui sont un peu laissés à eux-mêmes. Moi je trouve que c'est vraiment des hybrides : pas de collier, rien pour les identifier, mais ils ont l'air nourris, donc c'est difficile pour moi de dire. [...]. Je trouve qu'il y plus de chats comme ça que de chats identifiés avec des colliers : ça j'en vois presque jamais.

Cette difficulté à catégoriser les chats est soulignée par de nombreux·euses chercheur·euse·s (Philo, 1995; Blanc, 2000; Griffiths et al. 2000; Serpell, 2014; Van Patter & Hovorka, 2018). Les chats « glissent » d'une catégorie à l'autre, entre le domestique et le sauvage, la nature et la culture. En outre, selon certain·e·s participant·e·s, le statut domestique ou sauvage des chats serait influencé de manière éphémère ou permanente par deux facteurs. Il y a d'abord un facteur spatial, par exemple le fait de passer plus ou moins de temps « dehors » ou « dedans », comme l'explique P7 : « ils sont un peu plus sauvages quand ils sont à l'extérieur. Je pense que c'est récurrent, dès qu'un

chat sort dehors, c'est presque plus le même chat qu'en dedans ». Le second facteur est relationnel, c'est-à-dire le fait de se mêler ou non à des individus plus clairement sauvages, sur une base régulière : « ils se mêlent aux chats errants, donc c'est pas évident » (P8).

Pour conclure ce qui a trait aux représentations et catégorisations humaines des chats, il est intéressant de souligner le nombre considérable de désignations utilisées par les participant·e·s pour nommer les différents « types » de chats ; j'en ai relevé 15. Les plus utilisées sont les suivantes : chat errant, chat de ruelle, chat d'extérieur, chat de dehors, chat d'intérieur, chat domestique. Certaines expressions ont été utilisées à une seule reprise, mais sont tout aussi évocatrices, par exemple : chat de maison, chat de foyer, chat de propriétaire, chat de gouttière, chat hybride, chat public et chat communautaire.

Ces variations linguistiques parlent en fait de l'assignation spatiale et sociale ambivalente des chats. Comme le signalent Van Patter et Hovorka (2018) dans leur recherche sur les représentations des chats errants dans le sud de l'Ontario, les chats sont *of place* ou *of people*. Certains chats sont associés à des humain·e·s (*of people*), par exemple le propriétaire, la communauté, le public : "cats are still thought of as animals 'of people', and are therefore seen to belong as our companion or working animals, and not as living independent existences" (Van Patter & Hovorka, 2018 : 292). D'autres chats sont assignés à des espaces (*of place*) : la maison, l'intérieur/l'extérieur, le dedans/le dehors. À Hochelaga, le simple fait qu'un chat occupe l'espace de la ruelle, par exemple, participe à son assignation *of place* :

Chercheuse : Quand tu dis "chats de ruelle", tu parles des chats qui sont dans la ruelle à ce moment-là?

P7 : Oui, c'est pas nécessairement un chat errant.

De nombreux chats sont donc simultanément *of place* (ou *de la ruelle*) et *of people*. Ils sont dans la ruelle, alors on pourrait dire qu'ils sont des « chats de ruelles », mais ils ont aussi un foyer et un·e « propriétaire » : une distinction par rapport à la conceptualisation plus divisée faite par Van Patter et Hovorka (2018). Bref, ces résultats confirment une réalité bien documentée en géographie animale : l'ambiguïté des catégorisations et des représentations des chats urbains. Mais ici, il faut surtout retenir que les habitant·e·s de Hochelaga se représentent les chats comme des individus

dotés d'agentivité et de subjectivité et ce, peu importe la « catégorie » à laquelle ils sont assignés. Cela informe les représentations de la place des chats à Hochelaga, qui sont abordées plus loin : peu importe leur statut ou leur assignation sociospatiale, les chats ont tous un rôle important dans le façonnement du paysage du quartier.

#### 4.2.2 La place des chats en ville : entre liberté et danger

Les milieux urbains sont à plusieurs égards des territoires hostiles aux animaux. Les risques associés au trafic automobile, à la densité humaine, à la pollution et à la destruction des espaces naturels, par exemple, sont nombreux (Wolch, 1996; Palmer, 2003). C'est une réalité qui préoccupe énormément les personnes que j'ai interviewées à Hochelaga. L'association *ville-danger* a systématiquement émergé durant les entretiens. La principale source de danger identifiée par les participants est la circulation automobile. Les risques associés concernent évidemment les chats qui se promènent librement dans les espaces publics :

j'ai peur, c'est les voitures en fait! Il y a beaucoup de voitures, il y a beaucoup de chats, je vois que les chats sont habitués, ils vont pas se faire écraser, mais [mon chat] a jamais été vraiment dehors donc... [...] Honnêtement si j'étais sûr qu'elle restait dans la ruelle – c'est quand-même vraiment grand – je la laisserais sortir sans problème, mais c'est les voitures. Après les voitures, elles passent pas vite, c'est un sens unique. Mais j'ai peur qu'elle fasse une erreur (P15).

À l'instar de P15, plusieurs personnes décident de « garder » leur(s) chat(s) à l'intérieur de la maison, pour des raisons de sécurité. P8 craint pour la sécurité des chats : « en ville les chats se font un peu plus frapper, j'ai l'impression! [...] on a décidé de pas prendre le risque. [...] je trouve ça toujours triste quand un chat se fait frapper, je trouve pas qu'ils sont nécessairement tout le temps en sécurité ». Similairement, P7 explique que « c'est le fait d'être en ville... J'ai pas envie qu'il leur arrive quelque chose, c'est une décision sécuritaire ». P6 est du même avis : « j'étais plus confortable avec le fait qu'elle reste à l'intérieur, comme il y a quand même du passage dans la rue. [...] je trouve ça quand même dangereux l'extérieur ».

Cette inquiétude a raison d'être : chaque année, de nombreux chats perdent la vie au Québec et à Montréal en raison de collisions avec des voitures (Ross, 2018)<sup>68</sup>. Toutefois, même si la mobilité autonome des chats dans les espaces publics n'est pas sans risque, mes observations révèlent que ceux-ci semblent avoir une expérience de la ville (acquise au fil de leur vie) qui leur permet de naviguer aisément avec les risques liés à sa pratique. Comme l'expliquent Hodgetts et Lorimer (2020), les mobilités des animaux sont en partie influencées par les apprentissages tirés d'expériences passées. P15 le mentionne d'ailleurs : les « chats sont habitués ». À Hochelaga, mes observations montrent que cette négociation de la présence des voitures passe surtout par une attention accrue aux mouvements et aux bruits, et par des stratégies de retrait dans des espaces jugés sécuritaires par les chats : les trottoirs et les ruelles. Dans les ruelles, plus précisément, la végétation en bordure de la voie centrale, les voitures stationnées et les cours arrière agissent comme refuges.

Une seule des personnes rencontrées n'associait pas la ville à un espace dangereux pour les chats, ou du moins, pas plus que d'autres espaces. Quand je lui ai demandé si elle trouvait la ville dangereuse pour les chats, elle m'a répondu : « non pas du tout, parce que le chat il se fera pas plus frapper en ville qu'à la campagne. C'est la même chose : s'il a pas regardé, il a pas regardé » (P9). Comme les participant·e·s qui soutiennent que les chats sont « habitués », P9 reconnaît que les chats ont développé des stratégies pour se déplacer dans la ville, surtout basées sur l'observation.

Par ailleurs, certaines personnes tiennent absolument à garantir une liberté de mouvement à leurs chats. Elles sont conscientes des risques, mais défendent une vision de la ville où les chats font partie intégrante de la vie des espaces publics :

j'aime ça voir des chats qui se promènent partout. [...] je trouve ça super le fun de voir des chats dans les quartiers. [...] j'ai toujours laissé sortir mes chats peu importe, je trouve que ça fait partie de la vie en ville [...]! Moi je trouve que c'est essentiel dans le quartier, pis dans une vie de quartier (P4).

---

<sup>68</sup> Dans un sondage mené auprès de l'Association des médecins vétérinaires du Québec en 2017, « 75 % des 275 médecins vétérinaires répondants ont dit avoir vu au moins un de leurs patients félins être percuté par une automobile lors de l'année précédant le sondage. [...] On parle ici, au total, [...] de 4800 chats qui ont tous été amenés dans un établissement vétérinaire suite à un accident causé par un véhicule automobile » (Ross, 2018).

Pareillement, P8 « trouve que ça fait un peu partie de la vie en ville de croiser des chats, il y a quelque chose de tellement naturel là-dedans, de les voir se promener ». P15 soutient que « le chat est autonome, donc l'idéal ce serait quand-même qu'il puisse se balader de manière sécuritaire où il veut ». P16 croit que les risques de la ville ne doivent pas exclure son usage, c'est-à-dire l'opportunité, pour les chats, de s'épanouir dans des pratiques urbaines et des relations multiespèces à l'extérieur de la sphère domestique :

j'ai tendance à croire qu'ici, il y a des gens qui laissent aller leurs chats dehors plus pour des raisons politiques. [...] J'aime ben gros la phrase [rire] : "c'est ça le prix de la liberté". C'est peut-être le compromis aussi. T'sais il y a encore des humains qui meurent dans la ville. C'est dangereux... Ouin, c'est dangereux. Oui j'ai eu de la peine [quand mon dernier chat est décédé], mais je veux dire... Les chats ont l'air d'avoir tout autant de fun à chiller, à pouvoir sauter sur un toit, [...], pis à être en relation avec d'autres animaux t'sais, ça aussi! Donc j'étais triste quand il est mort, mais c'était pas suffisant pour me dire qu'il faudrait plus jamais [laisser sortir mes chats]! Il y a eu un décès : ça veut tu dire qu'il faut interdire l'entièreté de la chose?

En outre, une participante soutient que les humain·e·s, entraîné·e·s par la frénésie caractéristique du mode de vie urbain, ne font pas assez attention aux autres, notamment aux animaux :

je trouve que les gens sont méchants. Comment je pourrais dire? Ils sont dénaturés : la vie c'est du béton, du travail, un auto, pis un chat ça a pas d'affaire dans la rue, ça va se faire écraser! Mais écrase le pas! Fais attention t'sais... Je trouve qu'ils sont dénaturés et qu'ils laissent pas la place aux animaux (P10).

Ainsi, la liberté des chats doit être accompagnée d'une responsabilité collective, qui consiste à *porter attention* à la vie non-humaine, lui permettant d'occuper une place viable dans la ville. À cet égard, P16 défend l'importance d'aménager des villes plus sécuritaires, pour les humain·e·s comme pour les animaux :

quand il arrive des choses comme ça [des accidents de la route], je vais être dans la famille des gens qui veulent mettre des dos d'âne à l'infini pour que le monde roule à 7 km/h! Au final, si on est capable de faire ça pour les humains, je pense qu'après, il devrait y avoir moins de décès de chats, de facto. Il y en a déjà à faire [...] pour arrêter de mourir dans la ville.

L'enjeu de la circulation automobile urbaine, dense et hasardeuse, met en lumière la vulnérabilité des animaux en ville, mais surtout leur présence transgressive au sein d'un aménagement et d'une

manière d'habiter la ville fondamentalement anthropocentriste. Encore une fois, les chats conservent leur agentivité dans ce processus d'assignation sociospatiale, "[as] beings continually transgressing their (human) desired placements" (McKiernan & Instone, 2016 : 490). Alors que de nombreux chats errants cherchent refuge dans les maisons et que de nombreux chats dans les maisons s'échappent pour aller explorer la ruelle, les représentations humaines des chats et de leur place (littérale) en ville sont déstabilisées. Les propos des participant·e·s confirment la place ambivalente des chats en ville, entre la maison et le monde extérieur, entre le domestique et le sauvage. Les chats sont à la fois *in place* et *out of place* dans l'espace public urbain (Philo, 1995; Cresswell, 1996). Mais les propos des habitant·e·s de Hochelaga expriment un désir d'apprendre à mieux *partager la ville* avec les animaux, ce qui rejoint les propos de McKiernan & Instone : "[u]nsettling the anthropocentric city as something more-than-human forces us to question what constitutes a multi-species city and how it may be *shared*" (2016 : 478).

#### 4.2.3 La place des chats à Hochelaga : communauté, vie de quartier et pratiques de *care*

Mes discussions avec les habitant·e·s de Hochelaga confirment les intuitions que j'ai eues en emménageant dans le quartier, c'est-à-dire que les chats sont *omniprésents*, matériellement et immatériellement. Les habitant·e·s du quartier s'entendent pour dire 1) qu'il y a beaucoup de chats à Hochelaga ; 2) que leur présence est en quelques sorte naturelle, intrinsèque et historique au quartier ; et 3) que la population de Hochelaga est généralement très favorable à leur présence accrue dans les espaces publics. C'est ce que résume P7 :

je pense qu'Hochelag est quand même ouvert aux chats [...]. Je pense que ça fait partie du quartier [...]. Je sais qu'il y a des quartiers qui acceptent moins les chats en général. Je pense que dans Hochelaga on tolère bien les chats, on aime beaucoup les chats. Je pense qu'il y en a quand même beaucoup aussi.

Sur la dimension historique, elle ajoute que les chats « font partie du quartier depuis longtemps. Vu que c'était un quartier pauvre au départ, il y a beaucoup de gens qui avaient des chats, c'étaient des chats de ruelle aussi » (P7). Cet atmosphère favorable au chat est également remarqué par les nouveaux·elles résident·e·s : « à Hochelaga, j'ai l'impression que c'est plutôt positif avec les chats. Tous les chats se baladent. J'ai jamais vu de problème! Après, ça fait pas des années que je suis ici » (P15). Les entrevues révèlent tout particulièrement la *présence* importante des chats dans le paysage de Hochelaga. Cette présence est plus que matérielle. À l'instar de Margulies,

I employ presence here not in reference to the immediate, physical appearance of nonhuman animals observed through human registers, but how their affective presences are felt [...]. Animal presence signals not only our human awareness of individual animals “gazing back” (Berger, 1980) but also our awareness of their presence experienced in where they are not (2019 : 861).

Même s’ils ne sont pas *là* matériellement, les chats sont toujours là de manière intangible, voire symbolique, dans le paysage. En témoignent notamment les nombreuses représentations artistiques sous la forme de murales et d’art de rue. Elles ponctuent les rues et les ruelles du quartier (figure 4.12). C’est un peu comme si les représentations humaines des chats s’inscrivaient matériellement dans les espaces publics de Hochelaga

Figure 4.12 Art de rue et murales représentant des chats



Bref, l’omniprésence des chats est appréciée et même valorisée : « c’est essentiel dans le quartier, pis dans une vie de quartier » (P4). Une situation qui rappelle celle documentée par Griffiths,

Poulter et Sibley dans une place publique de Londres : "cats are a familiar part of the urban landscape and are generally accepted as belonging" (2000 : 66). De façon similaire, les chats de Hochelaga sont acceptés, et même au-delà d'une simple acceptation/tolérance, ils *appartiennent* au quartier, ils font partie intégrante du paysage urbain de Hochelaga, comme le soutient P11 (qui nomme littéralement le paysage comme entité géographique) : « t'sais ils font partie du quartier un peu [...]. Ça fait partie du paysage ».

De la même manière, sur le plan social, les chats sont intégrés à la *communauté* de Hochelaga. En effet, dans les entrevues, Hochelaga est dépeint non seulement comme une entité géographique, mais comme une communauté de citoyen·ne·s solidaires, que ce soit devant les transformations sociospatiales récentes (gentrification, condoisation, crise du logement) ou la précarité vécue au quotidien par certains groupes marginalisés<sup>69</sup>. Une résidente de longue date explique : « on est quand même considérés comme un quartier pauvre, il y a tous les organismes ici... Moi je l'ai vue l'évolution, ma fille se bat contre la gentrification depuis des années » (P14). Plusieurs autres participant·e·s mentionnent cette présence accrue des organismes communautaires sur le territoire : « c'est ultra communautaire Hochelaga » (P2)! Cette communauté est plus qu'humaine et les chats y sont impliqués de deux façons. D'une part, ils *font partie* de cette communauté de Hochelaga, d'autre part ils sont *vecteurs de liens* au sein de cette même communauté. C'est ce qu'illustre cette discussion avec deux participantes :

P2 : Moi je trouve que ça [les chats] fait partie de la communauté!

P3 : Oui! Pis moi je dirais que ça rapproche aussi les gens.

P2 : Sinon, il y a des voisins à qui on aurait jamais parlé! Ça crée des liens! Pis c'est surtout que, vu qu'ils se promènent, je trouve que ça fait un esprit de communauté.

P3 : Ouais, c'est ça, plus de petit quartier et tout! Alors qu'en ville c'est pas forcément quelque chose que...

P2 : C'est pas supposé être... T'sais on a une image peut-être plus individualiste de Montréal. [...].

P3 : Pis ça met de la vie!

---

<sup>69</sup> Il serait d'ailleurs pertinent de s'intéresser à la place des animaux dans le processus de gentrification à Hochelaga et dans d'autres quartiers montréalais, alors que l'arrivée d'une nouvelle population engendre simultanément une valorisation de la diversité et une mise à distance des « indésirables » (Tissot, 2011; Hubbard & Brooks, 2021).

Chercheuse : C'est un peu... Porteur de lien?

P3 : Oui.

P2 : Oui, les voisins, on leur a parlé parce qu'ils avaient des chats. C'est des sujets de conversation, t'sais moi quelqu'un qui a des chats pis qui s'en occupe bien, pour moi, c'est une bonne personne.

Les chats participent à créer un esprit de communauté ainsi que des liens *entre les humain·e·s* de Hochelaga, surtout au sein du voisinage immédiat, comme l'explique P13 : « avec mes voisins proches, j'ai l'impression que c'est positif dans le sens où, dans notre petite bulle, [...] vraiment juste les quatre rues, les gens font attention aux animaux, ils sont bien nourris, il y a des bols d'eau sur les balcons ». Au-delà de cette communauté qui partage un quotidien et des espaces de vie, les participant·e·s parlent de Hochelaga comme d'une communauté d'*entraide*, où la solidarité dépasse le seul souci des humain·e·s : il existe une communauté qui se forme *autour et avec les chats*, incluant celles et ceux qui ont des chats, celles et ceux qui prennent soin des chats :

il y a une bonne entraide [...]. La communauté des personnes qui ont des chats, c'est une communauté où les gens vont s'aider [...]. Mais il y a aussi cette communauté d'Hochelaga qui veut ça, il y a beaucoup d'entraide dans Hochelaga en général, donc je pense qu'il y a un peu des deux (P6)!

Le fait que Hochelaga soit un quartier porté vers la solidarité sociale en ferait un terreau fertile à la solidarité multiespèce, « une espèce de.... solidarité pour les chats » (P1) : une « CHATlidarité », comme l'exprime P1 en riant. Hochelaga pourrait ainsi être qualifié de communauté urbaine *animal friendly* (Seymour & Wolch, 2009). Une communauté qui témoigne plus largement d'une prise de conscience des humain·e·s par rapport à l'importance des relations multiespèces qui façonnent le quotidien : "a growing awareness of the kinship between people and other animals" (Seymour & Wolch, 2009 : 233). Cela implique d'apprendre à vivre de manière harmonieuse (autant que possible) avec les animaux : "to live well with nonhumans as kin" (Desai & Smith, 2018 : 41) – ce que les humain·e·s de Hochelaga tentent d'accomplir dans leur cohabitation avec les chats.

En revanche, la cohabitation avec les chats dans les espaces publics de Hochelaga n'exclut pas certaines formes de tensions au sein de la communauté ; des tensions surtout palpables sur les réseaux sociaux. Les groupes Facebook « Spotted Hochelaga », « Hochelaga mon quartier » et « Les animaux d'Hochelaga » rassemblent plusieurs milliers de personnes en ligne. Le dernier,

surtout, est dédié à des publications et discussions autour des conditions de vie des animaux du quartier : animaux perdus et retrouvés, organisation des pratiques de soin et de sauvetages (ex. nouvelle portée de chats errants à stériliser), questions diverses sur les services animaliers dans le quartier, etc. La vaste majorité des publications concernent des chats. D'un côté, cette entraide en ligne est positive et témoigne de l'intérêt des humain·e·s pour le bien-être des chats dans le quartier : « je suis surpris du nombre de citoyens qui se préoccupent des chats et ça, on le constate sur les réseaux sociaux, par exemple de voir le nombre de gens qui sont sur la page 'Les Animaux d'Hochelaga' » (P12). P2 abonde dans le même sens : « juste en allant voir sur 'Les animaux d'Hochelaga', tu fais 'Oh my God, les gens sont vraiment... Impliqués' »! D'un autre côté, les participant·e·s remarquent des conflits ainsi qu'une forte polarisation des opinions, où les gens jugent les comportements plus ou moins responsables, plus ou moins acceptables, des humain·e·s à l'égard des chats, comme l'explique P8 :

il y a de la polarisation, mais il y en a tout le temps sur les réseaux sociaux, par rapport à la responsabilité, qu'est-ce qui est responsable, irresponsable. [...]. Si tu vas sur "Hochelaga mon quartier" tu peux lire des discussions sur les chats, pis tu vois que les gens sont pas d'accord : "comment ça il avait pas de collier, c'est vraiment irresponsable"!

P6 précise que les commentaires négatifs en ligne sont dirigés envers les humain·e·s et non envers les chats : « il y a pas vraiment de personnes anti-animaux, c'est juste plus "faites attention si vous les faites sortir" ou des choses de même, plus des jugements de comment les gens gèrent leurs chats. [...] mais je vois pas forcément de personnes qui dénigrent vraiment les chats ». La présence des chats en liberté dans l'espace public est l'un des principaux sujets de controverses sur ces groupes. Alors que les habitant·e·s de Hochelaga semblent énormément apprécier le fait de croiser des chats au quotidien dans le quartier, dans les ruelles, nombre d'entre eux et elles semblent juger négativement cette présence, qui serait inadéquate, car dangereuse pour les chats.

Cela rappelle l'ambivalence des participant·e·s qui expriment une forte réticence à laisser leurs chats aller librement dans les espaces publics urbains. Ils·elles sont déchiré·e·s entre le choix du confort et de la sécurité du « dedans », qui contraint les chats à la sphère domestique, et le choix des risques inhérents au « dehors », qui garantit, en contrepartie, une liberté de mouvement et d'exploration pour les chats. Ils·elles aiment croiser des chats, mais pas *leur* chat : « autant je garde

ma chatte à l'intérieur, que la vie en ville pour moi, il y a des chats » (P8). Il s'agit d'un débat complexe, où les arguments de part et d'autre sont partagés par des citoyen·ne·s soucieux·euses des chats. C'est en effet ce que l'on peut retenir de ces discussions observées en ligne, et de celles que j'ai eues avec les participant·e·s : les humain·e·s de Hochelaga ont à cœur le bien-être des chats qui habitent le quartier, mais les représentations du bien-être des chats varient.

#### 4.2.3.1 L'influence des chats dans les représentations sociospatiales du quartier

À Hochelaga, la présence notable des chats dans les espaces publics influence les représentations sociospatiales du quartier. D'abord, pour certain·e·s, la présence confortable de chats dans les espaces publics crée une atmosphère agréable et augmente le sentiment de sécurité. Ensuite, la présence d'humain·e·s qui se soucient visiblement des chats, en prennent soin, garantit un voisinage bienveillant. P2 avait des préjugés quant au quartier avant d'y emménager, en raison des représentations négatives qui en sont véhiculées (associées à la pauvreté, à la consommation, à l'itinérance). Toutefois, sa représentation du quartier a changé graduellement, constatant que les chats y étaient les bienvenus :

j'habitais dans Rosemont, t'sais c'était autre chose , donc quand je suis arrivée ici, j'étais réticente à les faire sortir [les chats] à cause de ça. Je me disais... on s'entend qu'il y a de la réinsertion sociale, il y a [un centre d'intervention psychosociale] l'autre bord de la rue, on trouve des seringues ici [...]. J'avais une image négative, mais finalement il est jamais rien arrivé, au contraire. [...] À un moment donné, tu fais comme "ok ils reviennent tout le temps", pis les gens sont quand même bienveillants.

P3 a vécu une expérience similaire lors de son arrivée à Hochelaga. Elle est aujourd'hui très confortable dans le quartier, notamment en raison de la présence des chats et des relations de confiance qui en découlent :

pour avoir passé mon enfance à la campagne, moi là ça fait 15 ans que je suis dans le quartier, au départ quand je suis arrivée, c'était quand même... Plus *hardcore* que ça. Mais actuellement, l'autre jour je suis sortie à 3h du matin, habillée comme ça pour aller chercher [mon chat], j'ai absolument pas peur. [...] On est chanceux dans la ruelle, tout le monde a plus ou moins des animaux.

Les attitudes et les comportements bienveillants à l'égard des animaux agissent en quelque sorte comme baromètres : ils influencent les représentations sociospatiales du quartier et des communautés qui l'habitent.

P2 : on dirait que les humains, leur comportement envers les animaux, surtout envers les chats, ça démontre un peu leur bonté d'âme. Quelqu'un qui va aimer les chats, pis qui va s'en occuper, ben c'est un peu ces voisins-là qu'on a. [...] Pis ici on le sent que les gens aiment les chats, donc dans ma tête, je me sens comme plus en sécurité. Admettons que, je sais pas moi, quelqu'un serait violent avec les chats et tout, on dirait que ce serait comme le baromètre un peu de... La sensibilité.

Chercheuse : Ça mesure l'atmosphère...

P2 : La sensibilité des gens... L'humanité un peu.

Chercheuse : Donc les relations entre les humains et les chats changent la représentation qu'on a...

P2 : Ouais, du quartier!

Pour plusieurs personnes, les rencontres quotidiennes avec les chats sont l'une des raisons d'aimer le quartier, d'aimer *habiter* à Hochelaga. C'est entre autres le sentiment de P6 : « je vais y aller au feeling! [...] Ce que j'aime dans ce quartier, c'est qu'il y a quand même pas mal de chats. J'ai grandi à la campagne et dans un quartier où il y avait quand même beaucoup de chats, donc j'aime le fait qu'il y ait beaucoup de chats ». Pour P9, la présence accrue des chats participe à la vie de quartier, au caractère unique de Hochelaga, qui rassemble des communautés diverses : « je trouve que ça fait de la vie dans le quartier! Moi j'aime ce qui est un peu déstructuré, c'est pour ça que je reste dans Hochelaga [rire]! [...] il y a toutes sortes de monde, [...] il y a des chats, des chiens... Donc je trouve que ça met de la vie »!

La notion de vie de quartier est importante à Hochelaga, comme le démontre la recherche de Alvarez (2020). Les résident·e·s valorisent les relations de voisinage, le fait de connaître ses concitoyen·ne·s, d'avoir des habitudes sociales, spatiales et économiques ancrées localement : celles-ci favorisent une « bonne vie de quartier » (Alvarez, 2020 : 108). Alvarez note que « cette expérience de voisinage se conclut par la création de lien amical et se déroule dans un environnement où les personnes partagent des caractéristiques sociales semblables » (2020 : 159).

Ma recherche complète ou bien nuance ces résultats centrés sur les relations exclusivement humaines dans la construction de la « vie de quartier » à Hochelaga. En s’attardant aux dimensions multiespèces de cette vie de quartier, le rôle des chats apparaît comme important dans le façonnement du paysage. Tel que mentionné précédemment, les chats ont la capacité de générer des liens *entre humain·e·s*, comme P2 le mentionnait : « il y a des voisins à qui on aurait jamais parlé! Ça crée des liens »! Ou encore P4, qui soutenait que la présence des chats est « essentielle dans le quartier, pis dans une vie de quartier »!

C’est également ce que Kelly (2014) a observé à l’échelle des ruelles de l’arrondissement de Rosemont–La Petite–Patrie, à Montréal. Les résident·e·s notent la présence de nombreux chats qui ont « élu domicile » dans leur ruelle (Kelly, 2014 : 52). Leur présence est jugée agréable. Tout comme à Hochelaga, l’occupation des ruelles par les chats « influence l’utilisation qu’en font les citoyens » (Kelly, 2014 : 65) qui vont, par exemple, observer et flatter les chats rencontrés. Elle engendre des rencontres inattendues parmi le voisinage : « [une personne] affirme avoir fait la connaissance de certains de ses voisins grâce à son chat mais aussi à d’autres chats voisins » (Kelly, 2014 : 65). Les chats participent notamment à donner un caractère distinct et unique à chacune des ruelles (par exemple, un chat en particulier est associé à une ruelle en particulier) (Kelly, 2014). Les chats qui habitent une ruelle font partie du lot de ses « personnages communs », à l’instar des humain·e·s qui partagent cet espace en tant qu’« amis ou ennemis des chats » (Kelly, 2014 : 100).

Et encore, les résultats obtenus à Hochelaga montrent qu’au-delà de la vie de quartier qui implique les humain·e·s, les chats construisent la vie sociale du quartier *entre eux*, dans leurs interactions quotidiennes, riches et diversifiées. Les chats participent activement, à leur manière, à la construction du paysage social, c’est-à-dire aux relations *plus qu’humaines* qui font en sorte que Hochelaga est un quartier « communautaire, joyeux, dérangé parfois... vivant » (Alvarez, 2020 : 112). Bref, les représentations sociospatiales des habitant·e·s de Hochelaga témoignent d’une *vision multiespèce* du quartier : Hochelaga en tant que *bestly place* où les chats font l’expérience du monde – et modulent le monde – *in their bestly ways* (Philo & Wilbert, 2000).

#### 4.2.3.2 L'implication citoyenne auprès des chats

Hochelaga est décrite comme une communauté « CHATlidaire », pour reprendre l'expression de P1. Plusieurs niveaux et types d'implication auprès des chats coexistent dans le quartier, en termes de temps, d'argent et d'énergie que les personnes y consacrent. La majorité des personnes interviewées s'impliquent minimalement, mais sur une base continue. En effet, tant dans leurs parcours quotidiens dans le quartier que dans leur consultation du contenu en ligne concernant Hochelaga, elles sont attentives aux conditions de vie des chats. Par exemple, elles portent attention à l'état de santé des chats croisés dans les ruelles, elles lisent les affiches (papier et en ligne) concernant les chats perdus et retrouvés, elles partagent des informations et des photos sur les réseaux sociaux si elles rencontrent un chat qui semble perdu ou mal en point, etc. C'est ce que fait P1 : « moi chaque fois que je vois des affiches, je pogne le numéro, je suis comme "ok là Piki est recherché", et je m'en rappelle! Sinon c'est plate si personne les regarde »! P8 s'implique de la même manière : « je suis [les publications en ligne] un peu pour voir s'il y a des gens dans le quartier qui ont perdu leur animal, pour garder un œil ouvert vu qu'il y en a beaucoup qui passent ici, mais sans plus ».

Même s'ils·elles n'y participent pas nécessairement, les citoyen·ne·s rencontré·e·s connaissent très bien (et valorisent énormément) les multiples formes d'implication auprès des chats qui demandent un plus grand dévouement et qui mobilisent plus de ressources : le parrainage informel de chats errants (nourrir, abriter, soigner, accueillir chez soi), la construction d'abris hivernaux, le nourrissage direct et indirect, la participation au programme CSRM, le bénévolat pour des organismes animaliers, le sauvetage improvisé de chats dont l'état de santé est critique, l'adoption officielle ou non officielle. Par exemple, P6 explique qu'« il y a quand même pas mal de monde ici dans le quartier qui font des abris d'hiver, qui les nourrissent » et que « c'est quand même chouette ». Pareillement, P16 remarque qu'« il y a tellement de monde qui aime ça nourrir les animaux »! Selon P11, « c'est toujours *cute* quand il y a des gens qui font des installations dehors pour s'assurer que les chats sont à l'abri des intempéries. Ou pas juste les chats, mais n'importe quels autres animaux qui ont besoin d'un refuge ».

Certain·e·s participant·e·s se sont impliqué·e·s de manière inattendue, prenant en charge des individus vulnérables. C'est le cas de P14 : « j'ai déjà pris des chats en tutelle pendant une période,

ils étaient abîmés. T'sais quand tu vois qu'un chat est affamé! [...] je l'ai juste nourri pis à moment donné il est reparti »! C'est aussi ce qu'a vécu P4, mais avec un autre dénouement : « je l'ai trouvée sur mon balcon pis cet hiver, je lui avais fait une boîte avec des couvertes. À moment donné il faisait frette donc je l'avais rentrée, parce que je trouvais qu'elle faisait trop pitié. Elle est venue dormir avec moi, fait que là j'étais comme "ok ben là je t'adopte" »! D'autres personnes qui n'ont pas vécu cette expérience disent qu'elles n'hésiteraient pas à intervenir au besoin, comme l'explique P6 : « ça m'est jamais vraiment arrivée de voir un chat en mauvais état ici, mais si ça m'arrivait de voir un chat blessé [...], j'essaierais de voir si je peux pas appeler la SPCA ou voir si je peux le trapper ou... ».

Quelques participant·e·s s'impliquent de manière plus assidue pour les chats du quartier ou de leur ruelle, et ce depuis plusieurs années. P2 a accueilli et pris soin de plusieurs chats au fil du temps. Elle m'a notamment raconté l'histoire de Mottonneux, qu'elle prenait en charge au moment de l'entrevue :

Je l'appelle Mottonneux, tu vas sûrement le voir, surtout dans la ruelle, il est souvent là. Il vient manger pas mal régulièrement, [...] il vient chez nous aussi là, il rentre. Il est ami, il est dans la gang [de chats], mais il a peur de nous encore. On a réussi à le flatter une couple de fois, mais il est ultra craintif. [...] il était vraiment mal en point, on met des petits médicaments, des produits naturels dans l'eau, il mange de la bouffe de qualité. [...] Là on essaie de l'amadouer le plus possible pour l'attraper. Aussitôt qu'on va l'attraper, on va l'amener [chez un vétérinaire]. Mais c'est sûr qu'avant l'hiver on va faire quelque chose, il passera pas un autre hiver dehors.

Un autre participant interviewé est très dévoué pour les chats du quartier (P12). Il a notamment initié et participé aux différentes mobilisations politiques entourant l'adhésion de l'arrondissement au programme CSRSM (et à sa perpétuité). Il constate d'ailleurs la mobilisation importante des habitant·e·s du quartier, au quotidien et dans ces moments cruciaux :

je suis allé voir un journaliste du Journal Métro, il s'est mêlé au dossier et j'ose croire que c'est ce qui a fait que le maire, à un moment donné, il a comme pas eu le choix. [...] Mais tu sais que ça a été du harcèlement pratiquement qu'on a dû faire là, à chaque séance de l'arrondissement depuis quatre ou six mois, il y avait toujours la question : est-ce qu'on va avoir le CSRSM cette année? [...] Mais ce que je tiens à dire, c'est que je suis surpris du nombre de citoyens qui se préoccupent des chats quand même. Et ça on le constate sur les réseaux sociaux, de voir le nombre de gens, par exemple la page Les Animaux d'Hochelaga [...].

Chercheuse : Les gens se mobilisent!

P12 : Beaucoup, beaucoup.

Il voue temps, argent et énergie à la construction et à l'entretien d'abris d'hiver pour les chats. Il a d'ailleurs eu la générosité de me montrer le matériel qu'il localise stratégiquement dans certaines ruelles l'hiver (abris avec isolant, tapis chauffants, bols d'eau et de nourriture chauffants). Il m'a aussi raconté que son épuisement lié au travail du *care* et le manque de ressources financières l'ont mené récemment à s'éloigner des réseaux sociaux et des initiatives qu'il poursuivait dans les ruelles :

j'ai cessé de m'occuper de ces chats-là, parce que c'était rendu trop pour moi. C'est graduellement que j'ai senti le besoin de me retirer un peu de... Bon, les réseaux sociaux et puis maintenant que je suis à la retraite, j'ai pu les mêmes moyens, t'sais j'ai pu autant d'argent que quand je travaillais à temps plein. [...] Mais c'est beaucoup. C'est que moi je suis hypersensible, il faut que je me protège aussi [...]. Donc c'est sûr que ça a pas été facile de faire une coupure, mais à moment donné le goût est plus là, la *drive* est plus là, pis monétairement aussi c'était beaucoup. [...] mais c'est sûr que s'il en arrive un sur le terrain ici qui a besoin de soins, je le laisserai pas crever, je vais m'en occuper, mais de là à me promener dans les ruelles, non (P12).

Il reconnaît qu'il est l'un des rares hommes à s'impliquer pour les chats dans le quartier et que ce sont les femmes qui assurent la majeure partie du travail du *care* animalier :

j'ai entendu parler de deux messieurs dans une ruelle qui, bon, s'en occupent. Il y en a t'sais, mais [...] ils sont pas actifs sur les réseaux sociaux autant que les femmes.

Chercheuse : Mais ils s'impliquent dans les ruelles?

P12 : De façon différente, oui. C'est moins direct que les femmes. Les femmes vont mettre la cage trappe, vont trapper les chats, vont trouver une famille, vont faire toutes les démarches : c'est incroyable!

Il ajoute qu'il « admire la passion des femmes » (P12) : « je dis toujours "si les femmes étaient pas là, les chats seraient tous morts"[...]. [...] j'admire leur dévotion, tout ce qu'elles font pour les chats, pour les animaux en général » (P12). Il explique tout le travail nécessaire sur le terrain, par exemple pour trapper les chats en vue de leur stérilisation : « c'est assez considérable tout le travail que ça prend pour trapper un chat, lui trouver une famille, le mettre dans une cage en attendant de

trouver une famille, trouver l'espace, les vétérinaires sont débordés. C'est pas évident » (P12). Ce travail est majoritairement réalisé par des femmes.

Ces exactement ce qui est ressorti de mes entretiens informels avec des informatrices clés, bénévoles et militantes pour les animaux dans Hochelaga. Elles sont des femmes et sont entourées d'une majorité de femmes. De leur expérience, certains organismes animaliers à Montréal ne comptent que des femmes parmi leur équipe de bénévoles et de gestionnaires. Elles ont toutes souligné que leur implication dans le travail du *care* auprès des chats demande une quantité considérable (et souvent insoutenable à long terme) de temps et d'argent. Plusieurs s'endettent pour subvenir aux besoins des chats qu'elles trouvent mal en point dans les ruelles. Elles dénoncent d'ailleurs le manque criant de ressources animalières à Montréal et dans le quartier Hochelaga (la SPCA, les refuges et les vétérinaires sont débordés). De surcroît, elles m'ont expliqué que c'est un travail difficile psychologiquement et physiquement, qui a mené certaines à l'épuisement et à vivre une grande détresse psychologique devant l'ampleur de la charge émotionnelle et du travail à accomplir. Les militantes de longue date ressentent du découragement devant une situation qui semble ne jamais vraiment s'améliorer. Elles dénoncent le manque de volonté à l'échelle municipale : les animaux sont le « dernier des soucis » et la tâche retombe entre les mains des citoyen·ne·s.

L'implication « dans la rue » ou « sur le terrain », comme elles disent, est celle qui demande le plus de temps et est le plus épuisant. Elles expliquent, par exemple, qu'il faut rester éveillée de longues heures, la nuit, dans les ruelles, pour espérer trapper les chats dans le besoin, souvent très craintifs. La relation aux résident·e·s est parfois difficile également : ils·elles ne collaborent pas toujours, voire nuisent parfois au processus. Certaines femmes m'ont raconté, dans le pire des cas, avoir subi du harcèlement de la part d'un voisinage mécontent de leur intervention auprès des chats (il est même arrivé qu'une personne appelle la police).

La surreprésentation des femmes dans le milieu du *care* animalier, notamment auprès des chats, est largement reconnue dans la littérature scientifique (Zasloff & Hart, 1998; Blanc, 2000; Herzog, 2007; Finkler & Terkel, 2011; Meijer, 2021; Perras St-Jean, 2022). Tel que l'explique Blanc, ces femmes sont souvent « marginalisées, représentées comme 'folles', car elles accueillent plusieurs chats chez elles et en prennent soin » (2000 : 36). En effet, la figure de la « femme aux chats » ou

de la *crazy cat lady*, porteuse de normes patriarcales, hétéronormatives et spécistes, est imputée aux femmes qui dévouent temps et énergie aux soins des chats (Blanc, 2000; Griffiths et al. 2000; McKeithen, 2017; McCubbin & Van Patter, 2021)<sup>70</sup>. Ainsi, le travail de *care* interespèce réalisé par les femmes est sous-estimé et dévalorisé – pourtant essentiel : en prenant en charge informellement la gestion animalière urbaine, elles contribuent plus largement à la « gestion des espaces publics » (Blanc, 2000 : 35).

Par ailleurs, comme l'explique Blanc, ces femmes « le vivent comme un devoir. C'est une nécessité pour elles, pour les chats » (2000 : 35). La notion de devoir et de responsabilité envers les animaux est apparue dans les entrevues. P2 soutient que « c'est une responsabilité à partager avec les autres », qu'il faut qu'on « les traite bien [les chats], qu'on les surveille, qu'on leur fasse attention ». Cela informe le concept de *care-full justice* développé par Williams : "a collective responsibility for other both human and non-human" (2017: 837). En outre, Palmer (2003) soutient qu'au-delà de la responsabilité collective qu'ont les humain·e·s envers les animaux urbains, la responsabilité envers les animaux *domestiques* urbains (comme les chats) est d'autant plus importante dans le contexte où une relation de dépendance a été créée par les humain·e·s elles-mêmes et eux-mêmes.

Bref, l'engagement citoyen auprès des chats participe à la construction du paysage de Hochelaga. L'implication – des femmes surtout – dans le *care* animalier « produit un mode différent de cohabitation citadin/animal » (Blanc, 2000 : 35). À Hochelaga, ce mode de cohabitation est évidemment axé sur un souci pour le bien-être des chats en ville, et plus largement sur une considération pour les autres animaux urbains.

#### 4.2.4 La place des chats dans les ruelles de Hochelaga, ou l'importance des sanctuaires urbains

Les résultats d'observation présentés précédemment révèlent que les ruelles sont des espaces cruciaux dans le quotidien des chats en ville. Elles se démarquent par leurs qualités sociales (rencontres intra- et interespèces) et environnementales (relative tranquillité, végétation abondante), ainsi que leur morphologie unique en ville (navigation fluide de la frontière public/privé, refuges).

---

<sup>70</sup> Au-delà du genre, Griffiths, Poulter et Sibley (2000) ont observé que les humain·e·s qui « s'associent » aux chats catégorisés comme indésirables peuvent à leur tour être catégorisé·e·s comme des personnes indésirables et divergent·e·s (par exemple les bénévoles des colonies de chats errants). On leur assigne une certaine excentricité ou même une « folie ».

Elles représentent autant d'opportunités de pratiques multiples et variées pour les chats. Ce sont des espaces de mobilité (promenade, transit entre les cours, les maisons ou vers une autre destination), de repos (se coucher, profiter de l'ombre offerte par la végétation et les voitures) et d'exploration (renifler, parcourir la végétation, grimper aux clôtures). De surcroît, les ruelles leur permettent de répondre à de nombreux impératifs biologiques : boire, manger, faire sa toilette, faire ses besoins, s'activer.

Les participant·e·s rencontré·e·s fréquentent énormément les ruelles, qui présentent l'avantage de la tranquillité (en opposition aux grandes artères) – « je suis pas mal souvent toute seule dans les ruelles » (P7) – mais aussi la possibilité de rencontres avec les chats. Ils·elles parcourent le quartier à pied, ce qui est communément appelé les « marches de ruelle », comme l'explique P2 : « on fait des marches de ruelle. On se promène plus dans les ruelles que dans les rues »! [...] On n'a pas fini le tour des ruelles encore »! De la même manière, P16 préfère la quiétude des ruelles pour ses parcours quotidiens : « les ruelles, je suis un gros fan. [...] si j'ai le choix entre marcher dans la rue ou prendre la ruelle, ben je vais prendre la ruelle, parce qu'anyway il va y avoir des affaires à découvrir tout le temps, tout le temps »!

Les personnes en viennent à développer une fine connaissance des différentes ruelles et des chats qui s'y trouvent, comme l'explique P10, une régulière des grandes marches de ruelle : « moi je suis une fille de ruelles! [...] je marche énormément, énormément, énormément. [...] je fais toutes les petites ruelles, [...] je marche dans toutes les rues, je les connais toutes par cœur, fait que je connais beaucoup de chats »! P7 passe également par les ruelles pour rencontrer des chats : « quand je me promène dans le quartier, quand je vais travailler, je passe plus souvent par les ruelles dans l'espoir de voir des chats! J'ai même un highlight dans mon Instagram de tous les chats de ruelle que je croise! [...] il y en a dans presque toutes les ruelles honnêtement ».

Les ruelles – vertes ou régulières – sont jugées comme étant des espaces qui favorisent une qualité de vie tant pour les humain·e·s que pour les animaux, et plus particulièrement les chats : « le côté ruelle verte est quand même vachement agréable pour les gens, mais aussi pour les animaux je pense » (P15). P16 partage cet avis. Les chats, en plus de profiter des ruelles, *enrichissent* la vie sociale des ruelles :

des ruelles vivantes, c'est quand même agréable! Je parle même pas juste des chats, je parle des enfants qui jouent, du monde qui jase sur les balcons. Moi je trouve ça agréable de voir qu'il peut y avoir cette petite symbiose-là entre des humains pis d'autres bibittes, qui peuvent être juste bien posés ensemble, ça me fait sentir bien. [...] donc ouais, les rentrer [les chats], si tout le monde faisait ça, les ruelles seraient plates! Il y aurait pu de chat (P16)!

P15 compare Hochelaga à son ancien quartier et soutient que le fait qu'il n'y avait pas de ruelles dans son dernier secteur de résidence réduisait la présence des chats : « il y avait pas de ruelle verte où on était [à Pointe-Saint-Charles]. Il y avait pas de ruelle, il y avait beaucoup moins de chats ». Un quartier « de ruelles » serait donc un quartier propice à la présence des chats : « dès qu'on va dans les ruelles ou dans des plus petites rues, il y en a pas mal » (P6). Selon plusieurs participant·e·s, les ruelles sont des espaces sécuritaires pour les chats : « je pense qu'ils restent plus dans les ruelles, parce que les gens qui promènent leur chien, c'est plus dans les rues. Ils se sentent peut-être plus *safe* dans les ruelles, ils peuvent se cacher plus facilement dans les cours » (P7). Encore une fois, le rôle des ruelles et des cours arrière comme refuges émerge.

De plus, tel que mentionné précédemment, les ruelles sont propices aux diverses pratiques de *care* interespèce, tant directes (ex. capture de chats errants pour la stérilisation) qu'indirectes (ex. déposer des bols d'eau et de nourriture). P12 explique qu'il s'impliquait énormément au sein des ruelles : « j'ai aidé une dame pendant trois ans dans une ruelle [...], j'ai procuré des abris à trois chattes, un chat, puis on a eu la chance d'avoir des locataires [riverains] qui ont toléré les abris ». C'est un phénomène que P7 observe : « dans la ruelle [localisation précise de la ruelle], je connais quelqu'un qui avait des cages de trappe pour les attraper, pis elle le faisait régulièrement quand elle voyait des chats errants ».

Globalement, les ruelles sont des espaces de vie riches en interactions où se matérialise la cohabitation entre les chats, entre les chats et les humain·e·s, puis entre les chats et les autres animaux urbains. Les chats interagissent de manière imaginative avec l'environnement matériel des ruelles tel qu'il est conçu et de ce fait, ils en exposent son potentiel plus qu'humain, tout comme ses risques : "[cats] expose city spaces and design as never closed and purely human, but offering obstacles, delights and disasters for nonhuman others" (McKiernan & Instone, 2016 : 491).

En outre, dans un monde où les refuges pour les animaux disparaissent (Haraway, 2015), les ruelles constituent des sanctuaires inespérés en ville, d'un côté en raison de la faible circulation automobile et humaine et de la végétation bienvenue, d'un autre côté en raison de l'accès facile aux cours arrière pour fuir les interactions non désirées. À cet effet, Gadenne et Potts soulignent "the importance of the multiple, less obvious spaces within the city - homes, gardens, urban ruins, places of fear for some and for others spaces of sanctuary and shelter" (2018 : 64). Ce sont des espaces précieux où les chats ont l'opportunité d'être *rencontrables ou non*, à leur guise (Collard, 2014; Gillespie, 2019), mais aussi de se retrouver *entre eux* de manière à forger des relations en-dehors du monde des humain·e·s : "[s]uch spaces of animal-animal conviviality demonstrate the ways in which animals exceed the status of furry companions that we allocate to them and exert their own thoughts, feelings, urges and preferences, engaging in more-than-human encounters or deeper relationships" (Fox, 2018 : 81).

Dans les termes de Philo et Wilbert (2000), les ruelles constituent à certains égards des *animal spaces* : les humain·e·s y forgent des attentes sociospatiales pour les chats, y initient ou y espèrent certaines interactions et participent à façonner le paysage multiespèce en y laissant des objets à l'attention des chats. Mais mes observations montrent que les ruelles sont avant tout des *beastly places* où les chats ont l'opportunité, très souvent, de se retrouver entre chats, "away from direct human gaze" (Bear, 2011 : 302). Ils s'y construisent un quotidien et expérimentent le paysage à travers des pratiques récurrentes et une utilisation unique de l'espace. Ils doivent bien sûr naviguer les contraintes d'un aménagement anthropique, mais trouvent des manières imaginatives de « faire avec » ce que les ruelles leur offrent (Holm, 2012). Par l'accumulation de moments à l'écart des regards humains, ils y mènent une vie "without anything to do with us humans, performing their specific forms of agency to one another, creating their own worlds, their own beastly places" (Philo & Wilbert, 2000 : 19). Ainsi s'exprime la nature *more-than-human* du paysage des ruelles et plus globalement, de la ville.

#### 4.3 Synthèse : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle?

Le troisième objectif secondaire de cette recherche vise à définir le rôle des chats *et* de la cohabitation chats-humain·e·s – distinctement – dans le façonnement du paysage de quartier Hochelaga. Il a été formulé pour synthétiser plus aisément les différents éléments de réponse à la

question de recherche principale, qui est la suivante : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga dans ses dimensions matérielle et immatérielle?

Ici, je considère de manière *distincte* la contribution des chats au façonnement du paysage de Hochelaga, en accord avec les nouvelles ambitions de la géographie animale, où les animaux sont positionnés comme sujets et acteurs légitimes de la production du paysage urbain, avec *et indépendamment* des humain·e·s. Évidemment, les chats existent matériellement à l'extérieur des représentations que les humain·e·s forgent autour d'eux et de leur présence dans la ville, le quartier et les ruelles (York & Longo, 2017). Ainsi, les résultats présentés dans ce chapitre montrent que *les chats* participent à façonner le paysage du quartier Hochelaga par

- un ensemble de pratiques autonomes et quotidiennes ;
- une utilisation subjective et singulière de l'environnement physique ;
- des interactions entre eux et avec les autres animaux non-humains.

Mais le paysage est intrinsèquement multispèce et relationnel (Barua, 2014). En ce sens, les relations entre les chats et les humain·e·s, ici examinés sous la forme de la cohabitation *dans le paysage* (Barua, 2014; Cloke & Jones 2000), plus précisément dans des espaces de vie partagés, façonnent à leur tour le paysage urbain. Ainsi, les résultats présentés dans ce chapitre montrent que *la cohabitation chats-humain·e·s* participe à façonner le paysage du quartier Hochelaga par

- des interactions quotidiennes entre chats et humain·e·s, où les chats conservent leur agentivité (choisissent d'y participer ou non) ;
- des interactions indirectes qui laissent des traces (surtout des pratiques qui relèvent du *care* interespèce) ;
- la construction et la diffusion de représentations quant aux chats, à leurs pratiques, à leurs interactions avec le vivant et le non-vivant, à leurs usages de l'environnement physique ;
- la construction de représentations sociospatiales multispèces du quartier Hochelaga et de ses ruelles.

Au final, on observe la formation d'un enchevêtrement complexe de relations ; un enchevêtrement qui est à la fois *multiespèce* (humain·e·s, chats et autres animaux), *multiscalaire* (à l'échelle des ruelles, du quartier, de la ville) et *multi-acteur* (chats, autres animaux, citoyen·ne·s, bénévoles, militant·e·s, organismes spécialisés, autorités municipales). De surcroît, si le quartier Hochelaga est un espace de cohabitation foisonnant, où chats et humain·e·s se côtoient et interagissent quotidiennement, où les chats naviguent les espaces publics entre possibilités et contraintes, les ruelles et les cours arrière riveraines se démarquent tout particulièrement comme sanctuaires urbains, où les chats déploient leur agentivité à travers une multitude de pratiques et d'interactions *avec et dans le monde (being-in-the-world)* (Jones, 2020). Comme le soutiennent Van Patter et Hovorka, "cat agency is thus operationalized through relations, including: cat–cat, cat–human, and cat–landscape" (2018 : 289).

Bref, les résultats de cette recherche mettent en lumière la valeur insoupçonnée et la contribution unique des chats et de la cohabitation chats-humain·e·s au façonnement du paysage d'un quartier montréalais. Tant par la démarche méthodologique adoptée, que dans la manière de présenter et d'interpréter les résultats, qui laisse une grande place au matériau empirique, j'ai souhaité rendre compte de manière visuelle, sensible et riche de la vie des chats à Hochelaga, de leurs pratiques multiples et variées, et de leurs relations significatives avec les habitant·e·s du quartier (van Dooren & Rose, 2012). J'ai tenté de mettre en lumière toute l'importance que les chats ont pour les habitant·e·s du quartier et globalement, dans le paysage urbain de... HoCHATlaga!

#### 4.4 Exercice de réflexivité : apports, limites de la méthodologie et retour sur l'expérience du terrain multiespèce

Dès le départ, dans la manière dont elle a été réfléchie, cette recherche comportait un sous-objectif d'ordre méthodologique, celui de tester et de consolider (dans une certaine mesure) une méthodologie pour l'étude de la cohabitation multiespèce en milieu urbain. Devant les limites des méthodologies traditionnelles de notre discipline quand il est question de mettre en lumière la réalité des animaux, les géographes se sont lancé un défi : celui de développer et d'investir des méthodes et outils qui nous permettrons de nous rapprocher du point de vue et de l'expérience vécue des animaux. Comment la géographie animale peut-elle dépasser l'anthropocentrisme de la discipline et de ses méthodologies, pour rendre aux animaux leur agentivité, leur subjectivité et mettre en lumière leur rôle dans la coconstruction des paysages, urbains notamment?

Je ne prétends pas avoir répondu de façon complètement satisfaisante à cette grande question, cependant j'estime que les heures d'observations passées dans les ruelles, avec les chats, m'ont permis de mettre à l'épreuve du terrain une méthodologie prometteuse. Elle est inspirée de l'ethnographie multiespèce, soit une approche qui priorise l'usage de méthodes visuelles pour mieux rendre compte de l'expérience vécue des animaux « dans le monde » et des relations animaux-humain·e·s. L'ethnographie multiespèce positionne les animaux en tant que sujets et acteurs sociospatiaux légitimes (Kirksey & Helmreich, 2010; Hodgetts & Lorimer, 2015; Dowling et al. 2017; Hamilton & Taylor, 2017; Gillespie, 2019). Au regard des éléments de réflexions et de la démarche exposés au chapitre 3, il importe maintenant d'effectuer un retour critique sur la méthodologie déployée. De plus, j'en profite pour exposer une dimension plus affective et intime (Gillespie, 2017) de mon expérience dans les ruelles, avec les chats.

D'abord, j'estime que la méthodologie déployée a relevé le défi de prioriser et de faire la lumière sur l'expérience matérielle, vécue et située des chats dans les ruelles de Hochelaga. Elle s'ajoute aux recherches récentes en géographie animale "that attempt to engage empirically with animals through observational studies [...] in order to critically explore their beastly places" (Van Patter & Hovorka, 2018 : 292). Si dans leur étude des relations chats-humain·e·s en Ontario, Van Patter et Hovorka reconnaissent que leur démarche omettait "much of the messiness of [...] a very complex human-animal entanglement" (2018 : ), je pense que ma recherche a pu apporter une profondeur nouvelle à notre compréhension de ces enchevêtrements par la collecte et la présentation d'extraits ethnographiques riches textuellement et visuellement. Ceux-ci donnent à voir avec exhaustivité et sensibilité la multiplicité des pratiques autonomes et des interactions des chats avec le vivant et le non-vivant.

La méthode et les outils spécifiques utilisés n'avaient jamais été testés pour l'observation des animaux et des interactions animaux-humain·e·s. Avec les ajustements apportés, explicités au chapitre 3, la méthode et la grille d'observation se sont révélées fructueuses. La méthode prévoit la mise en place d'un calendrier d'observation adapté aux habitudes des individus, aux espaces et au phénomène étudiés. Elle nécessite d'ailleurs une première phase exploratoire, qui permet d'établir ce calendrier, de déterminer les sites d'étude et d'ajuster la grille d'observation systématique aux objectifs de la recherche (on peut ajouter, enlever, déplacer des sections). La grille permet de récolter des données qualitatives (descriptives) et quantitatives (nombre

d'individus et de groupes en fonction des activités) associées à des localisations précises, des heures, des dates, des données météorologiques. Elle compile les pratiques (par catégories), les descriptions détaillées des scènes observées et les intuitions/questions de l'observatrice. De plus, je considère que les photographies étaient essentielles à la méthodologie. Elles constituent un apport crucial à la présentation des résultats, qui s'en trouve beaucoup plus évocatrice (Lorimer, 2010). Elles dotent d'un caractère tangible, voire haptique et même affective, les notes d'observation : "the photograph renders visible the affective dimensions both emergent from, and co-producing, [...] landscape" (Margulies, 2019 : 861).

En tant qu'étudiante-chercheuse en terrain multiespèce (la ruelle en tant que *beastly place*), la méthodologie déployée m'a permis de *faire l'expérience* du paysage et de la cohabitation chats-humain·e·s *dans* ce paysage – "to engage with animal presence" (Margulies, 2019 : 851). C'est-à-dire de m'imprégner des rythmes, des sensorialités et des atmosphères des ruelles, de me familiariser, au bout d'un certain temps, avec les animaux et les humain·e·s les habitent (Lorimer et al. 2019; Van Patter, 2023). J'ai appris à aiguïser mon regard sur les détails récurrents des pratiques des chats et de leurs usages de l'espace, à m'adapter à leurs parcours, imitant en quelque sorte leurs (im)mobilités, leur position tantôt observatrice, aux aguets, tantôt décontractée. J'ai appris à « être avec » les chats : à me faire silencieuse et calme pour ne pas les effrayer, pour les déranger le moins possible.

En effet, ma présence dans les ruelles ne laissait pas les chats indifférents. La plupart du temps, ils restaient à l'écart, m'observaient, jugeant probablement de leur degré d'(in)confort en ma présence, pour finalement décider du type d'interaction désiré ou non (m'ignorer, fuir, venir vers moi, etc.). Nous étions attentif·ive·s l'un·e à l'autre. C'est aussi ce que McKiernan et Instone (2016) ont remarqué dans leur démarche d'observation des ibis en Australie : les chercheur·euse·s étaient attentif·ive·s aux ibis, les ibis semblaient le savoir et être attentifs à leur tour.

À mon arrivée dans une ruelle, les chats m'observaient quelques secondes, et je les observais en retour. Nous prenions le temps de prendre connaissance de notre présence mutuelle dans une forme de "mutual suspension of action, a cease-fire of sorts" (Candea, 2010 : 249). Ensuite, les chats détournèrent le regard dans une vraisemblance acceptation de ma présence. Effectivement, une fois le premier contact visuel passé, telle une entente implicite et mutuelle, nous poursuivions le cours

de nos activités respectives dans la ruelle. C'est ce que Candea (2010) définit comme l'interpatience : l'observation multispèce implique "a form of *inter-patience* whereby inaction attempted to detach the researcher from the researched to enable mutual habituation" (McKiernan & Instone, 2016). Les chat devenaient « habitués » à ma présence, comme je devenais habituées à la leur. Au bout d'un moment, peut-être que ma présence répétée et calme participait à créer un sentiment de confiance des chats à mon égard, à l'instar de ce que les participant·e·s que j'ai interviewé·e·s mentionnaient par rapport à leurs interactions avec les chats. Ces derniers jugent de leur (in)confort en la présence d'un·e l'humain·e et interagissent, ou non, en conséquence. Tout comme les personnes rencontrées, j'avais le souci de respecter le consentement et l'agentivité des chats dans ces interactions, les laissant venir à moi s'ils le désiraient.

Figure 4.13 Rencontre affective chat-observatrice



Le terrain multispèce, c'est aussi faire l'expérience des rencontres affectives avec les animaux. J'ai développé un attachement particulier à certains individus que j'ai eu la chance de croiser (et parfois de flatter) à plusieurs reprises. De nombreux chats venaient vers moi, se collaient à ma jambe et je m'accroupissais pour les flatter. J'ai développé des liens amicaux avec certains individus que je rencontrais à toutes mes visites dans la même ruelle. C'est le cas du chat à la figure

4.13, fidèle compagnon de mes observations, qui s'est même approprié le calpin de notes de l'observatrice. Ainsi, plus que de simplement « être avec » les chats, il s'agit d'une expérience affective, matérielle, corporelle de la rencontre interspèce, qui permet à l'observatrice de mieux saisir "the affective, embodied capacities of human–animal entanglements" (Margulies, 2019 : 852). Cette expérience subjective du terrain ethnographique occupe une place centrale dans la démarche de recherche en géographie animale. L'ethnographie multispèce demande d'« apprendre à être affectée » *sur* et *par* le terrain et les animaux rencontrés (Lorimer, 2010; Gillespie, 2017; 2019), ce qui mène à développer une sensibilité accrue aux individus et au phénomène observés/étudiés.

Les nombreuses heures passées dans les ruelles représentaient autant d'opportunités d'échanges impromptus, *in situ*, avec les humain·e·s présent·e·s. Plusieurs discussions spontanées avec des personnes qui passaient dans les ruelles ont enrichi la collecte de données, offrant des bribes d'information sur les ruelles et les chats observés. Cela sans compter les promenades accompagnées des participant·e·s interviewé·e·s, qui ont eu la générosité de me faire visiter leurs ruelles lors de la phase exploratoire du travail de terrain.

La méthodologie comprend toutefois quelques limites et difficultés. D'abord, les observations se sont toutes déroulées en période estivale et automnale, lorsque la météo était relativement clémente et dans les moments de clarté (journée et début de soirée). Elles excluent donc la saison hivernale, la nuit, les intempéries, où les pratiques des chats et les enjeux de cohabitation sont susceptibles d'être différents. Ensuite, l'observation des chats en liberté dans les espaces publics comprend certains défis : ils bougent parfois rapidement, plusieurs interactions se chevauchent et les chats peuvent à tout moment se soustraire au regard de l'observatrice. Cela nécessite de se déplacer constamment pour ne pas perdre de vue les chats. Il est également difficile de reconnaître les individus, donc de compiler le nombre réel de chats (et d'animaux d'autres espèces) observés ou d'obtenir des portraits individuels, à moins d'en faire un objectif et d'y consacrer une attention et une logistique de terrain adaptée (ce qui est faisable à mon avis). Je suppose que ce sont des difficultés qui s'appliquent à l'observation de plusieurs autres espèces animales et dans plusieurs autres contextes où les mouvements des animaux ne sont pas restreints.

Finalement, l'observation dans l'espace des ruelles peut être inconfortable, à la fois en raison de la chaleur, de l'impossibilité de s'asseoir (absence de mobilier urbain dans plusieurs ruelles), ou encore de leur statut public/privé, où la présence de l'observatrice semble un peu *out-of-place* à certains moments et à certains endroits (surtout dans les ruelles qui sont très investies par les résident·e·s riverain·e·s et qui deviennent réellement l'extension des cours arrière). Cela a freiné l'observation nocturne, tout comme le faible éclairage.

Parmi la multitude de possibilités pour de futures recherches en géographie animale à Montréal, on compte par exemple l'observation hivernale et l'observation nocturne. L'observation d'autres espèces animales (ratons laveurs, moufettes, coyotes, etc.) ou l'ethnographie individuelle (observer un ou des individus en particulier) (Bear, 2011) seraient tout aussi pertinentes, en fonction des enjeux locaux. De plus, la démarche de ce mémoire pourrait être reproduite dans d'autres quartiers montréalais, afin d'obtenir un portrait comparatif et plus exhaustif de la cohabitation chats-humain·e·s à l'échelle de la ville. Ces démarches pourraient jumeler d'autres méthodes de collecte de données (ex. vidéos, capteurs sensoriels), notamment en collaboration avec l'expertise d'autres disciplines (biologie, éthologie, sciences vétérinaires) (Hodgetts & Lorimer, 2015).

Bref, même s'il y a encore beaucoup à accomplir, la démarche présentée dans ce mémoire offre un morceau de réponse aux défis méthodologiques actuels de la géographie animale. D'un point de vue plus personnel, les nombreuses heures passées dans les ruelles avec les chats et les autres animaux urbain constituent une expérience très enrichissante. Ma sensibilité et mon grand intérêt à l'égard des conditions d'existence des animaux dans le monde, en tant qu'antispéciste, a pu se traduire concrètement en côtoyant de près les animaux qui tentent de se tailler une place dans la ville anthropocentriste. Constater leur manière de vivre, d'entrer en relation entre eux et avec l'environnement urbain est fascinant et inspirant. De plus, les discussions passionnantes avec les habitant·e·s de Hochelaga m'ont donné à voir la possibilité de futurs multiespèces harmonieux : nombreuses sont les personnes attentives au bien-être des animaux dans la ville, et nombreuses sont celles qui se mobilisent et transmettent leurs savoirs dans un réseaux de *care* qui dépasse Hochelaga.

## CONCLUSION

Despite the considerable challenges and threats that cities produce, [...] numerous animal-others continue to make their homes alongside people, for better or worse, often finding opportunities in the most unlikely of places. Much of what they respond to in the city was not meant for them, and the fact that they neither know nor care about that fact is in itself humbling. An ethics of conviviality puts the burden back on humans: to find multiple, life enhancing ways of sharing and co-producing meaningful and enduring multispecies cities (van Dooren & Rose, 2012 : 19).

L'objectif général de ce mémoire était de comprendre la place des chats à Hochelaga, un quartier de la métropole montréalaise, en s'appuyant sur le regard de la géographie animale – une branche de la géographie qui met en lumière les liens entre les animaux, les relations animaux-humain·e·s et la (co)production d'espaces géographiques – urbains notamment. La question de recherche principale est la suivante : comment la cohabitation chats-humain·e·s participe-t-elle à façonner le paysage du quartier Hochelaga, dans ses dimensions matérielle et immatérielle?

Ce mémoire mobilise deux concepts-clés de la géographie animale. D'abord le paysage, qui est entendu comme fondamentalement multiespèce et relationnel. En effet, le paysage est coconstruit (ou coproduit) par les humain·e·s et les animaux, autant dans sa dimension matérielle (pratiques, traces, cadre bâti) qu'immatérielle, ou symbolique (représentations, relations, récits, mobilisations) (Whatmore, 2006; Bédard, 2009; Bailly, 2013; Barua, 2014). La géographie animale a revisité le concept pour le détacher de son caractère anthropocentriste : les paysages sont ici conçus "as dwelt achievements of people and animals rather than as surfaces upon which human meanings are inscribe" (Barua, 2014 : 916). De plus, le paysage est relationnel au sens où les relations animaux-humain·e·s, ici abordées sous l'angle de la cohabitation quotidienne entre chats et humain·e·s au sein du quartier Hochelaga, participent à façonner le paysage : "landscape is a process unfolding through those very relations" (Barua, 2014 : 928).

La cohabitation multiespèce, deuxième concept-clé, implique de *faire l'expérience* du paysage (*being-in-the-landscape*) (Jones, 2020) : "an embodied, practised, contextualised, melange of experience within that landscape" (Cloke & Jones, 2000 : 664). En géographie animale,

il s'agit encore une fois de décentrer le sujet humain de l'expérience du paysage (Lorimer, 2006; Johnston, 2008; Barua, 2014; Franklin & Schuurman, 2019) et d'y faire apparaître celle des animaux et celle des animaux *en relations* aux humain·e·s : "[c]ohabitation in this sense involves space-shaping activities by both humans and [...] animals resulting in the co-production of landscapes" (Boonman-Berson et al. 2016 : 194).

Considérant la nature exploratoire de cette recherche, la question principale se décline en trois objectifs secondaires, qui consistent à 1) caractériser l'*expérience matérielle* de la cohabitation chats-humain·e·s dans les ruelles de Hochelaga (par l'observation) ; 2) dégager les *représentations humaines* de la cohabitation chats-humain·e·s à Hochelaga (par des entrevues) ; et 3) définir le rôle des chats *et* de la cohabitation chats-humain·e·s dans le façonnement du paysage de Hochelaga. Pour y arriver, j'ai mobilisé deux méthodes de collecte de données principales, inspirées de l'approche de l'ethnographie multiespèce, soit l'observation participante multiespèce, jumelée à la photographie (qui révèle l'expérience matérielle de la cohabitation) et les entrevues semi-dirigées (qui révèlent les représentations humaines de la cohabitation).

Les résultats obtenus montrent que la vie des chats dans les ruelles de Hochelaga est caractérisée par des pratiques autonomes et singulières, des interactions multiples avec le vivant et le non-vivant : animaux, humain·e·s, voitures, végétation, cadre bâti. Les ruelles et les cours arrière riveraines agissent comme refuges où les chats, dotés d'une agentivité dans leurs (im)mobilités et leurs interactions, décident de participer ou non à certaines rencontres (avec des humain·e·s, des chiens ou des voitures, par exemple). Ils « font avec » l'aménagement qui n'est pas prévu pour eux, excédant l'imaginaire anthropocentriste quant à l'utilisation des infrastructures présentes dans le paysage urbain.

Même si elle n'exclut pas certaines formes de tensions, l'omniprésence des chats dans les espaces de vie de Hochelaga est appréciée et même valorisée par les humain·e·s. Les entrevues avec des habitant·e·s du quartier révèlent que les chats sont considérés comme des individus dotés d'agentivité et de subjectivité, et qu'ils sont intégrés à la communauté et à la vie de quartier de Hochelaga. En plus de forger des relations *entre chats* et *avec les humain·e·s*, ils sont vecteurs de liens de confiance et de relations de voisinage positives *entre les humain·e·s*. De plus, comme des participant·e·s l'ont mentionné, et comme je l'ai observé, des réseaux de *care* plus ou moins

formels s'organisent pour assurer le bien-être des chats et leur donner des conditions de vie appréciables. Finalement, la présence des chats dans les espaces publics, notamment les ruelles, influence positivement les représentations sociospatiales du quartier, où la bienveillance envers les animaux est un sentiment partagé.

Au cœur d'un enchevêtrement *more-than-human* (Collard, 2012; Houston et al. 2018) qui est à la fois multiespèce, multiscalaire et multi-acteur, les chats participent quotidiennement à façonner le paysage du quartier Hochelaga. Ce mémoire confirme, dans le contexte montréalais, le constat de la géographie animale : "animals are critical to the making of places and landscapes" (Wolch, 2002 : 729). L'expérience spécifique des chats dans les ruelles, à une échelle micro-locale, agit en quelque sorte comme miroir d'un paysage urbain fondamentalement multiespèce, à l'échelle de la ville (Holmberg, 2015) : "[cats] [...] unsettle the city as something never purely human" (Mckiernan & Instone, 2016 : 491).

#### *Retombées scientifiques, sociales et politiques*

Ce mémoire constitue un apport important pour le champ de la géographie animale, globalement, car il fournit des données pour un contexte local (Montréal) encore inconnu à l'international en termes de relations animaux-humain·e·s. Cette recherche est aussi un apport dans le contexte canadien, où les données sur la réalité urbaine des chats manquent (Van Patter & Hovorka, 2018). Mais surtout, elle constitue une première exploration des relations animaux-humain·e·s à Montréal et au Québec, où le rôle des animaux dans le paysage reste inexploré par le regard de la géographie. Dans un sens, tout est à faire.

Sur le plan social et politique, à l'instar des travaux urbains en géographie animale, cette recherche invite à une transformation dans notre manière de penser et de faire la ville, en envisageant les animaux comme concitoyens urbains plutôt que comme intrus ou invités, toujours un peu transgressifs (Philo, 1995; Donaldson & Kimlycka, 2011). Il s'agit de prendre les animaux au sérieux, en tant qu'acteurs légitimes de la ville et en tant que communautés non-humaines qui ont des besoins et des intérêts qui leurs sont propres (Wolch, 1996).

À l'échelle montréalaise, les retombées possibles de cette recherche se situent d'abord dans une meilleure compréhension de ce qui caractérise la cohabitation chats-humain·e·s dans un quartier de la métropole. Ces connaissances sont tirées à la fois de l'expérience vécue, matérielle, des chats : par exemple leur manière de négocier l'aménagement, les pressions anthropiques (voitures, densité) et les rencontres multiespèces. Elles sont aussi issues de discussions riches avec des citoyen·e·s humain·e·s, dont les représentations informent le rôle primordial des animaux et des relations animaux-humain·e·s dans le quotidien urbain. Il s'agit ainsi de concevoir la ville de Montréal comme un territoire intrinsèquement multiespèce où se construisent des relations significatives entre animaux et humain·e·s. En effet, Montréal n'est pas le domaine exclusif des humain·e·s : son paysage est vécu et façonné *par les animaux*, notamment les chats, dont la place s'est révélée fondamentale à Hochelaga.

Concrètement, la transformation de notre conception de la ville et de la place des animaux qui l'habitent implique de se détacher d'un discours municipal centré sur la « gestion des nuisances », le « contrôle » ou sur une « régulation » de la cohabitation. Il est nécessaire d'élargir notre champ de considération, de penser en termes de cohabitation, de partage et de coproduction des espaces, de relations significatives, de solidarités et de tensions. Il s'agit de questionner ce qui participe à une cohabitation positive ou négative, de comprendre la nature des représentations humaines des animaux et leurs impacts sur la réalité matérielle de ces animaux et sur les politiques urbaines. D'ailleurs, la dimension politique de la cohabitation chats-humain·e·s dans le paysage urbain mériterait une plus grande attention dans le cadre de futures recherches.

Parmi les actions possibles, la Ville et les arrondissements pourraient, par exemple, mener des consultations citoyennes à l'échelle locale (par quartier, par exemple) pour comprendre les enjeux de cohabitation dans des contextes spécifiques ; mener des observations sur le terrain pour comprendre l'expérience vécue des animaux et non pas s'attarder seulement aux représentations humaines de la présence animale ; et inclure les animaux dans les approches d'aménagement urbain et dans les plans de transition écologique (cela peut vouloir dire *ne pas* aménager certains espaces, pour qu'ils conservent leur rôle de refuge). Sans compter la pertinence et la nécessité d'inclure la question animale dans le processus d'aménagement des ruelles vertes, en collaboration avec les Éco-quartiers et les autres organismes mandataires.

J'ai rapidement constaté que les humain·e·s ont beaucoup à dire quant à leur expérience de la cohabitation multiespèce, et les animaux aussi, si on leur porte attention et que l'on adopte une démarche sensible et appropriée pour mieux comprendre leur expérience du monde. Si les villes sont des habitats humains importants, elles sont des habitats essentiels pour une multitudes d'animaux : ils sont *déjà là, partout*, peu importe la considération que les humain·e·s ont, ou non, pour leur (sur)vie. Et ils y *resteront*, d'où l'importance de repenser leur statut dans la ville et de construire des modes de cohabitation harmonieux (McKiernan & Instone, 2016).

*Relever les défis de l'Anthropocène sans laisser les animaux derrière*

What room will be made for animals? [...]  
If so, will anyone speak out for such animals?  
(Wolch, 2002 : 737)

Être attentif·ive·s aux animaux et trouver des manières harmonieuses de *partager* des espaces – même si cette cohabitation demeure à certains égards inconfortable et déstabilisante, de part et d'autre (McKiernan & Instone, 2016) – est une nécessité du monde actuel, de plus en plus urbain, où *les crises*, qu'elles soient environnementales ou sociales, économiques ou sanitaires, mettent en lumière les transformations de notre relation au vivant (Lorimer, 2012; van Dooren & Rose, 2012; Haraway, 2015; Houston et al. 2018). Parmi les défis du monde actuel, "[m]aking kin is perhaps the hardest and most urgent part" (Haraway, 2015 : 161). Plus que jamais, il importe de reconnaître que nous vivons dans un monde multiespèce et que celui-ci est formé des pratiques, des expériences et des spatialités des humain·e·s *et des animaux* (Wolch, 1996; 2002; Lorimer, 2012; Barua, 2014; Houston et al. 2018). Cela vaut dans le paysage urbain, intrinsèquement multiespèce : "the *anima urbis* – the breath, life, soul and spirit of the city – is embodied in its animal as well as human life forms" (Wolch, 2002 : 721).

Les géographes ont un rôle important à jouer pour mettre en lumière les multiples formes d'enchevêtrements entre animaux humains et non-humains et contribuer, par une recherche critique, à un *devenir ensemble* (Haraway, 2008) où tous les acteurs, les expériences, les savoirs situés, comptent. Un type de *devenir ensemble* qui ose ébranler les structures de domination, "which moves away from speciesism" (Houston et al. 2018 : 199), pour assurer des futurs urbains plus *justes*.

**ANNEXE A**  
**GUIDE D'ENTRETIEN**

**Section A : portrait de la spatialité des participant·e·s humain·e·s**

1. Résidez-vous dans le quartier Hochelaga en ce moment?
  - Si oui :
    - Depuis combien de temps?
    - Dans quel secteur?
  - Si non :
    - Y avez-vous déjà résidé?
    - À quelle fréquence faites-vous des activités le quartier?
    - Depuis combien de temps?
    - Dans quel(s) secteur(s)?
  
2. Quels espaces du quartier fréquentez-vous plus précisément (ex. parcs, commerces, chez des ami-e-s)?
  - À quel moment du jour ou de la nuit?
  - Quels jours de la semaine?
  
3. Racontez-moi un ou des parcours quotidiens que vous faites dans le quartier (ex. de la maison au travail, promenade à la marche ou à vélo).
  - Comment vous déplacez-vous dans le quartier la plupart du temps (ex. voiture, marche, vélo)?

**Section B : observations et interactions avec les chats**

4. Avez-vous un ou des chats à la maison?
  - Si non : passer à la question 5.
  - Si oui :
    - D'où vient-il (ex. animalerie, refuge, la rue)?
    - Est-il en permanence à l'intérieur de votre domicile? Si oui, pourquoi?
  - Si non :
    - Selon quelles conditions le laissez-vous sortir à l'extérieur (horaire, limites géographiques)?
    - Savez-vous quels secteurs ou lieux il fréquente?
    - Pensez-vous qu'il fréquente d'autres espaces à votre insu?
    - Croyez-vous qu'il interagisse avec des gens à l'extérieur?
  
5. Vous arrivent-ils de voir des chats dans les lieux que vous fréquentez dans le quartier?
  - Si oui :
    - Quels sont ces lieux?
    - Qu'observez-vous les chats faire dans ces lieux?

- Si non :
    - Savez-vous quels lieux ou secteurs les chats fréquentent dans le quartier?
6. Quand vous croisez des chats dans le quartier, vous arrivent-ils d'entrer en interactions avec eux ?
- Si la personne entre en interactions avec eux parfois ou toujours :
    - Comment (ex. leur parler, les touchers, les prendre dans vos bras, leur faire signe de s'éloigner)?
  - Si la personne entre en interaction avec eux parfois seulement :
    - Qu'est-ce qui fait en sorte que vous choisissiez d'interagir ou de ne pas interagir avec les chats
    - Exemples :
      - Le chat (apparence du chat, signes d'intérêt ou de désintérêt du chat envers vous, etc.)?
      - Raisons personnelles sur le moment (être pressé·e de se rendre quelque part, peu d'intérêt cette journée-là, etc.)?
  - Si la personne n'entre jamais en interactions avec eux :
    - Pourquoi (ex. pas intéressé·e, peur, dégoût)? Passer à la question 8.
7. Considérez-vous vos interactions avec les chats comme étant majoritairement positives, négatives ou autres? Pourquoi?
- Est-ce que cela dépend du lieu où vous vous trouvez dans le quartier? Pourquoi?
8. Si vous fréquentez d'autres quartiers que Hochelaga à Montréal, est-ce que vos interactions (ou votre absence d'interaction) avec les chats changent ?
- Si cela change, expliquer-moi de quelle manière.
  - Pourquoi croyez-vous que ce changement s'opère?
9. Revenons à Hochelaga. Vous arrive-t-il de voir des personnes du quartier interagir avec les chats?
- Si oui, de quelle manière?
  - Considérez-vous leurs interactions avec les chats comme étant majoritairement positives, négatives ou autres? Pourquoi?
10. Vous arrive-t-il de voir des chats du quartiers interagir avec d'autres chats ou d'autres espèces animales (ex. oiseaux, écureuils)?
- Si oui, de quelle manière?
  - Considérez-vous leurs interactions comme étant majoritairement positives, négatives ou autres? Pourquoi?
11. Vous arrive-t-il de voir des chats du quartier utiliser des éléments de l'environnement physique (ex. végétaux, poubelles, utilisation des clôtures, utilisation du mobilier urbain public)?
- Si oui, de quelle manière?
  - Que pensez-vous de ces usages?

## Section C : représentations des chats

12. D'après vous, quelle est la place d'un chat dans un quartier urbain tel qu'Hochelaga?
- Cela dépend-t-il du « type » de chats?
  - Cela dépend-t-il du comportement des chats?
  - Cela dépend-t-il de l'espace en particulier (ex. terrains privés vs. espaces publics vs. terrains en friche)?
13. D'après vous, quel degré de liberté devrait être accordé aux chats qui ont un domicile fixe?
- Les chats devraient-ils être à l'intérieur des domiciles en permanence?
  - Les chats devraient-ils pouvoir sortir dehors en fonction des conditions décidées par les humain·e·s (ex. horaire, limites géographiques)?
  - Les chats devraient-ils pouvoir sortir dehors à leur guise (ex. accès à une porte pour animaux en tout temps)?
14. Que pensez-vous de la présence de chats errants dans le quartier?
- Croyez-vous qu'il soit préférable que les chats errants soient « domestiqués », par exemple que des personnes les accueillent chez elles ou qu'ils soient amenés en refuge ?
15. Que pensez-vous du Règlement animalier à Montréal? (*explications si nécessaire*)
- Que pensez-vous de la stérilisation obligatoire des chats?
  - Que pensez-vous du micropuçage obligatoire?
  - Que pensez-vous de l'obligation d'obtenir un permis animalier?
16. Connaissez-vous le programme Capture-stérilisation-retour-maintien (CSRМ) de la SPCA en collaboration avec certains arrondissements de Montréal, dont Mercier-Hochelaga-Maisonneuve? (*explications si nécessaire*)
- Que pensez-vous de ce programme?
17. Selon vous, quelle serait une manière d'assurer une cohabitation harmonieuse entre les chats et les humain·e·s dans le quartier Hochelaga, ou de manière générale dans la ville?
18. Mes questions sont terminées. Avez-vous quelque chose à ajouter avant de conclure l'entretien?

## RÉFÉRENCES

- Adams, C. J. (1990). *The sexual politics of meat : a feminist-vegetarian critical theory*. New York : Bloomsbury Publishing.
- Adams, M. (2019). Anthropocene doesn't exist and species of the future will not recognise it, *The Conversation*, mars, [En ligne]. (<https://theconversation.com/anthropocene-doesnt-exist-and-species-of-the-future-will-not-recognise-it-111762>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Adams, M., Ormrod, J. & Smith, S. (2021). Notes from a field : a qualitative exploration of human-animal relations in a volunteer shepherding project, *Qualitative Research*, 23, 1, 1-10.
- Alam, A., McGregor, A. & Houston, D. (2018). Photo-response : approaching participatory photography as a more-than-human research method, *Area*, 50, 2, 256-265.
- Alexander, S.M. & Draper, D.L. (2021). The rules we make that coyotes break, *Contemporary Social Science*, 16, 1, 127-139.
- Alger, J.M. & Alger, S.F. (1997). Beyond mead : symbolic interaction between humans and felines, *Society and Animals*, 5, 1, 65-81.
- Alger, J.M. & Alger, S.F. (1999). Cat culture, human culture : an ethnographic study of a cat shelter, *Society and Animals*, 7, 3, 199-218.
- Alger, J.M. & Alger, S.F. (2003). *Cat culture : the social world of a cat shelter*. Philadelphia : Temple University Press.
- Alvarez, C. (2020). *La vie de quartier dans Hochelaga-Maisonneuve, une enquête ethnographique*, mémoire de maîtrise non-publié. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département de Sociologie.
- Anderson, P. K. (2003). A bird in the house : an anthropological perspective on companion parrots, *Society & Animals*, 11, 4, 393-418.
- Anderson, K. (2014). Mind over matter? On decentring the human in Human Geography, *cultural geographies*, 21, 1, 3-18.
- Apfelbeck, B., Jakoby, C., Hanusch, M., Steffani, E.B., Hauck, T.E. & Weisser, W.W. (2019). A conceptual framework for choosing target species for wildlife-inclusive urban design, *Sustainability*, 11, 24, [En ligne]. (<https://doi.org/10.3390/su11246972>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Apfelbeck, B., Snep, R.P.H., Hauck, T.E., Ferguson, J., Holy, M., Jakoby, C., Scott MacIvor, J., Schär, L., Taylor, M. & Weisser, W.W. (2020). Designing wildlife-inclusive cities that support human-animal co-existence, *Landscape and Urban Planning*, 200, [En ligne].

(<https://doi.org/10.1016/j.landurbplan.2020.103817>). Page consultée le 28 septembre 2023.

- Arcari, P., Probyn-Rapsey, F. & Singer, H. (2021). Where species don't meet : invisibilized animals, urban nature and city limits, *Environment and Planning E: Nature and Space*, 4, 3, [En ligne]. (<https://doi.org/10.1177/2514848620939870>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Arluke, A. & Sanders, C. (1996). *Regarding animals*. Philadelphia : Temple University Press.
- Bah, M.B., Montpetit, N. et Oceau, S. (2017). La ruelle verte : un patrimoine du commun où déployer une éducation à l'inclusion, *Éducation relative à l'environnement*, 14, 2, [En ligne]. (<https://doi.org/10.4000/ere.3155>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Bailey, C. et Labonté, J.-F. (2018). *La philosophie à l'abattoir : réflexions sur le bacon, l'empathie et l'éthique animale*. Montréal : Atelier 10.
- Bailly, É. (2013). Poétique du paysage urbain, *Métropolitiques*, [En ligne]. (<http://www.metropolitiques.eu/Poetique-du-paysage-urbain.html>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Banque Mondiale (2022) (Page consultée le 28 septembre 2023). *Développement urbain*, [En ligne]. (<https://www.banquemondiale.org/fr/topic/urbandevelopment/overview>).
- Baratay, É. (2017). *Biographies animales*. Paris : Éditions du Seuil.
- Barles, S. (2011). Les villes transformées par la santé, XVIIIe-XXe siècles, *Les Tribunes de la santé*, 33, 4, 31-37.
- Barua, M. (2014). Bio-geo-graphy : landscape, dwelling, and the political ecology of human-elephant relations, *Environment and Planning D: Society and Space*, 32, 5, 915-934.
- Barua, M. & Sinha, A. (2019). Animating the urban : an ethological and geographical conversation, *Social & Cultural Geography*, 20, 8, 1160-1180.
- Bastian, M., Jones, O., Moore, N. & Roe, E. (eds.) (2017). *Participatory research in more-than-human worlds*. New York : Routledge.
- Bear, C. (2011). Being Angelica? Exploring individual animal geographies, *Area*, 43, 3, 297-304.
- Bear, C., Wilkinson, K. & Holloway, L. (2017). Visualizing human-animal-technology relations, *Society & Animals*, 25, 3, 225-256.
- Bédard, M. (dir.) (2009). *Le paysage, un projet politique*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Bédard, M. (2016). Réflexion sur les perceptions, conceptions, représentations et affections, ou la quadrature des approches qualitatives en géographie, *Cahiers de géographie du Québec*, 60, 171, 531-549.

- Bell, S.J., Instone, L. & Mee, K.J. (2018). Engaged witnessing : researching with the more-than-human, *Area*, 50, 1, 136-144.
- Benhammou, F. (2016). Une histoire contemporaine de la géographie française de l'animal, in D. Chartier et E. Rodary (dir.) *Manifeste pour une géographie environnementale*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 141-164.
- Bennett, C.F. (1961). Animal geography in geography textbooks : a critical analysis, *Professional Geographer*, 13, 13-16.
- Bertrand, G. et Tricart, J. (1968). Paysage et géographie physique globale. Esquisse méthodologique, *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 39, 3, 249-272.
- Bissonnette, V. (2016). *Impact d'un programme de stérilisation sur la taille des colonies de chats sans propriétaire en milieu rural*, mémoire de maîtrise non-publié. Montréal : Université de Montréal, Faculté de Médecine vétérinaire.
- Blanc, N. (2000). *Les animaux et la ville*. Paris : Odile Jacob.
- Blanc, N. (2003). La place de l'animal dans les politiques urbaines, *Communications*, 74, 1, 159-175.
- Blancher, P. (2013). Estimated number of birds killed by house cats (*Felis catus*) in Canada, *Avian Conservation and Ecology*, 8, 2, [En ligne]. (<https://doi.org/10.5751/ACE-00557-080203>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Blanchette, A. (2020). *Porkopolis : american animality, standardized life, and the factory farm*. Durham : Duke University Press.
- Blattner, C.E., Donaldson, S. & Wilcox, R. (2020). Animal agency in community : A political ethnography of VINE Sanctuary, *Politics and Animals*, 6, 1-22.
- Boonman-Berson, S., Turnhout, E. & Carolan, M. (2016). Common sensing : human-black bear cohabitation practices in Colorado, *Geoforum*, 74, 192-201.
- Bortolamiol, S., Raymond, R. et Simon, L. (2017). Territoires des humains et territoires des animaux : éléments de réflexions pour une géographie animale, *Annales de géographie*, 716, 4, 387-407.
- Boucher, N. (2012). *Vies et morts des espaces publics à Los Angeles : fragmentation et interactions urbaines*, thèse de doctorat non-publiée. Montréal : Université du Québec à Montréal et Institut national de la recherche scientifique, Études urbaines.
- Brandt, K. (2004). A language of their own : an interactionist approach to human-horse communication, *Society & Animals*, 12, 4, 299-316.
- Brighenti, A.M. & Pavoni, A. (2021). Situating urban animals – a theoretical framework, *Contemporary Social Science*, 16, 1, 1-13.

- Bromley, R. (2014). Review : Placing animals : an introduction to the geography of human–animal relations, *The AAG Review of Books*, 2, 4, 133-135.
- Buller, H. (2014). Animal geographies I, *Progress in Human Geography*, 38, 2, 308-318.
- Buller, H. (2015). Animal geographies II : methods, *Progress in Human Geography*, 39, 3, 374-384.
- Buller, H. (2016). Animal geographies III : ethics, *Progress in Human Geography*, 40, 3, 422-430.
- Cameron, D. (2023). Animaux de compagnie : Québec investit 8 millions pour le bien-être animal, *La Presse*, avril, [En ligne]. (<https://www.lapresse.ca/actualites/politique/2023-04-11/animaux-de-compagnie/quebec-investit-8-millions-pour-le-bien-etre-animal.php>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Candea, M. (2010). “I fell in love with Carlos the meerkat” : engagement and detachment in human-animal relations, *American Ethnologist*, 37, 2, 241-258.
- Carrier, N., O’Leary, M. & Palsson, G. (2021). Paul T.W. Baxter : photographing the other-than-human, *Ethnos*, 86, 1, 69-93.
- Carrozza, M.L. (1996). Paysage urbain : matérialité et représentation, *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 17, [En ligne]. (<https://doi.org/10.4000/ccrh.2600>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Castree, N. (2014). The Anthropocene and the environmental humanities : extending the conversation, *Environmental Humanities*, 5, 1, 233-260.
- Chakrabarty, D. (2017). The politics of climate change is more than the politics of capitalism, *Theory, Culture & Society*, 34, 2-3, 25-37.
- Chan, Y. (2016). No room to swing a cat? Animal treatment and urban space in Singapore, *Southeast Asian Studies*, 5, 2, 305-329.
- Chanteloup, L. (2013). *À la rencontre de l'animal sauvage : dynamiques, usages et enjeux du récréotourisme faunique. Une mise en perspective franco-canadienne de trois territoires : Bauges, Gaspésie, Nunavut*, thèse de doctorat non-publiée. Montréal et Saint-Martin-d'Hères : Université de Montréal et Université de Grenoble, Département de Géographie.
- Chapouthier, G. (2004). L’Homme, un pont entre deux mondes : nature et culture, *Le Philosophoire*, 2, 23, 99-114.
- Cloke, P. & Jones, O. (2001). Dwelling, place, and landscape : an orchard in Somerset, *Environment and Planning A: Economy and Space*, 33, 4, 649-666.
- Cole, E. (2016). Blown out : the science and enthusiasm of egg collecting in the Oologists’ record, 1921–1969, *Journal of Historical Geography*, 51, 18-28.

- Collard, R.-C. (2012). Cougar-human entanglements and the biopolitical un/making of safe space, *Environment and Planning D: Society and Space*, 30, 1, 23-42.
- Collard, R.-C. (2014). Putting animals back together, taking commodities apart, *Annals of the Association of American Geographers*, 104, 1, 151-165.
- Corriveau, J. (2017). Les pitbulls ne seront plus interdits à Montréal, *Le Devoir*, décembre, [En ligne]. (<https://www.ledevoir.com/politique/montreal/515057/la-ville-de-montreal-suspend-son-reglement-sur-les-pitbulls>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Corriveau, J. (2023). Montréal présentera son projet de gestion animalière sous peu, *Le Devoir*, avril, [En ligne]. (<https://www.ledevoir.com/politique/montreal/789282/montreal-presentera-son-projet-de-gestion-animaliere-sous-peu>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Cosgrove, D.E. (1984). *Social formation and symbolic landscape*. London : University of Wisconsin Press.
- Cossette, S.-M. (2020). La place des animaux en ville : une perspective antispéciste, *Cahiers numériques du Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises*, 3, 43-47, [En ligne]. (<https://indd.adobe.com/view/a64b41f8-4132-43b6-ba32-85bf2ba0874c>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Coumau, J. (2016). *Géographie antispéciste du véganisme à Paris : spatialités quotidiennes d'une communauté et lieux militants d'un mouvement social*, mémoire de M2 non-publié. Paris : Université Paris-Sorbonne, Département de Géographie et aménagement.
- Couvy, C. (2022). L'errance du cynanthrope : construction discursive d'une nuisance hybride? in C. Deslandes, D. Giroux et D. Jaclin (dir.) *Parler avec les animaux*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 61-96.
- Cresswell, T. (1996). *In place/out of place : geography, ideology, and transgression*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Cresswell, T. (2013). More-than-human geographies, in T. Cresswell (ed.) *Geographic thoughts : a critical introduction*, Chichester : Wiley-Balckwell, p. 239-260.
- Cyrułnik, B., de Fontenay, E. et Singer, P. (2013). *Les animaux aussi ont des droits*. Paris : Éditions du Seuil.
- Dakouré, A., Pelé, M. et Georges, J.-Y. (2020). Reconsidérer les modes d'habiter des humains et des animaux à l'ère urbaine post-confinement, *Géographie et cultures*, 116, 19-36.
- Davies, J.L. (1961). Aim and method in zoogeography, *Geographical Review*, 51, 3, 412-417.
- De Wolff, K. (2017). Plastic naturecultures : multispecies ethnography and the dangers of separating living from nonliving bodies, *Body & Society*, 23, 3, 1-25.

- Deckha, M. (2012). Toward a postcolonial, posthumanist feminist theory : centralizing race and culture in feminist work on nonhuman animals, *Hypatia*, 27, 3, 527-545.
- Deckha, M. & Pritchard, E. (2016). Recasting our “wild” neighbours : contesting legal otherness in urban human-animal conflicts, *UBC Law Review*, 49, 1, 161-202.
- Demeritt, D. (1994). The nature of metaphors in cultural geography : geography and environmental history, *Progress in Human Geography*, 12, 163-185.
- Desai, S. & Smith, H. (2018). Kinship across species : learning to care for nonhuman others, *Feminist Review*, 118, 1, 41-60.
- Deslandes, C. (2022). Parole hasardeuse, singularité idiomatique et sémiographie. Déambulations en compagnie de Nellie, in C. Deslandes, D. Giroux et D. Jaclin (dir.) *Parler avec les animaux*, Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal, p. 97-129.
- Dionne, É. (2022). Quand les ratons laveurs s’en mêlent : agentivité politique et nouvelles possibilités citoyennes dans l’Anthropocène, in C. Deslandes, D. Giroux et D. Jaclin (dir.) *Parler avec les animaux*, Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal, p. 235-258.
- Donaldson, S. & Kymlicka, W. (2011). *Zoopolis : a political theory of animal rights*. Oxford ; New York : Oxford University Press.
- Dowling, R., Lloyd, K. & Suchet-Pearson, S. (2017). Qualitative methods II : ‘more-than-human’ methodologies and/in praxis, *Progress in Human Geography*, 41, 6, 823-831.
- Dubow, J. (2009). Landscape, in R. Kitchen & N. Thrift (eds.) *International encyclopedia of human geography*, Amsterdam : Elsevier, p. 124-131.
- Emel, J. & Urbanik, J. (2010). Animal geographies : exploring the spaces and places of human-animal encounters, in M. DeMello (ed.) *Teaching the animal : human-animal studies across disciplines*, Brooklyn : Lantern Publishing & Media, p. 202-217.
- Emel, J., Wilbert, C. & Wolch, J. (2002). Animal geographies, *Society & Animals*, 10, 4, 407-412.
- Estebanez, J. (2010). Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l’humain et l’animal, *L’Espace géographique*, 39, 2, 172-179.
- Estebanez, J. (2014). Des animaux-objets ? Réification, résistance et (re)qualification dans les zoos occidentaux, *Géographie et cultures*, 91-92, 125-152.
- Estebanez, J. (2015). Pour une ville vivante ? Les animaux dans la fabrique de la ville, histoire d’une requalification partagée, *Histoire urbaine*, 44, 3, 5-20.
- Estebanez, J. (2016). Les animaux et la ville : une histoire sociale, politique et affective à poursuivre, *Histoire urbaine*, 47, 3, 125-129.

- Estebanez, J., Gouabault, E. & Michalon, J. (2013). Où sont les animaux ? Vers une géographie humanimale, *Carnets de géographes*, 5, [En ligne]. (<https://doi.org/10.4000/cdg.1046>). Page consultée le 28 septembre 2023.
- Estebanez, J. (2021). Les animaux en géographie. Généalogie et enjeux, in V. Clément, M. Stock et A. Volvey (dir.) *Mouvements de géographie : une science aux tournants*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 105-114.
- Estebanez, J. (2022). *Humains et animaux : une géographie de relations*. Paris : CNRS Éditions, Documentation photographique.
- Fenske, M. & Norkunas, M. (2017). Experiencing the more-than-human world, *Narrative Culture*, 4, 2, 105-110.
- Fieuw, W., Foth, M. & Caldwell, G. (2022). Towards a more-than-human approach to smart and sustainable urban development : designing for multispecies justice, *Sustainability*, 14, 2, 948-960.
- Fijn, N. (2021). Donald Thomson : observations of animal connections in visual ethnography in Northern Australia, *Ethnos*, 86, 1, 44-68.
- Finkler, H. & Terkel, J. (2011). Dichotomy in the emotional approaches of caretakers of free-roaming cats in urban feeding groups : findings from in-depth interviews, *Anthrozoös*, 24, 2, 203-218.
- Forsyth, I. (2013). The more-than-human geographies of field science, *Geography Compass*, 7, 8, 527-539.
- Fox, R. (2006). Animal behaviours, post-human lives : everyday negotiations of the animal-human divide in petkeeping, *Social & Cultural Geography*, 7, 4, 525-537.
- Fox, R. (2018). Intimate cartographies. Creating place with companion animals, in J. Bull, T. Holmberg & C. Åsberg (eds.) *Animal places. Lively cartographies of human-animal relations*, New York : Routledge, p. 67-85.
- Franklin, A. (2014). The adored and the abhorrent. Nationalism and feral cats in England and Australia, in G. Marvin & S. McHugh (eds.) *Routledge handbook of human-animal studies*, London : Routledge, p. 139-153.
- Franklin, A. & Schuurman, N. (2019). Aging animal bodies : horse retirement yards as relational spaces of liminality, dwelling and negotiation, *Social & Cultural Geography*, 20, 7, 918-937.
- Fredriksen, A. (2016). Of wildcats and wild cats : troubling species-based conservation in the Anthropocene, *Environment and Planning D: Society and Space*, 34, 4, 689-705.
- Freeman, C.P., Bekoff, M. & Bexell, S.M. (2011). Giving voice to the “voiceless” : incorporating nonhuman animal perspectives as journalistic sources, *Journalism Studies*, 12, 5, 590-607.

- Fuentes, A. (2010). Naturalcultural encounters in Bali : monkeys, temples, tourists, and ethnoprimateology, *Cultural Anthropology*, 25, 4, 600-624.
- Gadenne, D. & Potts, A. (2018). Feline on the fault line. Cats and the Christchurch earthquakes, in J. Bull, T. Holmberg & C. Åsberg (eds.) *Animal places. Lively cartographies of human-animal relations*, New York : Routledge, p. 51-66.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. New York : Basic Books.
- Gelper, N. (2020). Chats errants : pas de stérilisation pour 2020 dans MHM. *Journal Métro*, mai, [En ligne]. (<https://journalmetro.com/local/anjou/2445947/chats-errants-pas-de-sterilisation-pour-2020-dans-mhm/>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Ghaffari, L., Hamdouch, A. & Klein, J.-L. (2021). Le droit au quartier et l'acceptation sociale de la gentrification : les cas de deux processus de transformation urbaine à Nantes et Montréal, *Canadian Journal of Urban Research*, 30, 1, 16-29.
- Gibbs, L.M. (2020). Animal geographies I : hearing the cry and extending beyond, *Progress in Human Geography*, 4, 4, 769-777.
- Gibbs, L.M. (2021). Animal geographies II : killing and caring (in times of crisis), *Progress in Human Geography*, 45, 2, 371-381.
- Gillespie, K. (2017). Intimacy, animal emotion and empathy : multispecies intimacy as slow research practice, in P. Moss & C. Donovan (eds.) *Writing intimacy into feminist geography*, New York : Routledge, p. 160-169.
- Gillespie, K. (2018). *The cow with eartag #1389*. Chicago : University of Chicago Press.
- Gillespie, K. (2019). For a politicized multispecies ethnography, *Politics and Animals*, 5, 17-32.
- Gillespie, K. & Collard, R.-C. (eds.) (2015). *Critical animal geographies : Politics, intersections and hierarchies in a multispecies world*. London and New York : Routledge.
- Ginn, F. (2014). Sticky lives : slugs, detachment and more-than-human ethics in the garden, *Transactions of the Institute of British Geographers*, 39, 4, 532-544.
- Giroux, V. (2020). *L'antispécisme*. Paris : Que sais-je?
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne : les relations en public*. Paris : Éditions de Minuit.
- Griffiths, H., Poulter, I. & Sibley, D. (2000). Feral cats in the city, in C. Philo & C. Wilbert (eds.) *Animal spaces, beastly places : new geographies of human-animal relations*, London : Routledge, p. 59-72.
- Guenther, K.M. (2017). How volunteerism inhibits mobilization : a case study of shelter animal advocates, *Social Movement Studies*, 16, 2, 240-253.

- Guillo, D. (2015). Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale, *Revue française de sociologie*, 56, 1, 135-163.
- Guillo, D. (2016). Les recherches éthologiques récentes sur les phénomènes socio-culturels dans le monde animal : un regard renouvelé en profondeur, *L'Année sociologique*, 66, 2, 351-384.
- Haanpää, M., Salmela, T., García-Rosell, J.-C. & Äijälä, M. (2021). The disruptive 'other'? Exploring human-animal relations in tourism through videography, *Tourism Geographies*, 23, 1-2, 97-117.
- Hamilton, L. & Taylor, N. (2017). *Ethnography after humanism : power, politics, and method in multi-species research*. London : Palgrave Macmillan.
- Haraway, D. (1988). Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective, *Feminist Studies*, 14, 3, 575-599.
- Haraway, D. (2008). *When species meet*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Haraway, D. (2015). Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene : making kin, *Environmental Humanities*, 6, 159-165.
- Haraway, D. (2016). *Staying with the trouble : making kin in the Chthulucene*. Durham : Duke University Press.
- Hawkins, G. (2009). More-than-human politics : the case of plastic bags, *Australian Humanities Review*, 46, 41-54.
- Hayward, E. (2010). Fingeryeyes : impressions of cup corals, *Cultural Anthropology*, 25, 4, 577-599.
- Herzog, H. (2010). *Some we love, some we hate, some we eat : why it's so hard to think straight about animals*. New York : HarperCollins Publishers.
- Herzog, H.A. (2007). Gender differences in human-animal interactions : a review, *Anthrozoös*, 20, 1, 7-21.
- Hillier, J. (2015). If Schrödinger's cat miaows in the suburbs, will anyone hear? *Planning Theory*, 14, 4, 425-443.
- Hillier, J. (2017). Cat-alyzing attunement, *Journal of Environmental Policy & Planning*, 19, 3, 327-344.
- Hillier, J. & Byrne, J. (2016). Is extermination to be the legacy of Mary Gilbert's cat? *Organization*, 23, 3, 387-406.
- Hinchliffe, S., Kearnes, M.B., Degen, M. & Whatmore, S. (2005). Urban wild things : a cosmopolitical experiment, *Environment and Planning D: Society and Space*, 23, 5, 643-658.

- Hinchliffe, S. & Whatmore, S. (2006). Living cities : towards a politics of conviviality, *Science as Culture*, 15, 2, 123-138.
- Hodge, P.B., McGregor, A., Springer, S., Véron, O. & White, R.J. (eds.) (2022). *Vegan geographies : spaces beyond violence, ethics beyond speciesism*. Brooklyn : Lantern Publishing & Media.
- Hodgetts, T. & Lorimer, J. (2015). Methodologies for animals' geographies : cultures, communication and genomics, *cultural geographies*, 22, 2, 285-295.
- Hodgetts, T. & Lorimer, J. (2020). Animals' mobilities, *Progress in Human Geography*, 44, 1, 4-26.
- Holm, N. (2012). Consider the squirrel : freaks, vermin, and value in the ruin(s) of Nature, *Cultural Critique*, 80, 1, 56-95.
- Holm, N. (2020). Consider the (feral) cat : ferality, biopower, and the ethics of predation, *Society & Animals*, 30, 7, 781-797.
- Holmberg, T. (2014). Wherever I lay my cat ? Post-human crowding and the meaning of home, in G. Marvin & S. McHugh (eds.) *Routledge handbook of human-animal studies*, London : Routledge, p. 54-67.
- Holmberg, T. (2015). *Urban animals : crowding in zoocities*. London and New York : Routledge.
- Holmberg, T. (2019). Walking, eating, sleeping. Rhythm analysis of human/dog intimacy, *Emotion, Space and Society*, 31, 26-31.
- Hountondji, F. (2021). Le nombre de chats errants bondit, *Journal Métro*, janvier, [En ligne]. (<https://journalmetro.com/local/anjou/2594831/le-nombre-de-chats-errants-bondit/>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Houston, D., Hillier, J., MacCallum, D., Steele, W. & Byrne, J. (2018). Make kin, not cities! Multispecies entanglements and 'becoming-world' in planning theory, *Planning Theory*, 17, 2, 190-212.
- Hovorka, A.J. (2008). Transspecies urban theory : chickens in an African city, *Cultural Geographies*, 15, 1, 95-117.
- Hovorka, A. J. (2015). The Gender, place and culture Jan Monk Distinguished Annual Lecture : Feminism and animals: exploring interspecies relations through intersectionality, performativity and standpoint, *Gender, Place & Culture*, 22, 1, 1-19.
- Hovorka, A.J. (2017). Animal geographies I : globalizing and decolonizing, *Progress in Human Geography*, 41, 3, 382-394.
- Hovorka, A.J. (2018). Animal geographies II : hybridizing, *Progress in Human Geography*, 42, 3, 453-462.

- Hovorka, A.J. (2019). Animal geographies III : species relations of power, *Progress in Human Geography*, 43, 4, 749-757.
- Hovorka, A., McCubbin, S. & Van Patter, L. (2021). Introduction to *A research agenda for animal geographies* : visioning amidst socio-ecological crises, in A. Hovorka, S. McCubbin, & L. Van Patter (eds) *A research agenda for animal geographies*, Cheltenham : Edward Elgar Publishing, p. 1-20
- Hubbard, G., Backett-Milburn, K. & Kemmer, D. (2001). Working with emotion : issues for the researcher in fieldwork and teamwork, *International Journal of Social Research Methodology*, 4, 2, 119-137.
- Hubbard, P. & Brooks, A. (2021). Animals and urban gentrification : displacement and injustice in the trans-species city, *Progress in Human Geography*, 45, 6, 1490-1511.
- Hutson, K.D. (2011). *Ordering the feral cat : stakeholder perspectives on cat overpopulation*, Senior Honor Thesis in Geography (undergraduate program). Columbus : Ohio State University, Department of Geography.
- Ingold, T. (1994). From trust to domination : an alternative history of human–animal relations, in A. Manning & J. Serpell (eds.) *Animals and human society, changing perspectives*, London : Routledge, p. 1-22.
- Ingold, T. (1997). Life beyond the edge of nature? Or, the mirage of society, in J.D. Greenwood (ed.) *The mark of the social : discovery or invention?* Lanham : Rowman and Littlefield, p. 231-252.
- Ingold, T. (2000). *The perception of the environment*. London : Routledge.
- Janni re, H. et Pousin, F. (2007). Paysage urbain : d’une thématique   un objet de recherche, *Strates*, 13, [En ligne]. (<http://journals.openedition.org/strates/4953>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Jaroř, F. (2016). Cats and human societies : a world of interspecific interaction and interpretation., *Biosemiotics*, 9, 287-306.
- Jerolmack, C. (2008). How pigeons became rats : the cultural-spatial logic of problem animals, *Social Problems*, 55, 1, 72-94.
- Johnston, C. (2008). Beyond the clearing : towards a dwelt animal geography, *Progress in Human Geography*, 32, 5, 633-649.
- Johnston, J. (2021). Incongruous killing : cats, nonhuman resistance, and precarious life beyond biopolitical techniques of making-live, *Contemporary Social Science*, 16, 1, 71-83.
- Jones, O. (2000). (Un)ethical geographies of human-non-human relations. Encounters, collectives and spaces, in C. Philo & C. Wilbert, C. (eds.) *Animal spaces, beastly places : new geographies of human-animal relations*, London : Routledge, p. 268-291.

- Jones, O. (2020). Dwelling, in A. Kobayashi (ed.) *International encyclopedia of human geography*, Amsterdam : Elsevier, p. 399-405.
- Kelly, C. (2014). *Montréal en ruelles. Le récit de l'appropriation du lieu par les résidents de Rosemont-La Petite-Patrie*, mémoire de maîtrise non-publié. Québec : Université Laval, Département des sciences historiques.
- Kemmerer, L. (ed.) (2011). *Sister species : women, animals, and social justice*. Champaign : University of Illinois Press.
- Kirksey, S. E. & Helmreich, S. (2010). The emergence of multispecies ethnography, *Cultural Anthropology*, 25, 4, 545-576.
- Kopnina, H. (2017). Beyond multispecies ethnography : engaging with violence and animal rights in anthropology, *Critique of Anthropology*, 37, 3, 333-357.
- Lafitte, J. & Maestriperi, N. (2022). Vegan geography. For a heuristic radicality in the environmental crisis? in P. Hodge, A. McGregor, S. Springer, O. Véron & R.J. White (eds.) *Vegan Geographies : spaces beyond violence, ethics beyond speciesism*, Brooklyn : Lantern Publishing & Media, p. 291-320.
- Larousse (2023). Inféoder, s'inféoder, être inféodé, in *Dictionnaire de français Larousse*, [En ligne]. (<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/inf%C3%A9oder/42904>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Latham, A. & McCormack, D.P. (2009). Thinking with images in non-representational cities : vignettes from Berlin, *Area*, 41, 3, 252-262.
- Latour, B. (1993). *We have never been modern*. Cambridge : Harvard University Press.
- Le Devoir (2023). Série Bien-être animal : tous nos articles, *Le Devoir*, janvier et juin, [En ligne]. (<https://www.ledevoir.com/motcle/serie-bien-etre-animal>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Ledain, N. (2018). Des citoyens réclament un nouveau programme de stérilisation des chats, *Journal Métro*, février, [En ligne]. (<https://journalmetro.com/local/mercier-hochelaga-maisonneuve/1394326/des-citoyens-reclament-un-nouveau-programme-de-sterilisation-des-chats/>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Lehman, H. (1997). Anthropomorphism and scientific evidence for animal mental states, in R.W. Mitchell, N.S. Thompson & H.L. Miles (eds.) *Anthropomorphism, anecdotes and animals*, Albany : Suny Press, p. 104-115.
- Leino, H., Karppi, I. & Jokinen, A. (2017). It's all about the birds! Non-human actors' situational power in creating conditions for human engagement, *Planning Theory*, 16, 2, 133-149.
- Léon-Miehe, A. (2005). Le paysage, entre fiction et description, in D. Laroque & B. Saint Girons (dir.) *Paysage et ornement*, Lagrasse : Verdier, p. 17-23.

- Lepczyk et al. (2022). A science-based policy for managing free-roaming cats, *Biological Invasions*, 24, 3693-3701.
- Lien, M.E. & Pálsson, G. (2021). Ethnography beyond the human : the ‘other-than-human’ in ethnographic work, *Ethnos*, 86, 1, 1-20.
- Lorimer, H. (2006). Herding memories of humans and animals, *Environment and Planning D: Society and Space*, 24, 4, 497-518.
- Lorimer, J. (2010). Moving image methodologies for more-than-human geographies, *cultural geographies*, 17, 2, 237-258.
- Lorimer, J. (2012). Multinatural geographies for the Anthropocene, *Progress in Human Geography*, 36, 5, 1-20.
- Lorimer, J., Hodgetts, T. & Barua, M. (2019). Animals’ atmospheres, *Progress in Human Geography*, 43, 1, 26-45.
- Loss, S.R., Will, T. & Marra, P.P. (2012). Direct human-caused mortality of birds : improving quantification of magnitude and assessment of population impact, *Frontiers in Ecology and the Environment*, 10, 7, 357-364.
- Low, S.M. (2000). *On the plaza : the politics of public space and culture*. Austin : University of Texas Press.
- LTQHM. La Table de quartier Hochelaga-Maisonnette (2020) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Portrait de quartier Hochelaga-Maisonnette 2019*, [En ligne]. ([https://www.ltqhm.org/images/HM\\_2019\\_Portrait\\_de\\_quartier\\_LTQHM\\_2020\\_compressed.pdf](https://www.ltqhm.org/images/HM_2019_Portrait_de_quartier_LTQHM_2020_compressed.pdf)).
- LTQHM. La Table de quartier Hochelaga-Maisonnette (2023) (Page consultée le 29 septembre 2023). *RUI Hochelaga*, [En ligne]. (<https://www.ltqhm.org/rui-hochelaga>).
- Luhrmann, T.M. (2015). Thick description : methodology, in D.J. Wright (ed.) *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, Amsterdam : Elsevier, p. 291-293.
- Lynn, W.S., Santiago-Ávila, F., Lindenmayer, J., Hadidian, J., Wallach, A. & King, B.J. (2019). A moral panic over cats, *Conservation Biology*, 33, 4, 769-776.
- Malone, N., Wade, A. H., Fuentes, A., Riley, E.P., Remis, M. & Robinson, C.J. (2014). Ethnoprimatology : critical interdisciplinarity and multispecies approaches in anthropology, *Critique of Anthropology*, 34, 1, 8-29.
- Marchand, G. (2013). Les conflits hommes/animaux sauvages sous le regard de la géographie, *Carnets de géographes*, 5, [En ligne]. (<https://doi.org/10.4000/cdg.1070>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Marcus, G.E. (1995). Ethnography in/of the world system : the emergence of multi-sited ethnography, *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.

- Margulies, J.D. (2019). On coming into animal presence with photovoice, *Environment and Planning E: Nature and Space*, 2, 4, 850-873.
- Marx, K. (2019a). “He’s so fluffy I’m gonna die!” Cute responses by hikers to autonomous animals on the Appalachian Trail, *Anthrozoös*, 32, 1, 89-101.
- Marx, K. (2019b). Transgressive little pests : hiker descriptions of “shelter mice” on the Appalachian Trail, *Anthrozoös*, 32, 1, 103-115.
- Massé, A., Mainguy, J., Lemay, Y., Caron, A. et St-Laurent, M.-H. (2012). Le chat domestique en milieu naturel au Québec : une espèce exotique envahissante, *Le Naturaliste Canadien*, 136, 1, 32-41.
- Mazhary, H. (2021). Distancing animal death : geographies of killing and making killable, *Geography Compass*, 15, 7, 1-13.
- McCubbin, S.G. & Van Patter, L.E. (2021). Trophy hunters & crazy cat ladies : exploring cats and conservation in North America and Southern Africa through intersectionality, *Gender, Place & Culture*, 28, 9, 719-742.
- McKeithen, W. (2017). Queer ecologies of home : heteronormativity, speciesism, and the strange intimacies of crazy cat ladies, *Gender, Place & Culture*, 24, 1, 122-134.
- McKiernan, S. & Instone, L. (2016). From pest to partner : rethinking the Australian White Ibis in the more-than-human city, *cultural geographies*, 23, 3, 475-494.
- McLauchlan, L. (2021). Multispecies ethnography, in M. Roscher, A. Krebber & B. Mizelle (eds.) *Handbook of historical animal studies*, Berlin : De Gruyter Oldenbourg, p. 393-408.
- Meijer, E. (2021). Stray agency and interspecies care : the Amsterdam stray cats and their humans, in B. Bovenkerk & J. Keulartz (eds.) *Animals in our midst : the challenges of co-existing with animals in the Anthropocene*, Cham : Springer International Publishing, p. 287-299.
- Meinig, D.W. (1979). *The interpretation of ordinary landscapes : geographical essays*. Oxford : Oxford University Press.
- MHM. Mercier-Hochelaga-Maisonneuve (2023) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Guide d'aménagement des ruelles vertes*, [En ligne]. ([https://portail-m4s.s3.montreal.ca/pdf/guide\\_damenagement\\_de\\_ruelles\\_vertes\\_de\\_mhm\\_vf.pdf](https://portail-m4s.s3.montreal.ca/pdf/guide_damenagement_de_ruelles_vertes_de_mhm_vf.pdf)).
- Metton, A. (1969). Le quartier : étude géographique et psycho-sociologique, *Le Géographe canadien*, 13, 4, 299-316.
- Mitchell, D. (2002). Cultural landscape : the dialectical landscape—Recent landscape research in human geography, *Progress in Human Geography*, 26, 3, 381-389.

- Montréal. Ville de Montréal (2014). *Quartiers sociologiques*, [En ligne], Montréal. (<https://donnees.montreal.ca/dataset/quartiers-sociologiques>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Montréal. Ville de Montréal (2018a). *Réflexion citoyenne. Révision du Règlement sur le contrôle des animaux*. Montréal : Service de la concertation des arrondissements, Division du soutien aux projets et aux programmes, Rapport, p. 1-20.
- Montréal. Ville de Montréal (2018b). *Règlement sur l'encadrement des animaux domestiques*. Montréal : Ville de Montréal, 21-012.
- Montréal. Ville de Montréal (2018c). *Atlas sociodémographique. Recensement de 2016. Arrondissement de Mercier-Hochelaga-Maisonneuve*, [En ligne], Montréal. ([https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL\\_STATS\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MERCIER%96HOCHELAGA-MAISONNEUVE\\_2016.PDF](https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MERCIER%96HOCHELAGA-MAISONNEUVE_2016.PDF)). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Montréal. Ville de Montréal (2018d). *Profil sociodémographique. Recensement 2016. Arrondissement de Mercier-Hochelaga-Maisonneuve*, [En ligne], Montréal. ([https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL\\_STATS\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL\\_SOCIOD%96MO\\_MERCIER%20HOCHELAGA%20MAISONNEUVE%202016.PDF#:~:text=L'arrondissement%20de%20Mercier%20%80%93Hochelaga,d%C3%A9nom%2D%20brai%20131%20483%20habitants](https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL_SOCIOD%96MO_MERCIER%20HOCHELAGA%20MAISONNEUVE%202016.PDF#:~:text=L'arrondissement%20de%20Mercier%20%80%93Hochelaga,d%C3%A9nom%2D%20brai%20131%20483%20habitants)). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Montréal. Ville de Montréal (2022) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Bilan 2020-2022 : MHM dresse le bilan de sa révolution verte!* [En ligne]. (<https://montreal.ca/articles/bilan-2020-2022-mhm-dresse-le-bilan-de-sa-revolution-verte-8464>).
- Montréal. Ville de Montréal (2023) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Les projets de ruelles vertes 2023 prennent vie dans MHM*, [En ligne]. (<https://montreal.ca/actualites/les-projets-de-ruelles-vertes-2023-prennent-vie-dans-mhm-49517>).
- Moreau, M. (2020). From underdetermined to overdetermined space : public/private interfaces and activities in residential alleys, *Journal of Urbanism*, 15, 1, 39-60.
- Neumann, S.L. (2010). Animal welfare volunteers : who are they and why do they do what they do? *Anthrozoös*, 23, 4, 351-364.
- Nocella II, A.J., Sorenson, J., Socha, K. & Matsuoka, A. (2014). Introduction. The emergence of Critical Animal Studies : the rise of intersectional animal liberation, *Counterpoints*, 448, xix-xxxvi.
- O'Doherty, D.P. (2016). Feline politics in organization : the nine lives of Olly the cat, *Organization*, 23, 3, 407-433.
- Ouellette-Vézina, H. (2020). En pleine pandémie, les ruelles vertes se multiplient à Montréal, *La Presse*, août, [En ligne]. (<https://www.lapresse.ca/actualites/grand-montreal/2020-08->

- [10/en-pleine-pandemie-les-ruelles-vertes-se-multiplient-a-montreal.php](https://www.mtl.quebec.ca/10/en-pleine-pandemie-les-ruelles-vertes-se-multiplient-a-montreal.php)). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Paillé, P. (1996). De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier, *Recherches qualitatives*, 15, 179-194.
- Palmer, C. (2003). Placing animals in urban environmental ethics, *Journal of Social Philosophy*, 34, 1, 64-78.
- Paré, J. (2021). Retour du programme de stérilisation des chats dans MHM, *Journal Métro*, juin, [En ligne]. (<https://journalmetro.com/local/mercier-hochelaga-maisonneuve/2657260/retour-du-programme-de-sterilisation-des-chats-dans-mhm/>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Paré, S. et Mounier, S. (2021). L'accessibilité différenciée à l'espace public : une analyse comparative de deux places publiques dans Hochelaga-Maisonneuve à Montréal, *Recherches sociographiques*, 62, 3, 597-617.
- Paré, S., Mounier, S. et Farshadfar, L. (2023). Transformations morphologiques à Hochelaga-Maisonneuve : intervention publique et marché immobilier, *Aménagement et politique au Canada*, 2023, 1, 1-22.
- Peggs, K. (2012). *Animals and sociology*. London : Palgrave.
- Pelluchon, C. (2017). *Manifeste animaliste. Politiser la cause animale*. Paris : Éditions Alma.
- Perkins, G.C., Martin, A.E., Smith, A.C. & Fahrig, L. (2021). Weak effects of owned outdoor cat density on urban bird richness and abundance, *Land*, 10, 5, [En ligne]. (<https://doi.org/10.3390/land10050507>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Perras St-Jean, G. (2022). *Explorer les relations de care entre humain·e·s et chats*. Communication donnée dans le cadre du webinaire « Cohabitation humains-animaux : chats en ville » de l'Institut Santé et Société de l'Université du Québec à Montréal, [En ligne]. (<https://www.youtube.com/watch?v=DcQhYBnSxWI>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Petitt, A. & Hovorka, A.J. (2020). Women and cattle “becoming-with” in Botswana, *Humanimalia*, 12, 1, 145-166.
- Philo, C. (1995). Animals, geography, and the city : notes on inclusions and exclusions, *Environment and Planning D: Society and Space*, 13, 6, 655-681.
- Philo, C. & Wilbert, C. (eds.) (2000). *Animal spaces, beastly places : new geographies of human-animal relations*. London : Routledge.
- Philo, C. & Wolch, J. (1998). Through the geographical looking glass : space, place, and society-animal relations, *Society and Animals*, 6, 2, 103-118.

- Pitt, H. (2015). On showing and being shown plants—a guide to methods for more-than-human geography, *Area*, 47, 1, 48-55.
- Playoust-Braure, A. et Bonnardel, Y. (2020). *Solidarité animale : défaire la société spéciste*. Paris : La Découverte.
- Power, E.R. (2009). Border-processes and homemaking : encounters with possums in suburban Australian homes, *cultural geographies*, 16, 29-54.
- Proust, J. (2014). Redéfinir l'humain : pour une convergence des sciences de l'homme, *Le Débat*, 180, 3, 56-69.
- Puvaneswaran, V. (2023). *Autonomies animales : ouvrir des fronts de luttes inter-espèces*. Montréal : Michel Lafon Canada.
- Québec. Ministère de l'Environnement, de la Lutte contre les changements climatiques, de la Faune et des Parcs (2023). *Le chat domestique (Felis silvestris catus)*, [En ligne], Québec. (<https://mffp.gouv.qc.ca/la-faune/especes/envahissantes/chat-domestique/>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Rebolo-Ifrán, N., Zamora-Nasca, L. & Lambertucci, S.A. (2021). Cat and dog predation on birds : the importance of indirect predation after bird-window collisions, *Perspectives in Ecology and Conservation*, 19, 3, 293-299.
- REQ. Regroupement des Éco-quartiers (2018) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Les programmes locaux d'implantation de ruelles vertes à Montréal*, [En ligne]. ([https://www.ruellesvertesdemontreal.ca/files/ugd/87ef24\\_22da398a955741118924c4abe30a7979.pdf](https://www.ruellesvertesdemontreal.ca/files/ugd/87ef24_22da398a955741118924c4abe30a7979.pdf)).
- REQ. Regroupement des Éco-quartiers (2021) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Ruelles vertes de Montréal*, [En ligne]. (<https://www.ruellesvertesdemontreal.ca>).
- Renard, A. et Simoneau-Gilbert, V. (2021). *Que veulent les véganes? La cause animale, de Platon au mouvement antispéciste*. Montréal : Fides.
- Richardson-Ngwenya, P. (2014). Performing a more-than-human material imagination during fieldwork : muddy boots, diarizing and putting vitalism on video, *cultural geographies*, 21, 2, 293-299.
- Robinson, M. (2016). Is the moose still my brother if we don't eat him? in J. Castricano & R.R. Simonsen (eds.) *Critical Perspectives on Veganism*, London : Palgrave Macmillan, p. 261-284.
- Rose, D.B. (2012). Cosmopolitics : the kiss of life, *New Formations*, 76, 101-113.
- Ross, A. (2018). Les animaux et les voitures un triste bilan, *Le Journal de Montréal*, septembre, [En ligne]. (<https://www.journaldemontreal.com/2018/09/15/les-animaux-et-les-voitures-un-triste-bilan>). Page consultée le 29 septembre 2023.

- Sarrazin, S. (2023). SPCA de Montréal : 21 % plus d'abandons d'animaux depuis le début de l'année, *La Presse*, juin, [En ligne]. (<https://www.lapresse.ca/societe/animaux/2023-06-27/spca-de-montreal/21-plus-d-abandons-d-animaux-depuis-le-debut-de-l-annee.php>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Sauer, C.O. (1969). *Seeds, spades, hearths and herds : the domestication of animals and foodstuffs*. Cambridge : MIT Press.
- Schein, R.H. (1997). The place of landscape : a conceptual framework for interpreting an American scene, *Annals of the American Association of Geographers*, 87, 4, 660-680.
- Serpell, J.A. (2003). Anthropomorphism and anthropomorphic selection—beyond the “cute response”, *Society & Animals*, 11, 1, 83-100.
- Serpell, J.A. (2014). Domestication and history of the cat, in D.C. Turner & P. Bateson (eds.) *The domestic cat: the biology of its behaviour*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 83-100.
- Seymour, M. & Wolch, J. (2009). Toward zoöpolis? Innovation and contradiction in a conservation community, *Journal of Urbanism*, 2, 3, 215-236.
- Shingne, M.C. & Reese, L.A. (2022). Animals in the city : wither the human-animal divide, *Journal of Urban Affairs*, 44, 2, 114-136.
- Soulsbury, C. D. & White, P.C.L. (2015). Human–wildlife interactions in urban ecosystems, *Wildlife Research*, 42, 7, iii-v.
- SPCA. Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux (2023a) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Québec solidaire dépose son projet de loi pour permettre les animaux de compagnie dans tous les logements*, [En ligne]. (<https://www.spca.com/animaux-dans-les-logements-quebec-solidaire-depose-un-projet-de-loi/>).
- SPCA. Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux (2023b) (Page consultée le 29 septembre 2023). *Programme CSRM*, [En ligne]. (<https://www.spca.com/services/capture-sterilisation-retour-maintien/>).
- Spivak, G.C. (1988). Can the subaltern speak? in C. Nelson & L. Grossberg (eds.) *Marxism and the interpretation of culture*, Basingstoke : Macmillan Education, p. 271-313.
- Taylor, A. & Pacini-Ketchabaw, V. (2017). Kids, raccoons, and roos : awkward encounters and mixed affects, *Children's Geographies*, 15, 2, 131-145.
- Taylor, N. (2012). Animals, mess and method : posthumanism, sociology and animal studies, in L. Birke & J. Hockenhull (eds.) *Crossing boundaries : investigating human-animal relationships*, Leyde : Brill, p. 37-50.
- Taylor, N. & Fraser, H. (2019). Resisting sexism and speciesism in the social sciences : using feminist, species-inclusive, visual methods to value the work of women and (other) animals, *Gender, Work & Organization*, 26, 3, 343-357.

- Thompson, C. (2012). The contested meaning and place of feral cats in the workplace, *Journal for Critical Animal Studies*, 10, 4, 78-108.
- Thomson, M.S. (2007). Placing the wild in the city : “thinking with” Melbourne’s bats, *Society and Animals*, 15, 79-95.
- Tissot, S. (2011). Of dogs and men : the making of spatial boundaries in a gentrifying neighborhood, *City & Community*, 10, 3, 265-284.
- Todd, Z. (2014). Fish pluralities: human-animal relations and sites of engagement in Paulatuq, Arctic Canada, *Études/Inuit/Studies*, 38, 1-2, 217-238.
- Tsing, A.L. (2015). *The mushroom at the end of the world : on the possibility of life in capitalist ruins*. Princeton : Princeton University Press.
- Tuan, Y.-F. (1984). *Dominance and affection : the making of pets*. New Haven : Yale University Press.
- Turnbull, J., Searle, A. & Adams, W.M. (2020). Quarantine encounters with digital animals : more-than-human geographies of lockdown life, *Journal of Environmental Media*, 1, Supplement, 6.1-6.10.
- van Dooren, T. & Rose, D.B. (2012). Storied-places in a multispecies city, *Humanimalia*, 3, 2, [En ligne]. (<https://humanimalia.org/article/view/10046/10484>). Page consultée le 29 septembre 2023.
- Van Patter, L.E. (2015). *Exploring human-feral cat relations in Southern Ontario*, mémoire de maîtrise non-publié. Guelph : University of Guelph, Department of Geography, Environment and Geomatics.
- Van Patter, L.E. (2023). Toward a more-than-human everyday urbanism : rhythms and sensoria in the multispecies city, *Annals of the American Association of Geographers*, 113, 4, 913-932.
- Van Patter, L.E. & Hovorka, A.J. (2018). ‘Of place’ or ‘of people’ : exploring the animal spaces and beastly places of feral cats in southern Ontario, *Social & Cultural Geography*, 19, 2, 275-295.
- Van Patter, L.E., Flockhart, T., Coe, J., Berke, O., Goller, R., Hovorka, A. & Bateman, S. (2019a). Perceptions of community cats and preferences for their management in Guelph, Ontario. Part I: a quantitative analysis, *Canadian Veterinary Journal*, 60, 1, 41-47.
- Van Patter, L.E., Flockhart, T., Coe, J., Berke, O., Goller, R., Hovorka, A. & Bateman, S. (2019b). Perceptions of community cats and preferences for their management in Guelph, Ontario. Part II: a qualitative analysis, *Canadian Veterinary Journal*, 60, 1, 48-54.
- Vannini, P. (2015). Non-representational ethnography : new ways of animating lifeworlds, *cultural geographies*, 22, 2, 317-327.

- Weadick, S. (2014). *Entangled plants and property : a landscape of domestic gardens and alleys*, mémoire de maîtrise non-publié. Montréal : Concordia University, Department of Geography, Planning and Environment.
- Whatmore, S. (2006). Materialist returns : practising cultural geography in and for a more-than-human world, *cultural geographies*, 13, 4, 600-609.
- Whatmore, S. & Hinchliffe, S. (2003). Living cities : making space for urban nature, *Soundings*, 22, 37-50.
- Williams, M.J. (2017). Care-full justice in the city, *Antipode*, 49, 3, 821-839.
- Wilson, H.F. (2019). Contact zones : multispecies scholarship through *Imperial Eyes*, *Environment and Planning E: Nature and Space*, 2, 4, 712-731.
- Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Paris : Édition du Seuil.
- Wolch, J. (1996). Zoöpolis, *Capitalism Nature Socialism*, 7, 2, 21-47.
- Wolch, J. (2002). Anima urbis, *Progress in Human Geography*, 26, 6, 721-742.
- Wolch, J. & Emel, J. (1995). Bringing the animals back in, *Environment and Planning D: Society and Space*, 13, 6, 632-636.
- Wolch, J., Emel, J. & Wilbert, C. (2003). Reanimating cultural geography, in K. Anderson, M. Domosh & N. Thrift (eds.) *Handbook of cultural geography*, London : Sage publications, p. 184-206.
- Wolch, J., West, K. & Gaines, T.E. (1995). Transspecies urban theory, *Environment and Planning D: Society and Space*, 13, 6, 735-760.
- Yeo, J.-H. & Neo, H. (2010). Monkey business : human–animal conflicts in urban Singapore, *Social & Cultural Geography*, 11, 7, 681-699.
- York, R. & Longo, S.B. (2017). Animals in the world : a materialist approach to sociological animal studies, *Journal of Sociology*, 53, 1, 32-46.
- Zasloff, L.R. & Hart, L.A. (1998). Attitudes and care practices of cat caretakers in Hawaii, *Anthrozoös*, 11, 4, 242-248.